00100563

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

IMPRIMERIE DE L. BOUCHARD,
RUE MIGNON N. 2.

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX

PAR FEU

M. Du Coudrier.

Vulgi insania ridet.

JUSTE LIPSE.

100563

Tome Premier.

Vol. I

PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS.

RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

PONTHIEU ET Cie PALAIS-ROYAL.

LEIPZIG

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

M DCCC XXVIII.

18 27

·40d
F×843·8

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

INTRODUCTION.

VIVRE, ce n'est pas compter des heures, des jours, des années, c'est sentir. On peut avoir séjourné dans la vie un siècle entier, sans avoir commencé de vivre. La vie intellectuelle est à la vie matérielle ce qu'est la vie animale à la vie végétale. Enrichir son intelligence, c'est monter de quelques degrés dans l'échelle des êtres, c'est devancer l'instant où la

pensée, dégagée de la matière, se nourrira de sa propre substance.

Exister, se nourrir, se reproduire, et dormir; une huître le fait. Absorber les sels de la terre, pomper les fluides de l'atmosphère, produire sa fleur et son fruit, un gramen le fait. La véritable supériorité de l'homme n'est donc pas dans un certain nombre de sensations matérielles qui se reproduisent à des intervalles déterminés, elle est dans le plein et libre exercice des facultés de l'esprit, qui semble s'agrandir à mesure que les sens s'éteignent, comme le soleil lorsqu'il arrive à l'occident.

Plus on connaît, plus on jouit, plus on a de faits dans la mémoire; de sentimens, ou, si l'on veut, d'illusions dans le cœur, d'images dans le cerveau, et d'aptitude à les reproduire et à les combiner entre elles,

plus on est heureux. Les créations de l'intelligence sont une autre reproduction de nous-mêmes qui ne s'opère pas sans de vives jouissances ; c'est là ce que j'appelle vivre.

L'ennui est le produit de l'ignorance, de la mollesse, de l'immobilité des fibres cérébrales. Un vieillard oisif et ignorant est un être dégradé; ses organes l'abandonnent, parce que la tête ne soutient plus un corps qui tombe en ruines; malheureux qui meurt sans avoir vécu, parce qu'il n'a pas connu les seuls plaisirs qui survivent à tous les autres, les plaisirs de l'intelligence. Le cerveau est un magasin dans lequel il faut de bonne heure placer avec ordre et ranger avec méthode le plus grand nombre possible de faits positifs. Ces matériaux seront utiles dans cette arrière-saison où les sens sont morts, et où l'esprit, si l'on

a pourvu d'avance à ses besoins, est encore plein de vie : c'est là, s'il est permis de le dire, une sorte d'existence posthume dont la science nous fait jouir.

Le cœur, ou, pour parler avec plus de précision, ce noble ressort dont l'élasticité déplace, pour ainsi dire, notre être tout entier, pour le répandre sur tout ce qui nous environne, l'associer à tout ce qui est sensible, et l'identifier avec tout ce qui nous ressemble, est une faculté précieuse ; mais on ne se la donne pas, on la reçoit de la nature toute faite, et il n'appartient pas à tout le monde d'en parler. Cette faculté a une langue d'instinct qu'il est impossible d'imiter, et elle sera toujours le désespoir de ceux qui voudront apprendre par des règles ce que la nature a refusé de leur faire comprendre. Ces hommes artificiels auront

beau faire, placés hors de leur sphère naturelle, ils conserveront toujours quelque chose de la région aride à laquelle ils appartiennent : lorsqu'ils s'agit de sentiment et de vérité, on reconnaît facilement l'accent étranger.

Mais lorsque cette faculté vient de l'ame dans sa pureté primitive, elle est la source des jouissances les plus vives, et j'ajouterais des peines les plus cruelles, si la bonne nature n'avait déposé au fond des cœurs les compensations les plus généreuses. Il n'y aurait ni dureté, ni méchanceté dans le monde, si l'on pouvait se douter des jouissances dont se nourrissent les cœurs bienveillans et toutes les voluptés d'une bonne action. Il n'y aurait ni ignorance, ni oisiveté dans le monde, si l'on connaissait les charmes de l'étude et les délices d'une imagination créatrice.

Consultez l'écrivain de notre époque le plus fécond en créations brillantes; demandez-lui s'il n'était pas mille fois plus heureux dans les forêts américaines, lorsqu'il causait avec la vierge du désert, que lorsque, au congrès de Vérone, il était assis à la table des rois, et si les paroles flatteuses du grand Alexandre valent pour lui le murmure des eaux du Meschacébé. Il vous répondra sans doute qu'un porte-feuille a toujours en soi quelque chose de sec, mais que l'espérance d'en voir sortir le bonheur de son pays le colore de ses enchantemens, comme la liane qui embrasse de ses guirlandes fleuries une roche aride et sans grâce.

Transportez un homme doué de facultés si éminentes sous les feux de l'équateur ou dans les glaces du cercle polaire; s'il y est exempt de souffrances physiques, il y sera nécessairement

heureux, parce que le prisme dont son esprit est doué ne l'abandonne pas un instant. Il n'est jamais seul; semblable à un monarque dont l'antichambre est toujours pleine de courtisans, disposés à lui plaire et qui attendent qu'on les introduise, il a toujours à sa disposition une certaine quantité de mouvemens intellectuels qui sont en dépôt dans sa mémoire; il en ouvre les portes, et à l'instant les idées, les images, les souvenirs se présentent en foule et dansent dans son imagination; les Muses le bercent, les Grâces le caressent, et les réminiscences des vieilles amours le tiennent éveillé.

Que si un tel homme voyage dans les pays civilisés, et si les habitudes de son esprit le portent aux époques et aux monumens de notre histoire, tout le charme, un rien l'intéresse. Cette antique tour qui tombe en ruines et qui

n'est plus qu'un repaire de bêtes fauves, un nid d'oiseaux de proie, évoque à son souvenir les hauts faits des anciens preux. Il les voit chevaucher en cuirasse, en brassards, et armés de toutes pièces. Il entend le son du cor, il voit la dame châtelaine à sa croisée, le pont se baisser, le damoiseau introduit, relevant la visière, recevant l'accolade, et toutes les beautés poétiques du régime féodal se retracent à ses yeux enchantés.

Cette hutte, abandonnée sur la cime d'un rocher, et sur laquelle votre ame indifférente laisse à peine tomber un coup-d'œil, rappelle à sa mémoire le souvenir du saint ermite qui, du fond de cette retraite, jouissait à la cour d'un grand crédit. Ce vieux bâtiment, dont les ogives sont encore debout, retentit jadis des cantiques que des vierges pieuses adressaient au Sei-

gneur. Ici fut le camp des comtes de Champagne; de l'autre côté du ravin étaient campées les troupes royales. On vit sous ces gothiques arceaux le roi Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde..... Continuons notre route, allons plus loin encore, et vous verrez que

Toujours souviont à Robin de ses flûtes..

Que si son génie a pris un essor plus élevé, s'il s'est livré à l'étude de la géologie et des sciences naturelles, ce caillou que le passant foule à ses pieds sans y prendre garde fut à ses yeux la demeure d'un mollusque contemporain de la création du monde. Il le prend, l'examine, et il demanderait volontiers à ce fossile des nouvelles du grand cataclisme, si la Genèse ne lui en contait toute l'histoire. Ce torrent,

qui vous assourdit de son bruit importun, est un heureux messager qui lui apporte les débris des diverses roches qui composent les sommités desquelles il s'écoule. Il est encore un mineur infatigable qui déchire les flancs des collines, met à nu les attérissemens successifs dont se forma la superficie de la terre avant le débrouillement du chaos. Il assiste, par les témoignages irrécusables que lui apporte ce torrent, à la création du monde. Il est dans le jardin d'Éden; il voit nos premiers parens dans leur native innocence, les intrigues du serpent, le génie du mal sortir du premier péché; il voit la main de Dieu s'appesantir sur une race coupable, et il ne se sauve du déluge universel que par le miracle de l'arche.

La nature, animée par le souffle du Créateur dans les premiers jours du

monde, et dont les exemples vivans se sont perpétués de race en race jusqu'à nos jours, n'a pas pour lui des charmes moins vifs. L'insecte qui allume sur l'herbe sa lampe amoureuse, la belle dioïque qui ouvre son calice aux premiers rayons du jour, le phalène qui vole dans les airs d'un air inquiet en recherchant ce qu'il aime, sont à ses yeux les anneaux de cette chaîne d'amour qui lie ensemble tous les êtres.

Que si le plus ingénieux des peuples qui aient jamais figuré sur le globe a légué à notre observateur ses aimables traditions, elles répandront un enchantement nouveau sur tous les objets qui l'environnent. Cet arbre fut jadis animé, ce rocher eut de la vie, cette fontaine fut une nymphe qui murmure encore ses peines passées, cette fleur fut une vierge chérie par

Apollon, ces bûcherons sont des faunes, ces sarcleuses des napées; ce paysan perché sur un arbre, c'est Vertumne; ce lourdaud qui se soutient à peine sur sa monture a quelque chose de divin : l'ivrogne est un dieu, et le quadrupède qui le porte est un âne.

Ainsi, la nature et la science, l'austère vérité et de rians mensonges occupent tour à tour les instans et charment les loisirs de notre philosophe. A la hauteur où il s'est placé, il conserve une noble indépendance. Il ne plie pas un genou servile devant l'idole qu'un flot de la cour élève et qu'un autre flot emporte. Il fait descendre l'homme du jour des échasses que lui a prêtées le pouvoir, et il trouve que c'est un nain. Toutes les grandeurs lui paraissent petites, et toutes les ambitions misérables. Il n'accorde ses respects qu'à ce qui, sur la terre, est

grand par soi-même. Autrefois, entraîné par le torrent du monde, enivré de ces renommées que donne et qu'ôte à son gré un sot vulgaire, il courait après des jouets, et il n'était qu'un enfant. La solitude, la réflexion, la science en ont fait un homme.

CHAPITRE I.

Le Napolitain.

Here I can sit alone, unseen of any, and to the nightingale's complaining notes tune my distresses and record my woes.

(Shakespear's, the two Gentlemen of Verona.)

Tel était en ce temps-là le duc napolitain que nous rencontrâmes dans Lacombe de Marivola, non loin de la rivière de Gênes. Il venait de s'y retirer après avoir perdu sa fortune et essuyé de longues et cruelles persécutions. Il avait conservé toute la vivacité d'imagination qui appartient généralement aux habitans de l'Italie, et qui est le caractère plus spécial encore de ceux qui vivent sous le beau ciel de Naples. Il réunissait à un grand savoir une expérience des révolutions fort éten-

due, ou, ce qui est la même chose, fort malheureuse. Cordons, dignités, terres et duchés, tout s'était évanoui pour lui dans le feu des discordes civiles, et il croyait cependant n'avoir rien perdu, parce qu'il lui restait du pain et de l'imagination.

Pendant le séjour que nous fîmes dans sa rustique et solitaire demeure, il nous conta comment l'infâme Acton, favori de la feue reine, et séide du cabinet anglais, l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait, lorsque l'intrépide caporal Belleville descendit seul dans le port de Naples pour signifier au roi les ordres de la France; comment l'Anglais Nelson, malgré la capitulation faite entre les troupes royales et la garnison du fort de l'OEuf, l'avait lâchement abandonné aux fureurs d'une cour vindicative; comment l'Anglais Maitland était parvenu à le découvrir

dans sa retraite au pied de l'Etna, où il s'était caché, et l'avait jeté hors des rivages de la Sicile; comment l'Anglais Benting, par les pratiques les plus perfides, l'avait lâchement attiré dans la dernière insurrection de Naples; comment, contraint de chercher un asile en Espagne, l'Anglais A'Court, promettant l'assistance de son gouvernement aux deux partis, en les excitant l'un contre l'autre par les plus lâches perfidies, avait précipité la catastrophe qui avait englouti ce beau royaume et obligé tous les étrangers à la fuite.

Il ne revenait pas de la surprise où le jetait une nation généreuse, amie de l'humanité, se laissant aveuglément conduire par un cabinet qui ne conserve sa prépondérance que par la confusion où il jette le monde, et qui professe hautement cette maxime, que tout ce qui est utile est juste; doctrine qui

conduirait au dernier supplice le simple citoyen qui la pratiquerait.

Qu'un tel ministère, disait notre philosophe, vienne nous parler de la traite des noirs : ses capitaines négriers qui en continuent le commerce, et sa factorerie du Sénégal qui les achète, sont là pour répondre. Qu'il paraisse indigné de la traite ou de la captivité des blancs faite sous pavillon algérien, nous lui répondrons que les Échelles du Levant ne sont pas toutes en Afrique, et que nous avons eu à redouter les corsaires de la Manche plus que les pirates de la Méditerranée. S'il nous parle d'humanité, les pontons sont là ; de liberté civile, les Irlandais jetés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande ne peuvent plus se faire entendre ; de liberté des peuples, les Grecs, les Espagnols, les Napolitains, les Piémontais, les Portugais peuvent nous dire

quel sens ils attachent à ce mot, et comment ils veulent concilier les profits des brigandages politiques avec la renommée des vertus libérales. Une grande ombre est debout sur une île solitaire du grand Océan. Elle proclame quels sont les véritables sentimens de ces philantropes d'un nouveau genre. Il faut bénir le roi de France d'avoir rejeté l'alliance d'un cabinet dont l'amitié est mille fois plus dangereuse que l'inimitié la plus ardente et les hostilités les plus furieuses *.

Nous passâmes fort agréablement la soirée en nous entretenant avec notre spirituel Napolitain. Nous comprîmes qu'il n'avait perdu les terres de son du-

* Les affaires semblent avoir pris en Angleterre une nouvelle face.... Castlereagh n'est plus.... Un grand homme a paru. Canning suit le grand siècle : hélas! il n'a fait que paraître.

ché que pour entrer dans le domaine de la philosophie. On pouvait, à la vérité, lui reprocher de s'abandonner trop facilement aux prestiges des théories philosophiques ; mais lorsqu'il y a tant de lâches et de serviles pratiques dans le monde, on est pardonnable sans doute de se livrer à des pensées généreuses.

Dès le lendemain matin, il nous conduisit sur les sommités qui circonscrivent et dominent son modeste manoir. Comme on a une bibliothèque de livres assortis aux diverses fortunes où l'on peut se trouver, de même notre philosophe avait aux environs de sa propriété un grand nombre, une collection, pour ainsi dire, de sites divers dont chacun correspondait à une des facultés de son ame. Il se rendait successivement sur ces divers points à mesure qu'il en éprouvait le besoin. « Lorsque j'ai, nous dit-il, la tête fatiguée de

géologie, de botanique, de minéralogie, je sens qu'il faut un autre aliment à mes méditations, et mes idées alors se reportent tout naturellement sur ces sociétés d'êtres souffrans que l'on nomme des nations.

» Je viens sur ce sommet, duquel je découvre une grande étendue de mer et de rivage. Frappé de cette perspective, mon ame vole sur l'aile des vents; et elle se porte partout où il y a des êtres sensibles et malheureux. Mon imagination traverse l'Océan; elle se repose sur cet archipel, jadis détaché du continent américain, et qui aujourd'hui se détache politiquement du continent européen, parce qu'il commence à sentir qu'il s'appartient à lui-même. Je parcours en esprit ces îles Antilles, sur lesquelles un ciel favorable verse une lumière toujours pure, et qu'il a dotées de ses dons les plus magnifi-

ques. Je cherche les jardins qui décoraient leurs coteaux, je prête l'oreille aux concerts de leurs habitans, j'espère trouver des hommes heureux sur un territoire enchanté, je ne vois que des esclaves, je n'entends que le bruit des chaînes. Je demande où est la colonie de Saint-Domingue, on me montre la république d'Haïti. Je demande ce qu'est devenu le peuple rouge propriétaire primitif de cette île, on me répond qu'il a disparu de la terre; ce qu'est devenue la race blanche qui a succédé à la première, on me montre ses ossemens demeurés sans sépulture sur les mornes. Je m'informe où sont les restes de cette population noire transportée des côtes d'Afrique sur ce funèbre rivage : « Ils ne sont plus, ils » sont tombés victimes de leurs propres » excès, lorsqu'ils ne l'ont pas été des » fureurs de la guerre. » Mais j'ap-

prends qu'une nouvelle génération noire, issue de la première, et plus pure qu'elle, s'est élevée avec d'autres mœurs et d'autres sentimens, et que, gouvernée par des lois plus favorables et des chefs plus intelligens, elle prospère sous les auspices d'une liberté exempte d'orages.

» Ainsi, continua notre solitaire, trois races d'hommes ont disparu de la surface de cette île, au milieu des plus épouvantables catastrophes, parce que les Européens ont outragé les lois de la nature, et qu'ils ont traité, à diverses époques et suivant la faction dominante, de théorie philosophique, de système idéologique, et, aujourd'hui encore, d'idée libérale, ce précepte ou plutôt ce sentiment que la nature a placé au fond des entrailles humaines : « Tu n'achèteras pas, tu ne vendras » pas ton semblable; tu ne chasseras

» pas un habitant de son manoir, ni un » peuple de son territoire; tu ne t'é- » tendras pas comme un fléau dévasta- » teur sur ce globe peuplé d'hommes qui » sont tes frères, parce que de grands » châtimens arrivent toujours à la suite » des grandes iniquités. »

» En effet, le châtiment est arrivé; il a enveloppé, comme il arrive dans tous les grands désastres, les innocens avec les coupables. Deux races d'étrangers ont disparu de l'île dont ils avaient chassé les indigènes. Les blancs qui ont survécu au malheur général, abandonnés sur le continent européen à toutes les horreurs du besoin, appellent sur eux par leur infortune la sollicitude du gouvernement, et les Espagnols, livrés à de sanglans débats, expient les crimes de leurs pères.

» Qui pourrait croire que de si grands malheurs ne portent pas avec eux une le-

çon suffisante? Dernièrement on a vu * des vaisseaux montés par des blancs porter leurs bronzes menaçans dans les eaux de Samana, et jeter l'épouvante au sein de la pacifique république d'Haïti. Des esprits trop ombrageux se sont mépris sans doute sur les intentions; mais, pourquoi n'avoir pas d'avance prévu ces alarmes et calculé leurs funestes résultats? Quand donc renoncera-t-on à des espérances insensées, et quand cessera-t-on des tentatives dont la timidité annonce une faiblesse déplorable? Quand est-ce que l'on comprendra qu'il y a des bornes légitimes à l'autorité des monarques, et que ces bornes sont dans les lois fondamentales; qu'il y a des limites pour le territoire de chaque nation, et que ces limites furent plantées par la nature elle-même?

* En 1822.

» Cependant on invoque en Europe, pour asservir l'Amérique, les autorités du ciel et de la terre; on parle de cultes et d'autels : mais quel triste et déplorable résultat de la corruption humaine! on traîne aujourd'hui la religion captive au pied des trônes, comme on mène une vierge de Circassie à un sultan stupide; mais les monarques européens sont chrétiens, ils respectent la religion, ils veulent le bonheur des peuples *; ils doivent se tenir en garde contre les vieilles habitudes de ceux qui, voyant tous les intérêts, tous les rapports changés, désirent imperturbablement demeurer dans un ordre des choses qui fut et qui ne peut plus être.

» Mais j'aime à penser que de plus heureuses destinées se préparent pour

* Une ordonnance de Charles X a reconnu l'indépendance de la colonie de Saint-Domingue, émancipée depuis vingt-six ans.

les deux mondes. Deux missionnaires infatigables les parcourent sur tous les points, et ils répandent sur leur route des traces lumineuses : l'un de ces messagers est la Bible, et l'autre la Charte française. Ce qui reste de superstitions cruelles s'use peu à peu, et tombe devant un culte d'un ordre plus élevé. La Charte française fait sur les vieilles lois ce que la Bible fait sur les vieilles idoles. Les divans, les camarilles, les cabinets occultes disparaîtront peu à peu comme les divinités fétiches, comme nous avons vu disparaître les fiefs, les dîmes, les lutins et les sorciers; et on aura l'obligation de cette réforme à l'auguste législateur qui, voulant être grand parmi les rois, a compris que la première gloire de celui qui occupe un trône est d'être l'homme de son siècle. »

Nous descendîmes la montagne, et nous eûmes bientôt perdu de vue cet immense horizon dont l'aspect tenait en état d'irritation l'ame de notre philosophe. A peine eûmes-nous changé de site, que les tempêtes dont son cœur était bouleversé s'apaisèrent comme par enchantement. Telle était la mobilité de ses organes, qu'ils se mettaient subitement à l'unisson des lieux où il arrivait.

Le vallon dans lequel nous descendîmes était par lui-même très-capable de donner des inspirations au Napolitain. Dans toute cette partie des Alpes on ne trouve rien de comparable à la beauté de ce paysage; il appartient au genre de l'Albane pour la grâce et le fini des détails, et à l'école de Salvator pour la grandeur des masses et la hardiesse avec laquelle elles sont projetées. Ces hautes cimes, noircies par le temps,

sillonnées par la foudre, et qui forment, pour ainsi dire, le cadre de ce tableau, ajoutent un charme inexprimable au tapis émaillé qui fleurit à leurs pieds. Les coups de lumière qui dorent les forêts et les reflets qui se jouent dans leurs clairières font sortir avec un caractère plus prononcé les grandes ombres qui descendent des montagnes, et ajoutent à leur majesté. Dans ce charmant petit vallon tout rocher est un écho, tout bocage un lieu de mystère, tout abri un ermitage, toute caverne un temple, toute pierre mousseuse un autel, et chaque goutte de rosée est une perle. Les arbres y pleurent tout naturellement, et les arbustes qui embrassent ces troncs séculaires les embaument de leurs guirlandes parfumées. Lorsque des torrens impétueux descendent dans ce vallon, ils y perdent subitement leur fureur, et ils y deviennent de paisibles

ruisseaux ; et les ouragans, craignant de troubler la paix de ces beaux lieux, s'y métamorphosent en zéphyrs qui retiennent leur haleine, dans la crainte d'effeuiller les roses.

En arrivant dans ce sanctuaire champêtre, notre Italien prit subitement une autre figure; les rides de son front et l'arc de ses sourcils s'abaissèrent ; son regard plus doux, sa physionomie plus calme, participèrent à la sérénité du lieu.

« C'est dans cette aimable solitude, nous dit-il, que s'écoulent mes heures, mes journées les plus heureuses. Le temps n'y marche pas, il y glisse sur des pentes douces et fleuries. C'est ici que je viens oublier les folies de mes semblables, déplorer cette ardeur pour une vaine renommée qui entraîne les peuples au désordre, ces mouvemens de l'intérêt ou de l'orgueil qui les retiennent dans les chaînes, et tous ces

vains systèmes fondés sur le retour des hommes à la vertu, dernier espoir, disons mieux, dernière chimère du sage. Je ne porte rien en moi qui puisse s'harmonier avec la société telle que les institutions nous l'ont faite. Il me faut un monde à part, un monde qui soit à moi, que je puisse parer des charmes qui me plaisent et peupler d'êtres assortis aux besoins que j'éprouve. Ici mon ame se fond, pour ainsi dire, avec toutes les existences qui m'environnent; elle coule avec l'onde de ce ruisseau; elle se plaint, elle murmure avec lui; elle s'épanouit avec les fleurs en songeant qu'elle disparaîtra bientôt comme elles; elle se joue avec les vents dans le feuillage des arbres; elle se ranime aux premiers rayons du jour, et s'évapore avec le météore qui en colore le soir; elle se place dans la série des êtres qui animent le monde, et elle

fait sa partie dans ce concert de toutes les existences qui élèvent leurs voix vers le Créateur, depuis ce rocher contemporain de la création jusqu'à l'insecte qui, paré de son brillant vêtement, s'élance dans les airs à la naissance du jour, et qui disparaîtra avant sa fin.

» Quel charme particulier est donc attaché, je ne dirai pas à l'étude, mais à la simple contemplation de tant de merveilles? Elles parlent à toutes les intelligences, et elles se rendent sensibles aux instincts les plus grossiers. Le villageois s'arrête pour admirer un bel horizon, le laboureur chante à l'aspect d'un beau jour, le naturaliste étudie, le philosophe pense, l'homme sensible rêve, le pâtre admire : quel est le plus heureux d'entre eux? Tous le sont, chacun l'est à sa manière.

» Pourquoi le cri sauvage de cette

chevêche qui rappelle ses petits au fond des bois pour leur distribuer la pâture ? Pourquoi cet écho qui retentit, cette feuille qui tombe, cette onde qui murmure, ce moucheron qui bourdonne, cette fleur qui brise son calice, ce jeune oiseau qui retourne au soir vers le nid maternel, me remuent-ils jusqu'au fond des entrailles? Pourquoi des choses si naturelles, si simples, et toujours les mêmes, me paraissent-elles toujours neuves? Quel prestige est donc répandu sur des jouissances dont la monotonie ou le retour périodique ne produisent jamais la satiété, et dont on ne soit jamais tenté de dire : C'en est assez, j'ai assez joui?

» Soit que la nature, parée de ses habits de noce, se réveille au souffle printanier de son époux; soit qu'elle produise à la lumière du jour les familles sorties de son sein, ornées des plus

riches couleurs et dotées des instincts les plus variés; soit qu'elle s'enveloppe d'un voile mélancolique, sous lequel elle dérobe une partie de ses charmes; ou que, fatiguée de protéger tant d'amours et de présider à tant d'hyménées, elle se repose dans le sommeil de l'hiver, toujours belle de sa naïve beauté ou parée de sa négligence, toujours aimable dans sa régularité ou sublime dans ses désordres, elle est sûre d'intéresser par tout ce qu'elle nous montre, ou par tout ce qu'elle nous cache, par tout ce qu'elle nous accorde et par tout ce qu'elle nous refuse; il est également doux de s'attrister ou de se ranimer avec elle, et, lorsqu'elle s'enveloppe dans le sein des frimas et sous un voile de brouillards, ce n'est pas une beauté qui s'éteint, c'est une femme qui dort et dont on épie le réveil.

» O nature ! il fut donné à tous les cœurs sensibles de t'adorer; mais, qui pourra jamais te comprendre? »

Nous quittâmes ce frais et riant vallon, et nous pénétrâmes dans une gorge fort étroite, au fond de laquelle un pic *, qui porte sa tête jusqu'aux nues, versait une lueur pâle et mystérieuse. En entrant dans ce ravin, notre Italien le salua sous le nom de Val-de-l'Imagination. « La mémoire, nous dit-il, est le miroir des faits et des temps passés; elle renouvelle des perceptions effacées; l'imagination est un rayon pur de la Divinité; elle n'emprunte rien des sens, dont les rapports sont mensongers; elle tire tout de son propre sein; elle ne se souvient pas, elle crée; elle ne compose pas, elle produit; elle élève

* Sommet ou pointe de montagne granitique.

des palais au sein des déserts, elle peuple les solitudes les plus abandonnées, et elle place l'image de la liberté dans les lieux où l'innocence gémit sous le poids des chaînes. L'imagination est la consolatrice des infortunés, la mère des douces rêveries et la fée bienfaisante de l'espèce humaine. C'est ici surtout qu'est le sanctuaire de cette enchanteresse; c'est ici que je viens l'invoquer dès l'aube du jour, lorsque ce pic que vous apercevez, brillant de clartés, est encore couvert de brouillards. Ce combat entre la lumière et les ténèbres retrace à mon esprit la guerre que se livrèrent entre eux les élémens dans les premiers jours du monde; ces roches, débris des vieilles tempêtes, me rappellent cette époque de désolation durant laquelle les vagues de l'Océan venaient se briser contre leurs flancs, lorsque les monstres des

mers hurlaient sur ces coteaux où les oiseaux font aujourd'hui entendre leur doux ramage; lorsque les coquilles pélasgiennes voguaient sous leurs voiles de nacre sur ces sommets qu'un soleil bienfaisant a depuis revêtus de verdure; lorsque les volcans sous-marins vomissaient leurs feux sur la surface des eaux, pétrissaient une argile ductile, et formaient ces amphithéâtres qui sont aujourd'hui la parure de la terre; lorsque la nature intumescente remplissait les fissures des rochers de ce fluide minéral qui a formé les filons métalliques, qu'elle convertissait le silex en cristal, le bitume en houille, les coquillages en marbre, les zoophytes en montagnes, et le carbone en diamant; lorsqu'elle creusait dans les entrailles de la terre ces réservoirs d'où sont partis depuis les fleuves qui ont formé les vallées, époque de perturbation où l'esprit de

Dieu, voguant sur les eaux, soulevait et apaisait les tempêtes, et où le chaos, obéissant à la voix de l'Éternel, composait avec les débris de l'ancien monde un monde nouveau.

» Telles sont les tristes et sombres images que retracent ces ruines à mon esprit lorsque les ombres les enveloppent encore; mais lorsque la nuit replie ses voiles, et que le soleil dore de ses premiers feux cette haute sommité, je crois assister à tous les développemens de la création. Ce pic, étant l'un des points les plus élevés du globe, a dû être le premier desséché, et conséquemment le premier couvert de verdure. Ce fut sans doute sur cette hauteur que la première brise agita le premier feuillage, que le premier zéphyr caressa la première rose, et que le premier écho répéta le chant du premier oiseau; alors commencèrent les rap-

ports d'une heureuse communication entre le ciel et la terre, chaîne d'intelligence et d'amour dont le péché a depuis brisé les anneaux. Dans ces temps d'innocence, les célestes gardiens des étoiles descendaient de la voûte éthérée sur la montagne pour y admirer le nouveau chef-d'œuvre né de la pensée du Créateur. Alors les chérubins aux regards enflammés, aux plumes frémissantes, *ces pèlerins d'amour dont la route est le temps, et la patrie l'éternité*, suspendus sur leurs ailes brillantes, contemplaient avec extase les premières filles des hommes. Les airs étaient alors remplis de ces intelligences qui planaient sur les vierges nées dans le printemps du monde, comme dans les premiers beaux jours on voit les papillons se balancer sur les roses : temps heureux où chaque vierge avait son chérubin qui, en la regar-

dant, oubliait les étoiles! Ce fut alors que se firent ces révélations du ciel à la terre, ces grandes manifestations qui furent gravées dans le cœur des vierges avant d'être consignées dans les livres sacrés.

» Le péché a brisé les anneaux de cette chaîne divine; mais lorsque je contemple ce lieu, jadis le théâtre de tant de miracles, je ne sais quel sentiment secret m'avertit qu'ils peuvent, avec la permission de Dieu, se renouveler encore. Lorsque j'entends retentir sur le sommet de la montagne des airs champêtres, lorsque je la vois briller d'une douce clarté, il me semble que les anges y reviennent, et qu'ils y chantent sur des harpes d'or les louanges du Seigneur; et si durant ces symphonies un jeune pâtre se laisse doucement glisser du sommet de la montagne aux pieds de la bien-aimée qui l'attend dans la vallée,

je vais avec empressement pour contempler le miracle; mais lorsque, arrivé près du couple amoureux, je vois le séraphin sans ailes et la vierge sans auréole, je m'éloigne avec douleur, je déplore avec amertume leur triste destinée, en disant : C'est cependant ainsi que le péché les a faits! »

Le quatrième site sur lequel nous conduisit notre duc napolitain porta à son ame rêveuse des inspirations d'un autre genre. L'horizon, plus découvert, nous permettait d'apercevoir à une assez proche distance un plateau élevé sur lequel plusieurs sources d'eau vive entretiennent une végétation abondante en graines et en baies de toute espèce. Comme le festin est toujours préparé sur ce plateau, il est le rendez-vous habituel des oiseaux à

grande enverjure que les froids du cercle polaire chassent, à des époques périodiques, de ces tristes contrées dans des régions plus heureuses; il est en même temps l'asile des oiseaux de nos climats qui, au retour des beaux jours, traversent la Méditerranée et se reposent des fatigues d'un long voyage dans ce lieu d'étape. L'oiseau du pôle se rencontre tous les ans sur ce sommet avec l'oiseau revenu de l'équateur, comme les sauvages de la mer du Sud avec les marchands européens dans les auberges du Mexique. Aussitôt que nous fûmes à portée du lieu, et que nous pûmes entendre les clameurs mélancoliques des oiseaux du Nord, notre Italien s'écria : « Il est nuit close sous le pôle! les cigognes et les outardes, après avoir vu tourner le soleil sur l'horizon durant un jour de six mois, sont parties du pôle à nuit tombante; ces

oiseaux sont mes courriers ordinaires du Nord; ils m'en apportent les nouvelles les plus fraîches : ils ont visité le détroit de Behring, la baie de Baffin et celle d'Hudson, et ils ont découvert en se jouant le passage du Nord, si périlleusement et si inutilement cherché par les navigateurs européens. Mes messagers ont vu le Lapon mélancolique chasser les zibelines, poursuivre les ours blancs sur la glace, et harponner les baleines; ils ont pu voir aussi des missionnaires anglicans, des Esquimaux portant la mître, et les hordes errantes sous ce cercle polaire agitées par les querelles théologiques; ils ont trouvé surpris par des îles flottantes plusieurs bâtimens explorant ces tristes rivages au nom de deux gouvernemens, dont l'un cherche sur toutes les mers les ressources nécessaires pour couvrir l'Europe de ses innombrables

armées, et l'autre pour verser sur le globe les produits surabondans de son industrie. Ces estaffettes ailées, venant de contrées si lointaines et si opposées, ont sans doute mille choses à se dire, et si nous avions ici l'aimable académicien qui fut long-temps le drogman des oiseaux, il pourrait nous donner une relation intéressante de leurs voyages. Les hirondelles d'Afrique racontent sans doute aux cigognes du Groenland les caravanes qu'elles ont suivies, la situation des puits du Grand-Désert, et la fraîcheur de ses oasis; elles leur apprennent sans doute qu'elles se sont reposées sur la tente hospitalière du Bédouin, et qu'elles se sont régalées des grains de mil du pauvre nègre consultant ses grisgris. Arrivées dans les villes saintes, elles se sont perchées sur les minarets de la Mecque; elles ont niché à Médine sur le tombeau du

saint prophète; elles en racontent tous les miracles. D'autres oiseaux à l'aile plus forte ont traversé le désert de Sarah et le royaume brûlant de Darfour; ils ont vu Mollien de Paris et Cailland de Nantes, missionnaires d'humanité dans ces contrées où d'horribles blancs achètent de misérables noirs.

» Les petits oiseaux insectivores, qui ont l'aile courte et une résidence fixe, portent gravées sur leurs rétines les cartes topographiques de leurs petits bocages. La feuille d'arbre qui abrite le domicile de leur jeune famille y est soigneusement gravée. Les oiseaux de haut vol portent dans leurs cerveaux une mappemonde. Les mers, les terres, les îles, les archipels y sont dessinés avec tous les degrés et toutes les minutes du méridien. Le contour de tous les rivages y est tracé avec préci-

sion. Cassini ne faisait pas des cartes plus savantes, et Bougainville connaissait moins bien le gisement des îles de basalte et les rescifs de corail de la mer du Sud. Lorsque ces aéronautes ailés partent du cap de Bonne-Espérance, ils ne prennent jamais l'île Rodrigue pour l'île de Sainte-Hélène. Ils aperçoivent de plus de deux cents lieues au large cette île mélancolique où tout ce qui reste d'une immense renommée et de l'empire du monde est caché sous un peu de terre.

» Mais ce n'est pas seulement du haut de ce plateau et de la multitude d'oiseaux qui s'y réunissent que descendent de graves pensées. Tout ce qui tapisse les flancs de la montagne, les eaux qui en sillonnent les pentes, les plantes qui fleurissent à leurs pieds, n'ouvrent pas une carrière moins immense à l'imagination. Cette forêt de

sapins que nous apercevons, livrée à la cognée des bûcherons, deviendra, sur les chantiers, une cité flottante qui peut-être remontera la rivière des Amazones, passera le détroit de Magellan, et traversera le canal ouvert entre les Cordillières par les Mexicains affranchis.

» Ce sansonnet qui chante sur la cime de ces sapins, et cet écureuil qui se balance sur leurs rameaux, devenus prisonniers de quelque citadin, amuseront les loisirs de sa jeune famille. Cet ours, surpris dans sa tanière, dansera peut-être un jour sur les places publiques de Florence. Ce mélèse ombragera le tombeau d'un homme vertueux de la plaine. Ces bruyères, ces gentianes brilleront dans les parterres d'Italie, et le laurier des glaces étalera ses pétales de rose sur les terrasses aériennes qui décorent le sommet des

palais de Gênes. Ces lavandes, ces serpolets, recueillis par les villageois de la montagne, et vendus aux habitans des villes, parfumeront les coussins de quelques-unes de ces dames romaines qui ne séparent jamais le plaisir de la dévotion, et qui, jusqu'à la prière, font tout avec volupté. L'onde de ce ruisseau versé par la Stura dans le Pô ira sur les rives de l'Adriatique, aux pieds de quelque beauté, pour y faire entendre son dernier murmure; et qui sait si ces fleurs n'orneront pas un jour le front découronné de ces souveraines qui n'ont brillé comme elles qu'un printemps! »

C'est ainsi qu'un solitaire à qui on a tout ravi, hors le rayon d'intelligence qu'il a reçu de Dieu, peut, dans le petit coin de terre où il est exilé, se transporter par la pensée sur tous les points du globe, se placer dans toutes

les positions heureuses, s'associer à toutes les affections douces, et, quoique abandonné du monde, entrer en société avec l'espèce humaine tout entière.

CHAPITRE II.

Les eaux minérales du Courcoury.

Il n'est, dans les pays de montagnes, une contrée plus singulière que celle qui est située à l'extrémité méridionale des Alpes, et que l'on trouve dans toutes les géographies sous les noms de val, vallon ou vallée des Aulnettes. Si vous considérez ce qu'il peut y avoir de pittoresque et de sauvage dans les sites, vous donnerez à ce pays le nom de val, qui appartient de droit à la mélancolie. Si vous examinez l'émail de ses prés, la fraîcheur de ses eaux et les mystères de ses bosquets, vous lui donnerez le nom de vallon, qui porte

avec lui je ne sais quel parfum poétique. Que si votre imagination est frappée par des idées d'étendue, de population, de richesses agricoles et industrielles, vous ne pourrez lui refuser le nom de vallée, et de vallée par excellence; cela dépendra de la situation de votre ame lorsque vous arriverez sur les lieux, et des divers degrés d'irritation ou de relâchement qu'elle portera dans les parties molles ou nerveuses qui composent l'enveloppe matérielle dans laquelle est renfermée cette inconcevable étrangère.

La vallée des Aulnettes a un caractère qui lui est tout-à-fait particulier. Le froid des glaciers qui la dominent et la chaleur méridionale qui s'y concentre s'y sont arrangés ensemble par une sorte de transaction. Le shirocco semble y avoir donné rendez-vous à la bise, et de leur alliance il est résulté des phé-

nomènes dignes de remarque : des coteaux embaumés de myrte et de lavande, et des sommets couverts de renoncules glaciales et de perce-neige ; des bosquets où le cerisier mêle ses globes de pourpre avec la manne qui découle des mélèses. Ici la clématite du midi enveloppe de ses vrilles amoureuses l'arbre consacré au dieu des hivers ; et plus loin l'églantier frileux, à feuille de rue, développe son timide bouton à côté de la rose double, comme on voit dans les fêtes champêtres une simple bergère auprès d'une dame de cour : et tandis que vous apercevez le bouquetin poursuivre sa bouquetine sur les pics les plus élevés, vous entendez les tourterelles soupirer au fond de la vallée dans une atmosphère inspiratrice.

Des productions et des scènes si variées, un local qui offre à chaque constitution la température précise qui lui

convient, à chaque instinct de l'ame, à chaque besoin de l'esprit l'aliment qui leur est nécessaire, et que sa situation dérobe d'ailleurs aux investigations politiques qui fatiguent les gens de la plaine; ce local, dis-je, est, durant toute la belle saison, très-fréquenté par les étrangers. Les uns y viennent pour prendre le frais, les autres pour y suer; ceux-ci pour donner du ton à des fibres relâchées, ou aiguiser des appétits amortis; et ceux-là pour obtenir un relâchement à des nerfs qui les fatiguent ou à des vapeurs qui les obsèdent : ajoutez à cela que la vallée est arrosée par un ruisseau d'eaux minérales fort recommandées contre la pléthore; en sorte que les facultés d'Allemagne, d'Italie et de Russie ne manquent jamais d'y envoyer, durant la saison des eaux, toutes les excellences et succulences allemandes, italiennes

ou russes, qui finiraient par encombrer ces royaumes, sans l'attention qu'ont les docteurs de les déblayer.

Cette grande affluence d'étrangers dans la vallée y a tout-à-fait altéré les mœurs des indigènes. En respirant l'air du pays, en examinant ses productions, en considérant ses sites, vous voyez, vous sentez que vous êtes au sein des Alpes; mais si vous descendez dans la société, vous vous croyez au fond de l'Allemagne. Tel est l'effet qu'y a produit l'intervention des étrangers; et c'est ainsi que le lest d'un vaisseau revenant de Chine et déposé sur les rivages français, y fait éclore une multitude de plantes chinoises; et tandis que le botaniste les observe d'un œil curieux, le naïf habitant du rivage lui demande si ce n'est pas ce dépôt exotique qui a fait pousser tant de magots sur la côte.

Les étrangers ont donc apporté dans cette partie des Alpes les distinctions et les priviléges qui, plaçant chaque individu dans sa case, font de la société une sorte d'échiquier où les fous et les tours occupent tellement la place que les pions ne savent plus où se mettre. Mais l'idée qui a dominé dans les arrangemens sociaux de la vallée, c'est celle des quatre ordres qu'elle a empruntés, en l'exagérant, du royaume de Suède. Dans le premier de ces ordres, on prône, on catéchise, et rien au monde n'est assurément plus utile et plus respectable; dans le second ordre, on se pavane, on fait la roue, et on pourrait se dispenser de ce petit ridicule; dans le troisième ordre, on fait son petit trafic, on tire parti de son bien, on pense, on raisonne, on politique (travailler est fort bien, raisonner est peu sage,

et, pour faire de la politique, attendons qu'on y comprenne quelque chose); dans le quatrième ordre, on cultive la terre, on coupe du bois, on file du coton ou de la laine, on tisse un linge blanc pour le premier ordre, on brode pour le second, on se souvient qu'on est le quatrième, on boit de la piquette toute la semaine, et le dimanche on joue à la boule.

Telles sont les habitudes diverses de la vie qu'on mène dans ce pays original : et que Dieu bénisse le val, le vallon ou la vallée des Aulnettes!

Nous négligeâmes de choisir un guide pour nous conduire dans cette vallée, et nous nous trouvâmes fort mal de cette négligence. Au lieu de suivre la côte sur laquelle est tracé un chemin en tire-bouchon, nous atta-

quâmes la montagne par sa côte la plus escarpée, et, ayant ainsi manqué le zig-zag destiné aux mules, nous descendîmes perpendiculairement par la route des chèvres.

Dès que nous fûmes sur la hauteur, nous remarquâmes au fond de la vallée une file de maisons blanches formant comme une manière de rue, des contrevents peints en vert, au lieu de bouchons de paille dans les ouvertures des fenêtres, de la brique, et pas un seul chaume; tout cela, comparé avec ce que nous venions de quitter, nous parut de la magnificence. En descendant, nous vîmes des chardonnerets parés comme des chambellans, des alouettes portant des huppes sur la tête, des mésanges, des loriots, des grives, et enfin une multitude de chantres venus d'Italie, et exécutant avec un ensemble admirable des symphonies dans

lesquelles les corbeaux, placés au haut de l'orchestre, figuraient comme des contre-basses. Mais rien ne parut ravissant à M. le doyen comme le gazouillement du ruisseau qui porte dans la vallée son onde anti-pléthorique, et qu'on appelle le ruisseau du Courcoury. Ce murmure allégea le poids de son embonpoint et le rendit plus dispos. Il sembla que le remède lui était entré par l'oreille.

Arrivés tout-à-fait sur le bord du ruisseau et à l'entrée du village, nous aperçûmes un homme à jambe de bois qui gardait des chèvres, et que les passans saluaient sous le nom de *mon prince;* une grosse femme, fort négligemment vêtue, coupant de l'herbe, et à qui l'on donnait de l'altesse; un autre paysan portant sur son habit un aigle d'or, sur ses épaules un bissac, et sur son visage un nez d'argent qui

allait si bien à sa physionomie que l'on aurait pu penser que c'était par vanité qu'il avait substitué ce nez métallique à celui que la nature lui avait donné dans des proportions moins heureuses sans doute.

Nous continuâmes notre chemin, ne doutant pas qu'après avoir vu tant de seigneurs et de princes sur la route, nous ne trouvassions un monarque au bout du village, lorsque nous arrivâmes vers un homme assis qui prenait le frais, et auquel un autre homme, la serviette sous le bras, vint dire : « Tu souperas quand tu voudras; *the roast-beef with patatoes* est servi. » Nous nous adressâmes au propriétaire du *roast-beef*, et le docteur lui dit : « Monseigneur voudrait-il nous dire où nous pourrions être logés? — Chez moi, si cela te convient, répondit-il; entre avec tout ton

monde... Frères, à bas les havresacs, et mettez-vous à table. »

On sent tout ce que ce mot *mettez-vous à table* a de touchant pour des gens fatigués et mourant de faim; et quelle table, grand Dieu! Le quart d'un bœuf en *roast-beef*. Le frater en pleurait de joie; M. le doyen éprouvait un tressaillement d'entrailles qui occasionait, d'une manière évidente, une grande accélération dans le mouvement péristaltique, et nous demeurâmes tous ébahis et la bouche ouverte devant le gros homme et la grosse pièce. Mais M. le chevalier, toujours imperturbable, dit à notre hôte : « Je vous demande pardon; ne serions-nous pas ici, par hasard, chez un roi? — Non, répondit-il, vous êtes chez un homme, chez un Morave, qui vient ici passer tous ses étés pour soigner sa santé. — Vous nous excuserez, répliqua le

chevalier; nous avons rencontré dans le village tant de grandeurs et d'excellences, que nous avons cru traverser la salle des maréchaux, la salle des princes, et qu'il nous est pardonnable d'avoir pu penser un moment que nous arrivions enfin à la salle du trône. Mais nous sommes bien dédommagés; nous trouvons un hôte bienveillant, et vous avez là une pièce.... une pièce qui paraît d'un tendre!...

» Les personnes, répondit le Morave, que vous avez pu rencontrer sont toutes étrangères; les unes viennent pour prendre les eaux, et vous avez dû juger à leur embonpoint combien celles du Courcoury leur sont nécessaires; les autres sont venues chercher un asile contre les persécutions, car l'Europe est aujourd'hui comme un grand bazar circonvenu par des agens de police. Toutes, ou presque toutes,

ont des titres, des distinctions, des décorations que je ne leur conteste assurément pas, car je ne m'en soucie guère.

» Les baigneurs et les baigneuses qui sont ici, soit pour y chercher l'occasion de faire de l'exercice, soit dans le but d'étudier et de se distraire, entretiennent diverses espèces de bêtes; et, pour ne porter aucun ombrage aux habitans indigènes, ils affectent de s'habiller de vêtemens semblables aux leurs tout le long de la semaine; mais le dimanche, jour consacré au Seigneur et à la vanité, ils prennent de nobles revanches. Ils se réunissent ce jour-là en comité, où chacun prend sa place et conserve son rang comme sur les bancs de l'empire. Ils se chamarrent de je ne sais combien de décorations de tous les ordres et de cordons de toutes les couleurs. On y voit des étoiles, des aigles, des

toisons, des graines d'épinard, des jarretières; quant à moi, je ne connais que les étoiles du ciel, les aigles de la montagne, les toisons de mouton, les graines de mon jardin, et les jarretières de ma femme; je m'embarrasse fort peu de tous ces colifichets; mais je n'ai garde cependant de trouver mauvais que chacun s'habille et se décore suivant sa fantaisie. Je trouve, au contraire, tout simple que chacun conserve son rang et le signe que ce rang annonce; et comme je porte un habit de drap sans boutons, avec un chapeau rabattu, je n'ai nul droit de blâmer ceux qui adoptent un chapeau à trois cornes et un habit décoré de crachats, puisqu'ils pensent que ces chapeaux vont mieux à leur tête, et ces habits à l'ensemble de leurs personnes. Liberté entière, indulgence pour toutes les fantaisies, tolérance pour ce qu'on appelle erreur

d'un côté, et vérité de l'autre; assistance aux opprimés quels qu'ils puissent être; bienveillance pour tout ce qui porte une figure humaine, et honneur et gloire à tous ceux qui, dans le monde, instruisent, améliorent, servent et affranchissent les hommes, de quelque habit qu'ils puissent être revêtus, et sous quelque degré du méridien qu'ils vivent. Telle est la devise des frères Moraves. — Telle devrait être celle de tout le monde, répliqua le chevalier. »

Lorsque nous eûmes copieusement mangé, bu abondamment, et toasté jusqu'à l'infini, notre hôte se recueillit quelques instans et nous dit : « Je n'ai jamais fait de questions à personne, et je ne me départirai jamais de la civilité qui exige qu'on ne questionne pas; vous n'êtes point dignitaires, car je ne

vois ni croix ni cordons dessus ni dessous vos habits; vous n'êtes pas malades, car j'ai remarqué avec plaisir que vous ne manquiez pas d'appétit; vous n'êtes pas des hommes proscrits, car vous parlez librement; et comme je ne vous demanderai jamais ce que vous venez chercher ici... — Des plantes, dit le docteur. — Des fossiles, dit le doyen. — Des minéraux, dit le chimiste. — Des remèdes, dit le frater. — Des sensations, dit le chevalier... — Des sensations! répondit le Morave; je pense qu'à Paris il y a plus qu'ici des occasions d'en éprouver. — Oui, dit le chevalier; mais ce sont des sensations usées, et il faut des matières nouvelles pour fournir au besoin d'en ressentir dans un genre varié. La matière à sensations est comme une planche de graveur : lorsqu'on a tiré trois mille exemplaires, il faut la briser. — Qu'est-

ce à dire? reprit le Morave; faut-il donc me briser les mâchoires parce qu'il y a cinquante ans qu'elles broient du bœuf et de la pomme de terre? Je trouve cette planche encore fort bonne et même trop bonne; car je suis venu ici pour maigrir; et lorsque je perds quelques onces dans les eaux du Courcoury, je gagne plusieurs livres par l'appétit qu'excite en moi l'air trop vif de la montagne. »

Ici le chimiste entra sur la nature de ces eaux dans des dissertations d'une grande profondeur; il démontra à l'homme au gros ventre comment la réunion de l'oxygène avec l'hydrogène avait d'abord formé ces eaux; comment ces eaux, passant sur des houilles et des mines ferrugineuses, s'étaient imprégnées de parties métalliques et d'huiles de pétrole; comment ces huiles, s'étant combinées avec des sels, avaient

formé des savons dans ces eaux; comment ces eaux et ces savons, en traversant le canal intestinal, devaient nécessairement le déterger. Mais le docteur arrêtant le chimiste au milieu de ce canal comme appartenant plus spécialement au domaine de la faculté, le parcourut dans toutes ses dimensions, se glissa adroitement jusqu'à son extrémité; et le frater, en qualité d'apothicaire, ayant à son tour arrêté le docteur en cet endroit, s'empara du terrain qui lui restait, et tous trois démontrèrent ensemble que le malade avait le plus grand tort de ne pas se bien porter, et qu'il était dans la nature même des choses qu'il devînt incessamment maigre et fluet.

Ici le Morave, interdit et même troublé par cette dissertation médicale, se leva de table, et y étant revenu quelques instans après : « Merci à vous,

Messieurs, dit-il; je vais être fort bien durant tout le reste de la semaine. — Niez actuellement, dit M. le chevalier, l'action de l'organe célébrale sur tous les autres! Mais où sont les estaffettes qui portent si rapidement les ordres du souverain jusqu'aux extrémités de son empire?»

Nous nous levâmes de table et passâmes à celle du thé. Le Morave s'endormit, le doyen fut pris du sommeil dix minutes après. Comme il pesait cinq kilogrammes de moins, c'était précisément une minute de retard par livre. Nous réveillâmes notre hôte et lui demandâmes un guide pour courir la montagne le lendemain. Nous partîmes dès l'aube du jour, nous errâmes durant une semaine dans le pays des corneilles à bec rouge, et sur la cime des rochers dont les chamois viennent tous les matins lécher le salpêtre. Nous

ne fîmes pas une chère beaucoup meilleure que la leur : du biscuit détrempé dans de la neige fondue, avec des côtelettes de marmotte, ne composaient pas un ordinaire très-friand, et nous firent vivement regretter le *roast-beef* du Morave. Mais nous fûmes amplement dédommagés de nos peines par l'abondante récolte que nous fîmes en plantes polaires sur les sommets, en végétaux des tropiques dans les gorges, en fossiles fluviatiles et marins, en pierres et minéraux primitifs, secondaires et tertiaires, en stalactites et statagmites, en insectes et en campagnoles.

Nous n'aurons pas l'indiscrétion d'en placer ici la nomenclature. Dans ce moment, le lecteur est trop occupé des coups de gosier de madame Mainvielle-Fodor et des coups d'État du roi de Naples, des cabrioles de Paul et de la chute de l'empire d'Orient, pour le

distraire de soins aussi importans; qu'il lui suffise de savoir que nous faisons imprimer à part sur des planches coloriées, la Flore, la lithologie, et la zoologie de la vallée des Aulnettes, avec un appendice contenant l'analyse chimique des eaux du Courcoury.

Nous retournâmes avec empressement au logis du frère Morave. Il nous félicita de ce que nous avions considérablement maigri dans ce voyage; le frater n'avait en effet que la peau collée sur les os. « Quel bonheur d'être ainsi tourné! disait le frère Morave. Quelle superbe ossature! quelle heureuse arridité! Voilà le beau idéal du genre. — Frère, lui dit le frater, courir sans cesse à travers les montagnes, suer le jour, veiller une grande partie de la nuit, vivre de noisettes et de chicorée, tel est le

moyen certain de parvenir à l'état de perfection qui caractérise un cadédis. —A propos, dit le Morave, frères qui cherchez des sensations, savez-vous que vous en faites beaucoup dans ce village? Depuis que vous avez paru ici, on ne parle que de vous, on ne sait quel peut être le but de votre voyage. On est inquiet : on a beau se retrancher derrière des titres et des cordons, on s'effraie des moyens même de défense qu'on élève autour de soi. Je crois vous l'avoir dit, la plupart des baigneurs et des buveurs qui sont dans cette vallée sont réfugiés ou proscrits. Quant à moi, j'ai l'habitude de ne voir dans mes semblables que des frères; vicieux, je les plains; livrés à l'erreur, je leur pardonne; malheureux, je les aime, et il n'y a ici que des malheureux. Dans les imbroglios politiques, la vertu de la veille est souvent le crime du len-

demain : au lieu de sévir contre ceux que la politique du moment déclare criminels, ne serait-il pas plus raisonnable de penser que des motifs, quelquefois très-nobles, ont pu les égarer ? A la vérité, j'estime médiocrement l'autorité qui, après vous avoir proscrits, emprisonnés ou torturés, demande bien pardon à ceux qui survivent *de la liberté grande* qu'elle a prise de les tourmenter ainsi durant quelques années. Cependant je suis toujours porté à croire qu'on a pu la tromper, et ce pardon que j'accorde à tous les gouvernemens, n'est-il pas juste de l'accorder aussi à tous les gouvernés, qui ne sont pas en position d'être aussi bien informés qu'elle ? La plupart des grands hommes ont été proscrits : Bélisaire demanda l'aumône ; votre Henri IV n'échappa que par un miracle à la Saint-Barthélemi ; vos deux plus fameux capitaines

de l'avant-dernier siècle furent proscrits; trente mille lettres de cachet furent décernées chez vous à l'occasion d'une certaine petite chose que dans ce temps-là on nommait *la bulle*. L'autorité devrait y prendre garde, et ne jamais se compromettre dans les querelles de la sottise. Mais de misérables intrigues de cour enveniment les choses les plus innocentes, et donnent de l'importance aux plus indifférentes.

Suivant que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

» Ce n'est pas là de la fable, c'est de l'histoire, de l'histoire resserrée en deux vers. C'est celle de tous les cabinets monarchiques qui ne sont pas retenus dans les liens d'une loi fondamentale. Ce qui fait la force de la cour, c'est la faiblesse des princes, et rien ne pré-

sage leurs disgrâces comme l'exagération de ceux qui les entourent. »

Nous eûmes fort peu de peine à persuader à notre hôte que, loin de nuire aux réfugiés, nous aurions voulu être en position de les servir. Le bon sens dont il était doué lui fit tout de suite comprendre que des naturalistes qui bravent tant de fatigues et de périls pour satisfaire la passion qui les domine ne peuvent se laisser surprendre par aucune autre; que le genre particulier de leurs études les porte nécessairement à la tolérance et à la liberté, et qu'ils ne pourraient se résoudre à servir des autorités qui ne seraient pas dirigées par ces principes. A la vérité, le Morave aurait pu nous objecter un exemple contraire, pris dans l'époque où nous lui parlions; mais il n'aurait pu citer que celui-là, et il ne le savait pas.

« J'applaudis à vos nobles sentimens, ajouta le Morave, et je vous annonce que sur ma caution, dont vous n'avez certainement nul besoin, les baigneurs et les baigneuses doivent venir vous inviter à dîner dans le lieu ordinaire de leur réunion pour dimanche prochain. C'est moins une partie de plaisir à accepter qu'une corvée à subir; car ces personnages sont fort ridicules. — Ils sont malheureux, répondit le docteur, et ce mot seul décide tout. »

Dès ce soir-là même nous vîmes, en effet, arriver chez le Morave une députation, composée du prince au nez d'argent, de l'excellence à la jambe de bois, et de plusieurs autres personnes qui nous parurent, par leur énormité, appartenir au ventre de la société. Nous agréâmes l'invitation, et nous nous rendîmes à l'heure précise au lieu qu'elle indiquait.

Le couvert était mis en beau linge damassé, portant des fleurs de lis dans les extrémités, et au centre un cartouche contenant le chiffre du roi. Nous fûmes sensibles à cette galanterie toute française, faite par des étrangers à des Français. La table était placée sous une allée d'arbres en pleine floraison, dans laquelle on remarquait le *pseudo-accacia vulgaris* à fleurs blanches, *le cercis siliquastrum*, ou gaînier à fleurs rouges, et plusieurs *atragene-alpina* et *juniperus sabina cupressi-folia* de Linnée, portant des fleurs bleues; et il arriva que des multitudes d'oiseaux, en voltigeant sur ces arbres, en firent tomber les fleurs, en sorte que la nappe, qui était blanche, offrit en peu de temps des bandes tricolores fortement prononcées. « Voilà une révolution qui nous arrive! s'écria une des convives; ce sont des carbonari. — Non, madame,

répondit le docteur, ce sont des merles. »

Bientôt les baigneurs, annoncés par leurs titres, arrivèrent et se placèrent. Nous fûmes présentés individuellement à chacun d'eux aussitôt qu'il avait pris place. La princesse aux lapins arriva *in fiocchi*, ayant le derrière de sa robe souteuu par le *monsignor* Chevrier, qui lui servait de caudataire, et sa main droite était légèrement appuyée sur le bout des doigts du prince au nez d'argent. Tous ces personnages étaient couverts de grands et de petits rubans de couleur vive; mais nous remarquâmes que ces rubans étaient fanés et ressemblaient à des fleurs de l'arrière-saison saisies par la gelée.

L'antique est admirable parce qu'il est naturel; le gothique est dégoûtant parce qu'il traduit mal, ou plutôt parce qu'il ne traduit rien. Une cou

ronne de bluets sur une jolie tête romaine attire et fixe les regards; de larges cordons sur de vieilles bedaines vont moins bien.

Suivant l'usage pratiqué de temps immémorial aux eaux du Courcoury, chacun des convives passa successivement sur des balances, et y fut pesé. On se félicitait mutuellement sur une amélioration progressive, sur le demi kilogramme de moins que le mois précédent, et il n'y avait pas jusqu'à la demi-once qui ne fût notée et saluée comme le présage d'un heureux déficit qui irait toujours croissant. Ces eaux sont si bonnes! disait-on; oui, mais l'appétit est si grand! répondait-on. Savez-vous que sa grandeur a perdu trois pouces de sa rotondité, et que, par un effet inconcevable, elle a gagné six livres au poids? Qu'elle explique ce phénomène comme elle pourra, puis-

que c'est à elle qu'appartient l'explication des mystères.

La grosse Allemande ayant passé sur la balance, M. le chevalier s'approcha d'elle, et lui dit : « Votre Altesse perd infiniment à se faire peser en habit de princesse ; je voudrais qu'elle voulût bien me permettre de la peser en naïade. » Et déjà il tirait légèrement à lui le châle d'une longueur démesurée qui la couvrait, lorsqu'elle lui dit : « Vous donnez, monsieur le chevalier, une tournure si piquante aux choses que vous dites, que la curiosité de les comparer à celles que vous savez faire serait peut-être pardonnable ; mais... mais... mais... »

La pesée étant terminée, et tous les poids bruts notés sur le registre contenant l'état civil des ventres, nous entendîmes chuchoter autour de nous sur la question de savoir si on admettrait

aux honneurs de la table le frater notre compagnon de voyage, que sa tournure ignoble et une conversation dans laquelle il mêlait toujours des comparaisons tirées du savon mousseux et du plat à barbe signalaient comme un homme de mauvaise compagnie; mais le titre de baron que nous lui donnâmes plusieurs fois, avec une rare intrépidité, fit cesser tous les murmures, et lui attira même des attentions flatteuses.

Les questions de préséance furent ensuite agitées; on les traita avec le sang-froid anglais et l'érudition germanique; et tandis qu'on discutait, un homme au visage pâle, à la physionomie souffrante, arrivé de la veille, et qui était au bout de la table, dit : « Point de difficultés sur ma personne, je vous prie; je prendrai la dernière place, ou bien celle dont nul ne voudra. » Alors,

un homme d'une taille fort élevée, et qui était derrière sa chaise, lui dit à voix basse : « Que Votre Majesté prenne garde de faire ici un acte trop modeste ; elle compromettrait l'honneur de sa couronne. »

Le mot ayant été entendu, on se demanda tout bas quel pouvait être ce monarque.

On se mit à table. La conversation roula sur la politique et sur la littérature. « Vous avez en France un grand monarque, dit un convive ; il est le fondateur d'une législation qui s'étendra partout ; donner des lois à la France, c'est en donner au monde. Ces lois sont le fruit de son génie ; ce qu'on a fait contre elles est l'erreur de ses ministres. J'aime à rendre justice à leur fidélité ; mais leur administration manque

tout-à-fait de grandeur. Elle ne répond à aucune des fibres dominantes chez vous. En France, la nation est jeune, brave, héroïque; l'administration marche à la suite d'une façon tout-à-fait gauche. Il semblerait que le peuple va d'un côté et que le ministère va de l'autre. Cela peut être fort beau, mais je ne le comprends pas, lorsqu'il y a nécessité d'aller ensemble. Chez vous, on aime, par instinct et d'une inclination véritable, le trône protecteur de tous les intérêts et garant solide et respecté contre tous les troubles. On aime le roi et son auguste famille, qui, deux fois en une seule année, vous ont apporté votre délivrance et la paix; mais ce qu'on n'aime pas, c'est cet entourage d'hommes gothiques qui assiégent l'autorité de leurs prétentions surannées, gens accoutumés à ramper quand ils sont faibles, et à opprimer quand ils

sont forts. Je vois chez vous une dynastie respectée, une constitution admirable; mais j'y vois en même temps une police vaporeuse, une nation fatiguée et une armée qui s'ennuie. Tous les élémens de la force pour le dehors, et de l'intelligence pour la prospérité intérieure, sont chez vous en plus haute qualité et en plus considérable quantité que dans aucun autre pays de l'Europe; mais tout cela avorte entre les mains de quelques hommes qui craignent tout le monde, parce qu'ils sentent fort bien que leur système est hostile contre tous. Mais le beau côté de votre affaire, c'est une législation fondamentale à laquelle on sera toujours contraint de revenir. C'est un grand monarque, instruit à la première des écoles, à l'école de l'adversité. Il ouvrira les yeux; ils ne tardera pas de voir où un zèle inconsidéré pour des

intérêts qui ne sont nullement ceux du trône, ni ceux de sa famille, cherche à le conduire, et combien est misérable cette tactique qui crée des dangers imaginaires pour cacher des périls véritables.

» Quant à votre grande littérature, elle dort; mais elle dort du sommeil des forts. Les penseurs méditent en silence sur les résultats des époques antérieures, sur la situation présente et sur la dégradation des mœurs, effet inévitable d'une position fausse, et d'une administration sans couleur.

» Le respectable vieillard ami de Malesherbes et élève de Turgot, le plus ingénieux et le plus profond de vos hellénistes sont confondus dans les mêmes liens que les faillis et les insolvables, eux qui ne firent jamais banqueroute à la vérité ni à l'honneur. Si Montesquieu vivait, il ne pourrait

écrire qu'entre quatre murailles. Si les tribunaux n'étaient pas attentifs à restreindre dans de justes limites ce qu'une telle législation a de trop vague, un extrait d'écrou pourrait un jour être considéré comme un certificat de génie.

» Quant à vos petits écrivains qui composent ce qu'on appelle chez vous la basse littérature, il n'est rien au monde de plus plat et de plus misérable. Ils sont à toute main ; ils composent comme un petit peuple de lazzaronis, couchant dans les vestibules des palais sans s'informer des maîtres qui les occupent. Que leur importe, pourvu qu'ils reçoivent tous les matins une provision de macaroni ?

» L'éloquence de la chaire me paraît chez vous en décadence : Bossuet et Massillon ont pu s'élever très-haut, parce que rien n'est favorable à l'art

oratoire comme le christianisme dans ses principes élevés et dans ses grands résultats sur la civilisation et le bonheur du monde. Mais ces grands modèles sont aujourd'hui peu à la mode, et plusieurs de leurs discours sont à l'index. On est revenu à la controverse et aux maximes romaines; et, au lieu de discours chrétiens, on entend quelquefois, loin des regards de l'autorité, des prônes fanatiques ou des conférences triviales.

» Il n'en a pas été de même au barreau; de grands périls ont fait naître de grands talens; et quand tant de gens ont pu être accusés, de nombreux et éloquens défenseurs ont surgi de toutes parts. Les plus grands avocats des siècles précédens seraient heureusement surpris d'entendre aujourd'hui de jeunes orateurs revêtir des images les plus brillantes et d'un style enchanteur les dis-

cussions les plus sages et les plus lumineuses. Je ne parlerai pas des beaux-arts, leur flambeau a pâli; on y remarquait autrefois le grandiose religieux, le grandiose mythologique, et le grandiose militaire. Pour rajeunir la fable, il faudrait de l'inspiration, un entraînement vers le beau idéal qu'on ne peut plus espérer de retrouver lorsque tant d'autres fibres sont asservies. On remue, à la vérité, l'histoire; on cherche dans les chroniques de Baluze et de Marculfe quelque chose qu'on voudrait rajeunir un peu; mais après avoir beaucoup fouillé dans cette friperie, on ne parvient à en tirer que des guenilles de commande. Ne parlons pas du grandiose des batailles, il est interdit; mais parlons plutôt du progrès des sciences naturelles et physiques; elles sont portées chez vous au plus haut degré; elles ont péniblement filtré à travers l'imbroglio des révolu-

tions, malgré les censures impériales et les ciseaux du temps présent. Ce qui n'était, il y a trente ans, que l'apanage d'un petit nombre de savans est devenu aujourd'hui populaire. Des ouvrages clairs, méthodiques, élégans, et d'un genre inconnu dans la vieille école, ont transporté et disséminé partout la science; il n'est pas aujourd'hui sur la terre un atome de la matière vivante ou inanimée qui ne soit analysé, classé, et dont l'origine, la fin et l'utilité ne soient reconnues et constatées. Un bourgeois de campagne passablement instruit, donnerait aujourd'hui des leçons aux Macquer, aux Valmont de Bomarre, aux abbés Rozier, au grand Buffon lui-même, s'ils existaient encore. Vous êtes, Messieurs les Français, les plus savans chimistes, les plus habiles naturalistes qu'il y ait au monde; mais ne me parlez pas de la science du

gouvernement et des arts de l'imagination; l'une ne va pas sans la liberté d'écrire, les autres sans un souffle divin, et ce souffle demeure comprimé dans les poitrines. »

La conversation s'établit ensuite sur l'état du théâtre : on convint généralement qu'une heureuse hardiesse commençait à le ranimer; qu'il était temps de ne plus vouloir chanter comme Métastase, hurler comme Shakspeare, se perdre dans d'originales vapeurs comme Schiller; qu'il était désormais impossible de filer des scènes de galanterie avec l'harmonie enchanteresse d'un Racine, de s'élever à la hauteur d'un Corneille, et de jeter la philosophie et la morale avec la facilité toujours sublime et toujours naturelle d'un Voltaire; mais qu'il fallait profiter des exemples et des leçons de ces grands maîtres pour se frayer des routes nou-

velles, et créer un théâtre qui convînt à l'état présent de la société, laquelle répugne à tout ce qui est gigantesque, et n'estime que ce qui est vrai et grand, c'est-à-dire ce qui est utile à tous et honorable à la dignité humaine; qu'il était temps de bannir de la scène les Atrides et l'éternelle famille de Pélops, pour y appeler des personnages moins usés; qu'après avoir consacré trop longtemps le théâtre tragique aux rois et aux héros, il fallait le consacrer à l'homme, et que c'était là le véritable caractère que devait avoir celui du dix-neuvième siècle. On cita alors Sylla, le Paria et Marie-Stuart; et, passant à la comédie, on fit sentir toute la difficulté d'y réussir en présence d'une administration qui craint toujours qu'on ne mette ses amis sur la scène. On regretta que le régénérateur de la véritable comédie, l'auteur des *Étourdis*, n'ajoutât

pas de nouveaux chefs-d'œuvre à ceux qui sont déjà sortis de l'esprit le plus vrai et de l'ame la plus pure : première source des talens supérieurs.

Telle fut en substance la conversation qui eut lieu durant le dîner; plusieurs points en furent controversés sur des motifs qu'il serait fastidieux de rappeler ici.

On se leva de table, et il fut convenu qu'on irait prendre le café sur un tapis de gazon et à la source même du ruisseau chargé de corriger le mal que chacun venait de se faire en mangeant beaucoup. Les maraskins d'Illyrie, les eaux d'or de Turin, la cannelle de la côte Saint-André, l'anisette de Bordeaux, le curaçao de Hollande, le rhum de la Jamaïque, l'eau-de-vie de Dantzick et la crême des Barbades coulèrent

abondamment dans des organes exercés à les apprécier ; les infusions de la fève de Moka achevèrent de tourner les têtes. Il fut convenu qu'on jèterait le masque dans le ruisseau du Courcoury, et que, comme on avait dîné à ceinture déboutonnée, on s'exprimerait à cœur ouvert, et que chacun des convives raconterait son histoire.

CHAPITRE III.

Histoires des Baigneurs et des Baigneuses.

LE ROI DISGRACIÉ.

L'HOMME au regard doux, à la physionomie souffrante, au bras en écharpe, qui avait pris la dernière place à table, demanda à donner le premier l'exemple de la franchise, et il s'exprima ainsi :

« Le monde ne sait pas de quelle manière j'ai été fait roi. En passant de la salle à manger dans la salle de concert, l'homme puissant de l'époque désignant ma femme, dit à haute voix : « Qu'on laisse passer la reine *! » Dieu me damne

* Plus de cinquante personnes qui se trouvaient aux

si je compris rien dès le premier instant à ce qu'il avait voulu dire. On ne s'était pas gêné du tout avec moi, on n'y avait pas mis plus de façon; et lorsqu'il me fallut paraître le lendemain devant les grands corps de l'État pour consacrer une intronisation annoncée entre deux portes, j'y fis assurément la figure la moins royale qu'il soit possible d'imaginer : on eût dit un de ces rois dont on voit les figures larmoyantes dans les almanachs imprimés en Suisse. Je pleurai en effet, et lorsque la cérémonie fut terminée : « Tu as fait l'enfant, me dit l'homme puissant.[111]—Ce n'est pas ce que l'on croit dans le monde, lui répondis-je avec une aigreur que je ne pouvais plus contenir. » Mais quand il fut question de régner, je compris que ce n'était plus là une plaisanterie. Je voulus gou-

Tuileries ce soir-là pourraient, s'il était besoin, certifier le fait.

verner de fait, si ce n'était de droit. Persuadé que les rois ne sont pas institués uniquement pour figurer sur des trônes, dans des chapelles ou dans des carrosses, je figurai dans les inondations et dans les incendies qui portaient la désolation dans mes États, et on trouva que j'y figurais assez bien. J'aurais bravé mille fois la mort pour le salut de ceux que la nature avait créés mes égaux, et qu'un pouvoir capricieux venait de faire mes sujets; mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on voulait immoler les droits et les intérêts de mon royaume aux convenances d'un autre, et qu'on avait jugé nécessaire de couronner le sacrificateur pour donner plus de solennité au sacrifice; mon ame se souleva d'indignation à cette pensée : je fis braquer le canon sur les remparts contre celui qui, créant les royaumes par un mot, avait la préten-

tion de les anéantir par un souffle. Je faillis à payer cher cette audace, et j'ai dû à l'honorable désobéissance d'un ministre de cette époque de n'avoir pas achevé mon règne à Sainte-Pélagie.

» Aujourd'hui 2 millions d'hommes, heureusement indépendans de mon autorité, peuvent se lever et dire si j'ai été injuste et arbitraire à leur égard, si j'ai été spoliateur des deniers de l'État. Chaque jour de mon règne, j'ai senti que toutes les couronnes du monde ne valent pas un quart d'heure d'indépendance. Dans ma famille on a un instinct de liberté et des sentimens tout-à-fait bourgeois. On y croit à l'amitié et aux liens de parenté, et c'est parce que l'homme puissant y a cru qu'il a perdu ses États en se perdant lui-même.

» Actuellement que chacun de nous a été, heureusement pour lui, rappelé au rôle que lui avait assigné son carac-

tère personnel, et qu'il n'est plus obligé de demander aux gens de sa maison où on l'enverra régner le lendemain, celui de mes frères qui a une ame élevée et une imagination brillante compose des épopées; celui à qui la nature a donné des mœurs douces et un esprit plein de délicatesse continue Pétrarque et fait des sonnets; le troisième, qui est en Allemagne, y fait des enfans; une de mes sœurs fait l'aimable; et quoiqu'on soit bien persuadé en France et en Italie qu'elle l'est véritablement, elle voudrait qu'on en eût encore une conviction plus parfaite; et quant à moi, qui suis malade, je cours le monde et je fais des romans. Assurément voilà une famille qu'on n'accusera pas d'avoir la maladie du sceptre, quoiqu'elle en ait manié quelques-uns. Ils étaient tombés entre nos mains comme ces panaris qui viennent

au bout des doigts, et qu'on nomme mal d'aventure. Je respecte généralement tous les trônes, excepté le mien, sur lequel est aujourd'hui assise la déesse d'un café qui ne le trouve pas assez beau pour elle. Libre de soucis, ami de l'indépendance et citoyen du monde, rien n'égale à mes yeux le bonheur d'entendre en si bonne compagnie murmurer les eaux du Courcoury. »

Lorsque ce brave homme de roi eut fini de parler, la grosse Allemande, qu'on appelait *son altesse*, sabla quelques verres de l'eau-de-vie de Dantzick, qui donnèrent à sa poitrine, à ses croix et à ses perles un mouvement si accéléré qu'on aurait pu craindre qu'elle ne laissât tomber tout cela à terre. Elle s'exprima en ces termes :

LA PRINCESSE CUNÉGONDE.

« Il n'est personne au monde qui

puisse ignorer que ma famille était souveraine en Allemagne, et que j'appartiens à une maison régnante. Je fus élevée pour le trône, et mes premiers regards furent frappés de l'éclat majestueux dont brillait mon père dans les cérémonies publiques, et de la pompe guerrière qu'il développait dans les grandes revues qu'il passait dans la cour de son château. Son infanterie de ligne était ce qu'il y avait de plus respectable en Allemagne; et quoiqu'elle ne fût composée que de quarante hommes sur le pied de guerre, lorsqu'elle était appuyée par la grosse cavalerie, formée avec les douze plus beaux chevaux du Holstein, et que mon père était à la tête, on croyait voir Mars en personne commandant une armée de Lapithes et de Centaures. La cour était un modèle d'élégance et de belles manières : on y venait des extré-

mités de l'Allemagne uniquement pour nous voir passer; et lorsque nous défilions pour nous rendre à la chapelle : Que de majesté! disait-on en parlant du souverain; que de grâces! ajoutait-on en parlant de moi; il est beau d'être sujet du prince, mais qu'il est doux d'être esclave de sa fille! La beauté et le pouvoir se coalisent ici pour nous asservir; il n'y a plus de liberté possible en Allemagne.

» En effet, cette liberté n'exista bientôt plus pour personne. Mais aux guirlandes de fleurs avec lesquelles nous tenions les cœurs asservis, un conquérant barbare fit succéder des chaînes étrangères. Aurai-je la force de vous raconter les scènes déplorables qui firent perdre à mon père ses États et sa couronne, ces indécens bivouacs d'une soldatesque campée dans les cours du château, la salle des princes transformée

en corps-de-garde ; et des amas de fourrage encombrant cette chapelle où l'on venait moins pour prier la Mère de Dieu que pour adorer la fille du prince ; ses trésors pillés, sa brillante armée licenciée, ses grands-officiers congédiés, ses cerfs tués comme s'ils n'avaient été que de simples bêtes, le grand et le petit chenils passés au fil de l'épée, et mon père et moi errant tristement dans la solitude du parc, conservés moins comme souverains que comme concierges de la souveraineté, avec un piquet de douze de nos sujets armés de bâtons, et montant la garde autour du château ? Triste cortége, destiné moins à défendre la principauté qu'à parer ses funérailles ! Telle fut notre triste destinée.

» Mon père conserva, dans ces funestes conjonctures, son sang-froid et sa dignité accoutumés. Il compta sur des jours plus prospères, céda aux cir-

constances, et se soumit à tout ce qu'on voulut. L'Allemagne est un pays d'occupation : on y éprouve ce grand avantage que l'évacuation y succède toujours à la conquête ; et que l'espérance d'un avenir meilleur vous soutient dans une adversité passagère. Mon père vint un instant à Paris. A la vérité, il ne put pas y être présenté au ministre des affaires étrangères ; mais il fut accueilli avec un grand respect par un des commis du ministère, qui lui dit : « Croyez-moi, mon prince, ne faites pas l'enfant ; ne vous raidissez pas contre un orage qui emporte devant lui empires, royaumes et principautés ; retournez bien vite à la vôtre ; et si vous n'êtes pas suffisamment à couvert dans votre souveraineté, croyez-moi, cherchez un abri dans l'administration des droits-réunis.

» En Allemagne, nous avons le bon esprit de nous piquer d'une grande

160563

fierté durant les sourires de la fortune; mais lorsqu'elle s'en va, nous laissons l'orgueil partir avec elle.

» Il y avait alors en Westphalie un jeune seigneur français qui parcourait le pays avec le titre et les honneurs d'inspecteur-général ambulant *. Il se fit annoncer au château. Mon père fit prendre les armes ou plutôt les bâtons au piquet de douze hommes qu'on lui avait laissés pour composer sa garde. Il fit recevoir l'inspecteur par son grand-maître des cérémonies, au pied du grand escalier, et il le reçut lui-même dans la partie de ses appartemens qui était demeurée libre. « Prince, lui dit l'ambulant, on sait à Paris votre attachement à la bonne cause, et je vous apporte,

* Cet inspecteur-général, né à Versailles, et l'un des plus beaux hommes de son temps, fut envoyé en Allemagne, en 1810, et il a raconté les choses précisément comme le dit madame la baronne.

comme signe de la satisfaction impériale, une commission de receveur-buraliste des droits-réunis. »

» Il était dur sans doute pour un prince souverain qui avait sa place marquée sur les bancs de l'empire d'avoir désormais à s'informer de ce qu'on faisait sur les bancs des cabarets; mais mon père se résigna : il fit plus; il remercia l'étranger, et la conversation s'étant de suite engagée entre le prince et lui, mon père lui dit : « Avant l'occupation de mes États, j'avais des serviteurs fidèles que la situation de mes finances m'a forcé à congédier; je voudrais leur marquer ma reconnaissance en leur procurant un état honorable; j'ai mon ministre de la guerre qui sait faire l'exercice à la prussienne, et qui est un des plus profonds tacticiens d'Allemagne. —Je le fais receveur à cheval, dit l'ambulant. — J'ai un autre minis-

tre, excellente caboche, qui a porté durant vingt ans avec honneur le portefeuille de l'intérieur. — Je lui donne un contrôle de ville, répliqua l'inspecteur. — J'ai mon grand-maître des cérémonies qui a eu l'honneur de vous recevoir aujourd'hui même, et plusieurs aides de cérémonies. — Au grand-maître je donne l'entrepôt des tabacs, et des débits à ses aides. — J'ai une fille, et une fille charmante, mon aimable et consolant appui dans mes malheurs. » Ici l'inspecteur s'arrêta et dit : « Je prierai respectueusement son altesse de se charger du registre des passe-avant; je demande comme une grâce qu'on veuille bien me présenter à la princesse, et en un tour de main je la mettrai au fait. »

» Les Français sont admirables dans les affaires qui exigent de la célérité. Les commissions furent données, et les passe-avant mis entre mes mains avec

une rapidité telle que j'eus à peine le temps de me reconnaître.

» M. l'inspecteur, qui, dans les pays conquis, jouissait du rang de colonel, me mit au fait avec une extrême politesse. Il me donna, pour couper les passe-avant de la souche, des ciseaux de Moulins d'un fini achevé, et je ferai remarquer que ces ciseaux ont depuis passé entre les mains d'un commis à pied de Cassel, qui, étant devenu censeur à Paris, s'en est si habilement servi, qu'on n'oubliera jamais les coupures faites avec les ciseaux de *la princesse*.

Les affaires changèrent en Allemagne. On gagna la bataille de Leipsick, et j'appris à la même époque que M. l'inspecteur avait long-temps fait en Lorraine le commerce des peaux de lapin. Ces peaux et cette victoire lui firent tort dans mon esprit. Je com-

mençai dès lors à m'apercevoir que cet officier, malgré l'apparence de quelques formes imposantes, n'était au fond qu'un homme de rien; et à mesure que les armées allemandes avançaient, et que les troupes françaises reculaient, l'empressement que j'apportais à ses leçons et le mouvement que je donnais à mes ciseaux diminuaient. Enfin, après avoir épuisé tous les passe-avant de l'officier, je lui ai donné son congé; j'ai planté là tous les registres, je me suis sauvée comme j'ai pu de l'Allemagne; j'ai parcouru la France et l'Italie, et je suis venue, pour diminuer un embonpoint qui m'embarrasse, boire avec vous les eaux du Courcoury.

Lorsque la grosse Westphalienne eut fini, le prince au nez d'argent prit la parole et dit :

LE POLONAIS.

« Je descends d'une ancienne maison

souveraine de Tartarie, qui régnait sur un pays qui a plus de deux mille lieues carrées. Mon aïeul troqua sa souveraineté sauvage contre une place de chambellan à la cour de Pierre-le-Grand. La reine mon aïeule était Kamschkadale, et femme d'une parfaite beauté. L'empereur lui adressa des hommages, et c'est ce qui a fait dire en Pologne que mon visage est comme une mappemonde, dans laquelle on voit un golfe asiatique, deux petites baies tartares surmontées d'un promontoire moscovite. Mon aïeul étant camus, et ma grand'mère ayant le nez retroussé, la partie proéminente du visage de mon père, dont j'ai hérité, a toujours semblé avoir quelque chose d'un peu trop majestueux.

» Mon père acquit, avec les profits que le sien avait faits dans la chambre impériale, des terres considérables en

Pologne; mais il eut le petit travers de se mêler beaucoup des affaires de cette monarchie; et lorsque Varsovie fut prise, on poussa l'exigence jusqu'à lui demander son poignet droit; ce poignet fut coupé, salé, et envoyé à Saint-Pétersbourg, où il fut présenté à l'impératrice par un officier de ses petits cabinets qui faisait avec elle de la philosophie. Mon père continua de demeurer en Pologne avec son poignet gauche, et il m'envoya faire mes études à Saint-Pétersbourg. Nous étions dans le collége un assez grand nombre de jeunes Polonais, et nous voulûmes nous mêler un peu des affaires de notre pays. Paul, le deuxième du nom, m'envoya chercher; il m'accueillit avec une bonté particulière, m'écouta avec attention, et finit par me dire qu'il allait m'envoyer achever mes études en Sibérie, avec le costume ordinaire des exilés.

» Lorsque je vis qu'il ne s'agissait de rien moins que de me couper le nez et les oreilles, je défendis ces petites propriétés, comme on défend un bien dont on jouit à titre héréditaire et incommutable, et je m'adressai à une dame de la lingerie impériale, de qui j'avais reçu les leçons qu'il faut nécessairement recevoir lorsqu'on fait son entrée dans le monde. Cette dame en parla à une dame de la bouche, celle-ci à une dame du tabouret, qui en parla à une dame d'honneur, laquelle à son tour en parla à une dame des petits cabinets; et de dame en dame, je parvins à faire porter la requête de mes deux oreilles jusque sur l'oreiller de l'empereur; et quand elle y fut, je dormis tranquille sur l'une et sur l'autre.

» Mes oreilles sauvées, une vive inquiétude vint me saisir par le bout du nez. Où pourrais-je le placer, me di-

sais-je à moi-même, pour le sauver de la disgrâce dont on le menace? Il faut que je le mette sous la protection du patriarche grec ; c'est un nez de chrétien, et où pourrait-il être mieux en sûreté que sous l'abri de l'Évangile? Mais je me trompai beaucoup dans cette combinaison. Ce fut en vain que le patriarche, les archevêques et les évêques, le grand et le petit clergé, la grande et la petite aumônerie cherchèrent à me défendre, ils ne purent rien obtenir; et quand on vint m'apporter la nouvelle de la mortification à laquelle j'étais condamné, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Que ne l'ai-je placé sous la protection d'un cotillon! Ce n'est que par là que les affaires réussissent à la cour.

» Je donnai alors une autre direction à ma sollicitation en grâce. Je m'adressai au grand-chancelier de l'empire; je

prouvai que mon nez était un nez impérial, *ad nutum;* que la preuve en résultait de sa structure même, qui était toute impériale, et d'une lettre galante de Pierre-le-Grand à ma grand'mère. Je produisis à la chancellerie les deux pièces; puis ayant fait dresser un arbre généalogique, il demeura démontré que mon nez se trouvait être le grand-oncle de celui de l'empereur régnant, et que, par conséquent, un attentat contre lui constituait un véritable régicide. Ce crime n'étant qu'une bagatelle en Russie, on ne craignit pas de le commettre; mais l'empereur ordonna que je fusse royalement indemnisé, et il commanda à l'orfèvre de la cour de prendre l'empreinte du nez de Pierre-le-Grand sur la statue faite par Falconnet, de m'en fabriquer un sur ce modèle, et de l'ajuster sur mon visage, afin que personne ne pût désor-

mais doute de mon alliance avec la famille impériale.

» Paul mort, Alexandre me rappela de Sibérie; je n'ai pas voulu depuis retourner en Pologne; j'ai continuellement voyagé, et il me serait bien doux d'apprendre aujourd'hui, par les deux oreilles que j'ai sauvées, que mon nez ne vous a pas trop choqués, et que mon histoire ne vous a pas trop ennuyés. »

Lorsque le Polonais eut fini, les convives demeurèrent comme en extase devant le nez de Pierre-le-Grand, et l'on entendit circuler dans le cercle ces paroles : « C'est le nez de l'empereur! c'est le nez de l'empereur. » On crut le voir lui-même posant les fondemens d'un empire immense, et préparant la conquête du monde.

Alors une jeune femme souleva d'une main timide le *mezzaro* qui couvrait les lis de son visage; elle ouvrit une bouche

de roses, et avec une émotion qui trahissait la présence de celles qu'elle faisait semblant de dérober à tous les regards, elle prononça les paroles que vous allez entendre :

LA DAME GÉNOISE.

« J'APPARTIENS à une famille Génoise qui a eu l'honneur de donner plusieurs papes à la chrétienté. — Madame, s'écria le chevalier, je me recommande à vous pour obtenir des indulgences. — J'en aurais grand besoin pour moi-même, répondit l'Italienne; mais je n'en ai jamais accordé à personne. » Et elle continua ainsi :

« Veuve à dix-huit ans, mon père voulut me faire voir la capitale du monde; il avait de l'ambition, et peut-être compta-t-il beaucoup trop sur les yeux de sa fille, et pas assez sur son propre mérite. Nous fûmes présentés à

Saint-Cloud; c'était l'époque brillante : cette époque, hélas ! n'aurait jamais dû naître, ou aurait dû ne jamais finir. Alors un rien signifiait à la cour quelque chose, et la simple annonce, au palais, de la représentation d'une pièce de théâtre, présageait un évènement; on trouvait je ne sais quel malicieux plaisir à remuer le monde du fond de quelques coulisses. On annonça *Bérénice* *; on commença par se douter qu'il arriverait quelque chose d'important; on vit, à la représentation, une chauve-souris voltiger auprès d'une figure qui fixait tous les regards et qui concentrait tous les intérêts; on versa quelques larmes et on ne douta plus.

» Quelque temps après on annonça la représentation d'un acte *des Mys-*

* Le divorce impérial fut annoncé par la représentation de *Bérénice*.

tères d'Isis *. L'annonce de cet imbroglio mit toutes les imaginations en campagne. Veut-on retourner en Égypte? disait-on; ou bien va-t-on appeler à Paris le culte et les prêtres d'Isis? Il y a ici du mystère, ajoutait-on; mais quels sont les initiés qui nous l'expliqueront? La suite fit connaître ce qu'on avait voulu annoncer, et les importans de la cour ne manquèrent pas de dire après l'évènement: « Cela était clair comme le jour, et nous l'avions prédit d'avance. »

» Le lendemain de la représentation je fus invitée au cercle qui se tint dans la galerie de Diane, et quelqu'un qui était derrière mon tabouret me proposa d'être dame du palais; j'acceptai! Le lendemain, qui était un jour de la se-

* Le premier acte des *Mystères d'Isis* fut exécuté à Saint-Cloud, peu de jours avant le départ pour Moscou.

maine des Ténèbres, on me parla d'une manière énigmatique; le lendemain, qui était le jour de la Passion, on s'expliqua d'une manière plus claire; le surlendemain je reçus un écrin, et le jour suivant, qui était précisément le jour de Pâques, je vis entrer chez moi, le matin, une majesté. Je fus surprise de la visite, et tout-à-fait choquée de l'inconvenance : c'était une majesté subalterne.

» Je représentai à sa majesté que les mœurs étaient le fondement des États, et je lui prédis qu'elle compromettrait les siens dans une entreprise dont elle ne recueillerait que la honte de flétrir une couronne sans jouir de la gloire d'avoir pu gagner une femme, et qu'il était plus facile de prendre Sarragosse ou Tortose que de séduire un cœur fermement résolu à ne pas se laisser surprendre. On fit alors jouer l'artillerie

des plus belles promesses ; on offrit les capitulations les plus honorables ; on fit éclater les bombes du désespoir ; on avait brûlé, dit-on, les case-mates, ce qui voulait dire, en style militaire, qu'on avait fermé les portes en dedans. Je menaçai alors de me faire sauter ; j'ouvris toutes les fenêtres ; et on se retira un peu confus.

» Lorsque je fus seule : Ma foi ! accompagne désormais qui voudra ; sera dame du palais ou d'atour qui pourra, puisque c'est à un prix si haut qu'on obtient un honneur si mince. Telle fut la réflexion que je fis, et je partis pour l'Italie. Mais il est bien difficile à une femme d'échapper à sa destinée. La victoire, ou moins que cela encore, les petits arrangemens qu'on faisait le matin à Saint-Cloud, ramenèrent le monarque en Italie. Le monde sait qu'il n'y fut pas heureux à la guerre, et j'espère,

mesdames, que vous laisserez passer sans contradiction qu'il ne fut pas auprès de moi plus heureux en amour. — Et monsieur votre père, dit alors le chevalier, obtint-il à Paris ce qu'il désirait? — Mon père, répondit l'Italienne, avait par sa naissance le droit incontestable de prendre place au sénat, et ce n'était pas, pour une famille qui a fourni des doges et des papes, une ambition démesurée de vouloir placer un de ses membres parmi les bourgeois qui siégeaient alors au Luxembourg. Mon père me cita le célèbre Génois qui avait dû, aux charmes d'une personne de sa famille, la dignité à laquelle il avait été promu; et ce monarque du Nord, élevé au trône par la beauté et les intrigues de sa fille, qui, profitant d'un veuvage heureux, négligea le deuil d'un mari pour donner une couronne à son père; mais il me loua

d'ailleurs beaucoup sur les principes d'honneur que je professais, en me témoignant le regret qu'il éprouvait de pouvoir me mener avec lui à Vienne, qui, après l'occupation, était devenue le centre nouveau des affaires, et où les siennes l'appelaient. »

Lorsque l'Italienne eut achevé de parler, un créole, qui tenait dans la main droite une bouteille que sa forme indiquait comme contenant des eaux de madame Anfoux, demanda, après l'avoir plusieurs fois consultée, la permission de nous raconter son histoire. « Je soupçonne, nous dit le frater, qui avait passé une partie de sa vie aux Antilles, que ce créole est quarteron. Voyons s'il se prévaudra dans sa généalogie de quelque majesté africaine. — Je suis né, dit le créole, à la Martinique, de parens européens, de la race la plus pure et de la peau la plus blanche. — Voyez,

examinez, flairez; il y a ici une certaine odeur de romarin, s'écria le frater. — Non, reprit le créole; mais on y sent horriblement la savonnette aux herbes. » Et il continua ainsi :

LE MARTINIQUAIS.

« J'ai eu le bonheur d'avoir pour marraine une impératrice qui a régné sur tout le monde chrétien, et pour tante une sultane qui gouverne en ce moment les cent peuples soumis aux lois du grand prophète : toutes deux sont nées à la Martinique, auprès de l'habitation de mon père; toutes deux ont de leurs mains impériales pris soin de mon enfance; toutes deux ont dû leurs succès à leur beauté. » Puis se tournant vers les dames, le créole ajouta : « Confiez-vous sur l'avenir, mesdames; tout est sauvé dans le monde lorsqu'on voit le sceptre entre

les mains des Grâces. — Mais vraiment, monsieur le créole, dit madame la baronne, vous parlez à merveille, et quelque foncée que soit la nuance que monsieur votre grand-père ait laissé tomber par mégarde sur votre visage, elle disparaît tout-à-fait devant le charme d'une si noble galanterie. » Et le créole poursuivit ainsi :

« Aussitôt que j'eus les mollets un peu arrondis et le menton légèrement garni, je quittai la Martinique ; je m'embarquai au Fort Saint-Pierre, et je fis voile pour France. J'y arrivai avec toute la candeur et l'ignorance d'un créole qui n'est jamais sorti de l'habitation ; j'allai voir ma marraine, qui habitait, près de Paris, une maison de campagne charmante ; on y cultivait des patates, des ignames, comme chez nous ; des bananes, et des ananas, comme chez nous. Il y avait des singes, des

orangs-outangs, des ouistitis et des jakos qui me reconnurent et qui semblaient me dire : « Te voilà donc, Gaspard ! que fait-on de nouveau à la Martinique ? »

» En me promenant dans les jardins, je vis deux grands bateaux qui flottaient sur une belle rivière ; dans l'un étaient des musiciens, et dans l'autre ma marraine avec une douzaine d'hommes ayant de grands rubans ; et quand elle eut débarqué je lui dis : « Belle marraine, je suis venu en France, d'abord pour vous voir, et ensuite pour devenir par vous, s'il est possible, quelque chose. — Sais-tu lire et écrire, mon garçon ? — Non, ma marraine ; les Ignorantins ont eu beau me donner les étrivières au Fort Saint-Pierre, ils n'ont jamais pu m'enseigner à épeler ; mais j'ai bonne envie d'apprendre, et en quelques jours seulement je saurai, par

le nouvel enseignement, lire et écrire couramment. — Mais, mon filleul, dis-moi ce que tu voudrais être. — Belle marraine, faites-moi contrôleur; en levant la main vous faites des rois, et pour me faire avoir un contrôle le bout de votre doigt suffit. — J'y songerai, mon filleul. »

» Je passai quelques mois dans cette maison de campagne; elle était habitée par une troupe de jeunes demoiselles qu'on y avait appelées, les unes pour faire la lecture, les autres pour chanter, les autres pour accompagner, et toutes pour se marier; et, quand elles avaient lu pendant tout un printemps, chanté tout l'été, et accompagné tout l'automne, ma marraine, qui avait un cœur de reine, disposait du leur, et les mariait durant l'hiver. Et un beau jour que j'étais à considérer, auprès d'un petit pont, des merles blancs et

des cygnes noirs, j'aperçus une de ces demoiselles de lecture assise et rêvant au-dessous d'un petit garçon de marbre qui avait un air bien malin, et je dis à cette demoiselle : « Que fait là ce petit garçon? — Il règne, me répondit-elle. — Parbleu! lui dis-je, il ne se gêne pas, ce petit roi-là; on ne ferait pas mal de lui passer une chemise. — Plus il est vêtu, plus il a froid, me dit-elle. — Je le crois bien, répondis-je; on meurt de froid en ce pays, et pour avoir chaud je suis tenté de me mettre comme lui. — Gardez-vous-en bien! répliqua-t-elle; on doit à toute heure obéir à ses lois; mais il est contre l'usage d'adopter son costume pendant le jour : cet enfant, c'est l'Amour. — L'Amour est, mademoiselle, quelque chose de fort gentil à la Martinique; mais il doit être bien plus drôle en France, et je voudrais, pour le quart d'heure, en faire un peu avec vous.

— Allez demander la permission à votre marraine, et j'attends ici sa réponse. — J'y cours, lui répondis-je, et je reviens mettre à vos pieds mon contrôle. »

» Un jour, qui était en automne, je trouvai ma marraine dans la douleur, et toute la maison en larmes; je demandai quelle en était la cause, et on me dit : « Elle est répudiée, » et tout le monde pleurait; et dans le jardin on disait : Je perds la serre; dans les écuries, Je perds mon siége; dans la lingerie, Je perds ma charge; dans le village, Nous perdons notre bienfaitrice; et dans les appartemens les jeunes filles disaient : « Nous perdons nos maris; » et la jeune lectrice que j'avais rencontrée auprès du petit garçon dit : « Je perds mon contrôle. »

» J'entrai, en vrai Martiniquais, dans une colère affreuse contre celui qui, pour ne rien gagner, faisait le malheur

de tant de monde; et comme il y avait un grand perroquet qui répétait toujours le nom de l'homme qui causait tout notre chagrin, j'ouvris la volière; j'étranglai la bête en menaçant d'en faire autant à celui dont elle nous rappelait l'odieux souvenir.

» Cela fut répété et dénoncé; on me fit passer pour un homme furieux et capable de tout; on m'empoigna et on me renferma près de Paris dans un château composé de cinq tours, et ayant vue sur une grande forêt *.

» Grâces à ma marraine, je n'y manquai de rien; elle m'envoya de l'argent, un maître qui m'apprit à lire et à écrire, et quelque temps après on me conduisit à Marseille, et l'on m'embarqua

* Les registres de la police et du château de Vincennes, et les traditions conservées à la Malmaison, font foi de la vérité de l'histoire racontée par le créole.

sur un bâtiment faisant voile pour la Martinique.

» Lorsque nous eûmes gagné le large, nous signalâmes une polacre voilée à la latine, et cinglant au levant, grand largue; je la fis hêler, et quand elle fut en couple, je sautai dedans. « Où faut-il vous débarquer? me dit le patron. — A Constantinople. — Pourquoi faire? — Pour voir ma tante. »

» En arrivant à Constantinople, je n'eus rien de plus pressé que d'écrire à la sultane favorite. « Chère tante, » après avoir essuyé la poussière de vos » souliers, suivant l'usage du pays, je » vous apprendrai que je suis venu ici » pour vous voir, ainsi que mon oncle » le Grand-Turc. J'attends votre ré- » ponse à l'enseigne de l'Ange Gabriel, » avec lequel je suis très-parfaite- » ment, etc., etc. » Et le portier de l'Ange Gabriel remit ma lettre au por-

tier de la Porte. J'attendis long-temps sans obtenir une réponse, et n'ayant rien à faire, je m'amusai à fréquenter les temples, les oratoires, les chapelles, les synagogues et les mosquées; et les chrétiens qui logeaient avec moi à l'Ange Gabriel me dirent : « Chien de renégat, si tu vas dans les mosquées nous te bâtonnerons; » et les Turcs : « Chien de chrétien, si tu vas dans les temples nous t'empalerons; » et d'autres encore : « Si tu fréquentes les synagogues, nous jurons par les cornes de Moïse que nous te circoncirons. » Fatigué de toutes ces mauvaises plaisanteries, je m'adressai à un uléma qu'on me désigna comme parfaitement bien avec les membres du divan : je me fis connaître à lui comme neveu de la sultane. « Dieu est Dieu, me dit-il, et Mahomet est son prophète. — Gaspard est Gaspard, lui répondis-je, et la sul-

tane est ma tante, et je suis venu à Constantinople pour voir ma tante et pour voir mon oncle le Grand-Turc, ainsi que tous les petits cousins de l'empire qu'ils ont faits ensemble, et qui sont tous descendans du grand Mahomet, qui se trouve être ainsi le chef de ma famille; et je ne partirai pas sans avoir vu mon grand oncle et ma belle tante. »

» L'uléma se moqua de moi, et je m'adressai alors au *bostangi-baschi* pour avoir accès dans les jardins; au *padisha* pour lui remettre mon extrait de baptême; au *dafterdar* pour avoir de l'argent, attendu que l'Ange Gabriel avait mangé tout celui que j'avais apporté; au *muphti* pour avoir une place dans les tribunes de la mosquée; au *reis-effendi* pour lui demander la protection du divan, en disant à chacun d'eux dans mes lettres : Je ne partirai pas sans avoir vu mon oncle et

ma tante. « J'appris à cette époque qu'elle allait bientôt accoucher d'un petit empereur, et ce fut alors que, pour la congratuler sur sa grossesse, je lui écrivis une lettre par laquelle je lui demandai d'être admis après sa délivrance, que je lui souhaitai des plus heureuses, comme l'un des témoins de la circoncision de mon petit cousin; et je lui ajoutai : « C'est bien vilain à vous, ma tante, lorsque vous distribuez à pleines mains des pachalicks et des queues, de refuser à votre neveu une de celles que vous avez de reste au sérail, et vous devez vous rappeler que, lorsque vous étiez à la Martinique, tous les emplois étaient à votre service, et que vous ne les laissiez pas longtemps vacans. » Pas plus de réponse à cette lettre qu'aux précédentes; et désirant cependant savoir des nouvelles de ma tante, j'allais rôder tous les soirs

autour des murs du sérail. J'y fus remarqué, empoigné et entraîné par le chef des eunuques noirs dans le château des Sept-Tours.

» Lorsque j'y fus, je dis à l'eunuque : « J'en ai gagné deux, car il n'y en avait que cinq dans le château où j'étais renfermé en France. —Ah! vous ne connaissez pas encore, me répondit-il, dans toute son étendue le profit que vous avez fait. » Et il me fit sur-le-champ administrer vingt-cinq coups de bâton sous la plante des pieds.

» Je parvins enfin à me faire entendre du fond de ma prison, et pour toute réponse on me notifia un firman par lequel il m'était enjoint d'évacuer Constantinople en vingt-quatre heures, sous peine d'être empalé. Ce firman était daté de l'*étrier de Mahomet*.

» Ma tante avait un frère, né à la Martinique comme elle, et qui était

devenu pacha dans les Échelles du Levant, sous le nom de Mahmoud-Ali, et qui l'est encore au moment où j'ai l'honneur de vous parler, car si on lui avait envoyé le cordon, on n'aurait pas manqué de m'adresser, comme étant son neveu, un billet de faire part.

» Je résolus d'aller le voir; je fis voile pour l'Égypte, et je pris terre à Saint-Jean d'Acre. Je descendis chez un Arabe qui avait pour enseigne le cheval de mon oncle, et qui me dit, lorsque je fus connu de lui : « Le mari de votre marraine est venu jusqu'ici, et s'il avait pu seulement coucher deux nuits dans mon auberge, il aurait traversé le désert et serait allé se faire couronner à Constantinople. Il aurait porté les deux couronnes, placé l'aigle à côté du croissant, et tous les ans, il aurait fait le carême

en France, et le ramazan en Turquie. »

» Je quittai l'Arabe, et comme je n'avais pas le sou pour traverser le Petit-Désert, je m'annonçai comme prince royal, et je promis ma protection à tous ceux qui me défrayeraient sur la route.

» Arrivé dans la capitale, et introduit au palais devant le pacha : « Serviteur, mon oncle; je viens de bien loin, et j'ai fait un grand tour pour vous voir; comment se porte ma tante et tous les petits pachas que votre altesse a obtenus avec l'aide de Dieu et de ma tante? Combien l'on sera content à la Martinique quand on saura que Gaspard a pu toucher de ses propres mains cette barbe que vous portez si longue! » Et lorsque je voulus y porter la main, mon oncle se leva et me lâcha contre le visage une bouffée de fumée

si épaisse qu'elle me déroba la vue du sien. Au même moment, plusieurs nègres me fouillèrent pour savoir si je n'avais pas dans mes poches un papier qui *babille.* Comme j'avais laissé mon extrait de baptême entre les mains du padisha de Constantinople, je me trouvai dénué de toute espèce de document qui pût me faire reconnaître. «Je n'ai pas besoin de papiers, m'écriai-je, la voix du sang suffit; ne sentez-vous pas, mon oncle, quelque chose là?....» A l'instant je sentis sur mes épaules un coup de nerf de bœuf qui me fit rentrer en moi-même, et on m'entraîna dans un château qui avait treize tours, lesquelles réunies aux douze que j'avais déjà habitées en France et en Turquie, complétaient le nombre de vingt-cinq, égal à celui des coups de bâton que j'avais reçus sous la plante des pieds, ce qui faisait

tout juste un coup de bâton par tour.

» J'appris dans ce château que mon oncle était fâché contre moi parce que je m'étais vanté d'être prince du sang; et, pour me prouver son bon cœur, il me fit jeter à fond de cale, et conduire jusqu'au port de Toulon, où je suis arrivé sous pavillon turc et en parfaite santé.

» Vous conviendrez, messieurs et mesdames, qu'il est bien dur pour un créole qui a l'honneur d'appartenir à toutes les familles impériales d'être venu du Nouveau-Monde pour être renfermé et bâtonné dans l'ancien, et qu'il n'est pas de situation plus triste que celle d'un prince du sang qui vous demande en grâce de ne pas le mettre à la porte. »

L'ÉGYPTIENNE.

Lorsque le prince créole eut fini, on pria une petite brune aux yeux vifs,

au teint olivâtre, à la taille svelte, et qui était assise à côté de madame la baronne, de nous faire son histoire. « Je ne la ferai point, répondit-elle, mais je vous la dirai en peu de mots et naïvement, parce que toute histoire doit être courte et naturelle, et quand elle n'est pas cela, elle n'est qu'un conte insipide. Je suis née en Égypte, dans ce pays-là même où le prince a voyagé pour voir son oncle. Son altesse n'y était pas encore lorsque j'y demeurais, parce que sa sœur, devenue depuis sultane, n'avait pas encore quitté la Martinique, et qu'il fallait qu'elle traversât l'Océan, le bord d'un corsaire et le harem d'un pacha pour arriver au sérail, et que ce n'était qu'après toutes ces traversées qu'elle pouvait jouir de l'honneur de donner des enfans au grand-seigneur, et le pachalik à son frère. — Ajoutez à cela, dit le créole,

et de faire administrer la bastonnade à son neveu. — Grand prince, dit le frater, ne nous parlez pas de ces bagatelles. — Ce qu'il y a de singulier dans cette aventure, reprit l'Égyptienne, c'est que le mari de la marraine du créole était en Égypte à une époque antérieure; c'est qu'il a eu soin de moi et de ma famille, et qu'il nous a accordé, comme ayant embrassé son parti, les bontés qu'il a dû refuser à un filleul qui voulait lui tordre le cou.

» Lors de l'évacuation de l'Égypte, ce grand général fit avertir toutes les personnes compromises dans sa cause qu'il y aurait pour elles du danger à continuer leur résidence dans ce pays, et qu'il leur offrait en France un asile assuré et des moyens d'existence. Nous y vînmes au nombre de plus de mille.

» Il y avait déjà quinze ans que nous étions à Marseille lorsqu'on massacra

en plein midi tous les Égyptiens, au cri forcené de *Vive le Roi !* Mon père, ma mère, et ma petite sœur, qui n'était pas encore sevrée, furent lâchement égorgés par des assassins. Une de nos voisines me cacha, et me conduisit secrètement en Languedoc. De Marseille à Nîmes, nous trouvâmes toutes les routes couvertes de cadavres et de fugitifs : on fuyait et on tuait de toutes parts. Non, jamais je n'oublierai des scènes si horribles. On en voulait à ma vie comme Égyptienne, on aurait pu en vouloir à mon innocence comme fort jeune alors. Pour assurer l'une et l'autre, on me conseilla de m'adresser à un magistrat de la cour de Nîmes ; il a, me dit-on, l'ame d'un Mounier, et le talent d'un Mirabeau ; il est le Las-Casas du Languedoc. J'allai le voir ; il me fit placer dans un asile où je trouvai une parfaite sûreté. Mais bientôt ce

vertueux magistrat fut accusé lui-même, et fut obligé de se défendre, parce qu'il avait défendu tout le monde. Il partit pour Paris; il me conseilla de traverser le Rhône, et de mettre les Alpes entre les assassins et moi. Je vins alors dans cette vallée; madame la baronne m'y reçut avec bonté, et lorsque j'ai pu lui prouver que j'appartenais à la famille d'Ismaël-Bey, elle m'a donné auprès d'elle la charge de demoiselle d'honneur. L'honneur et madame la baronne sont inséparables; je demeurerai fidèle à l'un et à l'autre. »

LE POÈTE GASCON.

Lorsque l'Égyptienne eut achevé, un homme de moyen âge, au teint frais et fleuri, au ventre rebondi, se leva, et par un mouvement de poignet fort élégant, jeta en arrière ses manchettes

de dentelle, découvrit deux mains potelées, promena l'une sur son épaule droite comme pour chercher quelque chose qu'il parût surpris de n'y trouver pas, badina avec l'autre main sur son toupet; et il y eut alors parmi les assistans un bourdonnement semblable à celui que font les abeilles lorsqu'elles voient leur reine prête à entrer en campagne. « C'est le vicomte de Pied-Menu, c'est le vicomte de Pied-Menu !... s'écria-t-on de toutes parts. C'est celui dont le portrait est dans toutes les lithographies, dont les ouvrages sont dans tous les recueils poétiques, et dont le génie est partout... C'est lui... c'est bien lui... c'est précisément lui. »

Le noble vicomte, qui s'aperçut du mouvement flatteur qu'il excitait dans la noble assemblée, prit la parole et dit : « Je supplie mesdames qu'elles veuil-

lent bien ne pas prendre garde à moi. Je suis chose légère comme ces bluettes qu'une main grâcieuse fait sortir d'une peau de lapin. Pour produire de l'effet, j'ai, comme ce Pélasge, besoin d'être encouragé : c'est là une de mes nécessités premières, et l'un de mes besoins les plus urgens. Si je ne suis pas pétillant dans mon histoire, c'est que vous n'aurez pas été encourageantes. Ce péché sera le vôtre, mesdames; le mien sera d'avoir trop compté sur les Grâces pour obtenir la mienne.

» —C'est charmant, c'est charmant! s'écrièrent toutes les dames. Le vicomte est aujourd'hui en pointe; il sera sublime, divin, comme on ne l'est pas, » disaient les jeunes : « Comme on ne l'est plus, » disaient les vieilles. « Voilà un maître sot, » nous dit tout bas le Morave; et à qui en veut-il avec cet impertinent

langage? » Le vicomte, qui ne l'entendit pas, commença ainsi :

« Aussi long-temps que j'habitai, dans le midi de la France, le château de monsieur mon père, j'y fus comme absorbé dans le respect religieux que m'imposait la mémoire de mes illustres ancêtres. Je rendis à leurs mânes les hommages poétiques qui leur étaient dus, heureux de pouvoir, sans sortir de ma famille, célébrer toutes les vertus et chanter toutes les gloires. De là ce goût qui m'a toujours dominé; depuis cette puissance inconnue et irrésistible, ces liens forts et doux à la fois dans lesquels les Muses me tiennent enlacé, tourmentées qu'elles sont par la crainte que je ne leur échappe.

» Chastes pucelles, rassurez-vous! votre nourrisson vous sera fidèle; mais ne soyez pas jalouses si, en vous consacrant son esprit tout entier, il garde son

cœur en réserve pour les Grâces.—Adorable!... Adorable!... C'est d'un fini... C'est d'un vaporeux!...» disaient toujours les dames.

« Je grandis, ou, pour mieux dire, je grossis beaucoup en chantant, lorsqu'arriva la conscription, qui ne faisait chanter personne. On me proposa de substituer le mousquet à la lyre. J'avais fait cent mille vers avec facilité, et j'eus toutes les peines du monde à faire un homme. Cependant je le fis, et je me crus libéré pour toujours; mais au lieu d'effacer mon nom, on ne fit que le déplacer, et on l'inscrivit dans ce qu'on appelait, suivant le langage grossier du temps, le dépôt. Ce dépôt eut ordre de partir, et j'étais dans ce dépôt. Il ne pouvait se mettre en campagne sans moi. M. de Cessac, qui n'a jamais fait de vers, n'entendait pas raillerie; et pour être bien avec

ce prosateur, je fis un second homme.

» Tandis que mes deux procureurs fondés se battaient pour moi en Allemagne comme des anges, un homme du plus mauvais ton et revêtu d'une broderie impertinente, m'invita à passer chez lui, et me dit : « Monsieur le vicomte, vous faites partie de la garde d'honneur; il faut vous habiller, vous armer, vous équiper, vous monter, et vous rendre à Paris; on ne veut pas faire sans vous la conquête du monde. —Cela est, en vérité, trop honnête, lui dis-je; je ne devais qu'un homme, j'en ai fait deux; ils se battent à ma place; et quand on a admis les représentans, on n'est pas fondé à appeler les représentés : mes procureurs à brevet ont toute ma confiance, et je ne partirai pas. »

» Le lendemain de fort bonne heure, un individu de six pieds fit baisser le

pont, entra dans le château, me saisit, me plaça sur une charrette comme on place une meule de moulin, et me roula ainsi jusqu'à Paris. J'arrivai à la revue impériale de la garde d'honneur, fort amplement habillé et enveloppé dans une large pelisse. Un petit homme qui avait l'air fort doux et qui avait un chapeau à trois cornes sourit en me voyant, et dit à un galonné qui l'accompagnait : « Que veut-on faire de cette grosse boule ? Cela ne tiendra jamais à cheval ; que l'on renvoie ce gros fils à son père. » A quoi le galonné répondit : « On pourrait utiliser la boule dans un hôpital militaire, et elle pourrait servir, tout comme une autre, à tenir chauds les pieds des soldats malades. » Cette cour était bien assurément la moins rieuse qu'il y eût au monde, puisqu'elle faisait pleurer toutes les autres ; et, en conséquence, la plaisan-

terie du général fut prise au sérieux, et on m'envoya à l'hôpital militaire comme garde-malade. J'y ai demeuré plus d'une année, et je n'ai pu en sortir que par les soins de plusieurs sœurs du Pot.

» Devenu libre, que faire dans Paris? Une justice brutale s'était emparée du château paternel; les quatre tours dont il était flanqué avaient à peine suffi pour payer mes deux remplaçans. Le parc et le vol du chapon avaient passé en dépense dans les auberges de la route. Paris est une ville insolente; on n'y peut rien avec du blason, et on ne vous y donnerait pas le plus petit plat de légumes pour tous les *fleurs de gueule* du monde.

Pour solder mes cachets, je résolus d'employer les talens poétiques que la nature m'avait départis. Je furetai dans tous les coins du Parnasse pour cher-

cher une place où je pusse me nicher. Je trouvai le terrain envahi; pas un arpent en friche; pas une perche en jachère; tout était pris, cultivé et fleuri. J'avais, à la vérité, la carrière des grands théâtres ouverte devant moi; mais pour y arriver il fallait une lecture de préférence et un tour de faveur; il aurait fallu encore me réconcilier avec l'alexandrin, que j'avais toujours négligé comme étant trop grand pour moi, ou moi trop petit pour lui. Les petits théâtres étaient envahis par de petits auteurs qui s'étaient réunis en commandite, et qui s'associaient une douzaine ensemble pour composer cinq ou six scènes. Ces sociétés d'assurance figuraient sur les boulevards comme des phénix dramatiques. A côté de ces compagnies monopoleuses il y avait un détestable marronage. On pillait les anciens et les modernes, les morts et

les vivans. On empruntait dans la poche de ses amis; les porte-feuilles disparaissaient, et les tablettes où toutes les rimes n'étaient pas encore jalonnées étaient journellement enlevées par les poètes marrons. Les baptêmes, les mariages, les gros lots, les emplois, qui sont aussi des lots sortis de la roue de fortune, les fêtes patronales, les banquets, toutes ces positions où la poésie vient ordinairement se loger, étaient prises et défendues par des privilégiés qui faisaient un feu continuel sur les assaillans qui voulaient faire brèche pour entrer dans la place et partager les profits. Nul bonbon sans devise, nul festin sans couplet, chanson ou vaudeville, nulle corbeille sans épithalame, nulle Javotte, Claudine ou Margot sans un bouquet composé d'avance pour sa fête.

» Toutes les places où l'on célèbre la

fortune et les plaisirs se trouvant occupées, je me jetai du côté où l'on console les infortunés ; or je n'y trouvai personne. Je m'établis solitairement dans ce petit coin-là, j'y exploitai la douleur, et j'y devins le poète des infirmes. J'avais étudié à l'hôpital la *Nosologie* de Pinel, la *Pharmacopée* de Vitet, la *Chimie physiologique* de Cadet-Gassicourt, et j'avais approfondi la partie des vapeurs dans les ouvrages légers du docteur Beauchêne. Il y avait dans tout cela un fond de poésie suffisant pour placer ma Muse sous l'ombrage de l'*arbre de Diane*, et faire de mon Apollon un brillant apothicaire.

» Dans les pièces qui sortaient de mon porte-feuille pharmaceutique, je ne m'adressais pas aux malades, mais j'allais droit au mal lui-même; je le suppliais dans des épîtres touchantes ; je le conjurais de laisser tranquilles les

orteils d'une excellence; de déguerpir, afin que, libre de la goutte, elle pût se livrer à d'intéressans travaux. Je conseillais à l'hydrocèle d'une éminence de ne plus grossir, à la vessie d'une altesse de ne plus faire l'insolente. J'ordonnais au pancréas de verser un fluide abondant dans l'organe digestif d'un premier président qui avait la bouche mauvaise, et de faire ainsi cesser les hauts cris que jetait madame la première. Je touchais de cette manière les cordes les plus sensibles du cœur. Deux médecins parfumés de fleur d'orange colportaient mes épîtres, et les lisaient au chevet des malades. Après m'avoir lu, on était curieux de me voir; après m'avoir vu, on voulait me faire chanter; après m'avoir fait chanter, on voulait me garder, et on ne me rendait à moi-même qu'après m'avoir retenu pour la première fausse-couche ou

pour la première migraine. J'avais le talent d'endormir les vieux goutteux et de tenir éveillées les jeunes vaporeuses; et tandis que les docteurs se perdaient dans les brouillards de la nosologie, je me tenais dans les termes d'une clinique positive et profitable.

» Ce fut à peu près vers ce temps-là que le cardinal Caprara fut atteint d'une goutte sereine à la suite d'une indigestion de champignons. Je l'appris par la gazette; je courus à Fontainebleau; j'avais une épître pour les maux d'yeux; mon épître vit le jour, le cardinal ne le vit pas; et quoique son éminence soit morte aveugle, elle m'a conservé ses bontés jusqu'au dernier moment.

» Une vessie malade m'arriva un jour par la petite-poste; je lui administrai une épître assaisonnée des dissolvans les plus poétiques; elle ne parvint

cependant pas à dissoudre la pierre, mais elle disposa l'illustre malade à souffrir la sonde : grâces à mon épître, la sonde fit merveilles.

» Cette année-là, et on s'en souvient encore, la saison fut belle, et depuis long-temps on ne l'avait vue si précoce. Les plates-bandes des Tuileries et une noblesse toute nouvelle fleurirent à la fois; les tulipes et les baronnes s'épanouirent ensemble. Le printemps est le père des fleurs, la noblesse est la mère des infirmités, et j'espérai que cette année-là je ne manquerais pas d'ouvrage. En effet, les cocotes, les vertigos, les choléra-morbus, les lombagos attaquèrent beaucoup d'adultes, et tous les enfans eurent le carreau. Une duchesse, sortie la veille de son bouton, me fit appeler pour un *noli me tangere;* son médecin lui avait fait pressentir la convenance de garder le

lit : arrivé auprès d'elle, je lui en démontrai la nécessité, et ce mal, qui met les femmes en rivalité avec les sensitives, se dissipa comme par enchantement.

» Il y avait alors dans Paris deux genres d'esprit : l'un, tout naturel et tout rond, qu'Andrieux avait emprunté de Molière, La Fontaine et Voltaire, et qu'il avait introduit dans son école à l'usage de ceux qui aiment la vérité ornée de fleurs simples comme elle; et un autre esprit pointu et scintillant, que Cubière avait mis à la mode, que ses nombreux élèves colportaient dans tous les cercles, et qu'ils faisaient briller sur tous les théâtres. L'esprit pointu parut aller mieux à ma taille, parce qu'il faisait avec elle un contraste tout-à-fait piquant; je me jetai à la pointe, et je vous prie, mesdames, de remarquer que ma pointe a toujours été fort honnête.

» Comme on faisait alors en dehors une guerre horrible, on faisait en dedans un esprit charmant; on en faisait l'hiver dans la rue de Provence, et l'été au Val, chez un homme d'un génie extraordinaire et d'une obligeance égale à ce génie. Mais, comme le patron était égrillard, l'esprit était toujours chez lui mêlé à trop de matière. On faisait de l'esprit le dimanche au déjeuner de l'académie; mais lorsque chaque aspirant eut escamoté le fauteuil, on supprima le déjeuner, et on subit le candidat. Le mardi était consacré à la lecture de jolis petits cahiers à tranche dorée et à faveurs couleur de rose, et à la consommation d'un nombre prodigieux de noix confites. Ces lectures et cette consommation se faisaient chez une dame que je ne me permets pas de nommer, parce que le public, qui regarde à travers les trous

de toutes les serrures, a trop bien su les bontés qu'elle a eues pour moi.

» Enfin, il y avait salon chez M. Suard tous les jeudis; l'aimable doyen y faisait briller la flamme de plusieurs antiques et élégantes bougies; Garat y allumait le feu du génie philosophique; Sicard soufflait sur ces lumières; Lacretelle jeune jetait de l'eau sur ce feu; Morellet remuait les bûches avec des pincettes anglaises, et réfutait les plus forts argumens avec une logique serrée; Laujon chantait; Dupont de Nemours divaguait; tout le monde soufflait, et, à force de souffler, le feu prenait quelquefois aux cotillons de madame C**, qui, toute brûlante qu'elle était, éteignait comme elle pouvait cet accident entre ses jambes. J'ai traversé ces feux sans me brûler, et me trouvant toujours le lendemain plus froid que je n'étais la veille.

» Ma clinique commençait à vieillir beaucoup. Dans Paris, ville de mouvement, on n'a qu'un instant, et je sentis la nécessité de fonder mon ordinaire sur une base un peu substantielle. Je conçus le projet d'entrer dans les bureaux du ministère, ou dans l'une des administrations qui sont comme les branches de ces gros arbres; je m'informai de ce qu'on y faisait, et on me dit : « A l'intérieur, on ne fait rien et on bâille; à la guerre, on joue et on fait le va-tout; à la marine, on grimpe le mât de Cocagne, et on s'y casse le cou; à la justice, on joue le Colin-Maillard; aux cultes, on apprend le plain-chant; aux affaires étrangères, on joue à la toilette de Madame; aux domaines, on broie du noir; aux douanes, on confisque; à la liquidation, on jeûne; à l'amortissement, on enrage; aux droits-réunis, on chante. »

» Je me décidai pour l'administration dans laquelle on chantait ; c'était le seul endroit de Paris où on ne fît pas de l'esprit ; il y arrivait tout fait, et comme par une inspiration semblable à celle qui, au mois de mai, fait chanter les loriots et les grives.

» Je me présentai à l'administration chantante sous l'aile de protections puissantes. « Ce n'est pas un postulant dûment apostillé qui vient aujourd'hui à vous, monsieur le comte ; c'est une pauvre dent creuse fort souffrante, dont le nerf est à découvert, et qui se recommande à vos bontés. — Pour qu'on vous l'arrache, sans doute? — Non pas, s'il vous plaît, monsieur le comte, mais pour qu'on me l'aurifie. — Montez douze marches, me répondit-il ; vous trouverez à l'entre-sol un chef de division, excellent dentiste, qui vous la plombera d'abord ; et quand vous serez

un peu soulagé, vous monterez avec lui quatre-vingts marches, et vous arriverez sous un comble où l'on vous occupera. — Ce comble, monsieur le comte, sera pour moi le comble du bonheur. »

» Il me souviendra long-temps de cet heureux et poétique donjon. Hirondelles, qui nichiez à côté de mon écritoire, et avec qui je partageais ma *flûte* tous les matins, ce serait à vous à dire la félicité que j'éprouvais si l'on n'avait pas détruit vos nids! Petit ruisseau, qui babilliez si bien au fond d'un jardin que je voyais du haut de ma croisée, si vous aviez encore la parole, vous répéteriez mes vers! mais votre lit est sec, et vous ne murmurez plus. Peupliers, qui éleviez jusqu'au niveau de mon pupitre vos rameaux inspirateurs, vous rappelleriez encore les pensées qui naissaient sous votre ombrage si l'on ne vous avait pas mis en fagots.

Hirondelles et hirondeaux, arbres et arbrisseaux, poètes et poétereaux : les Tartares arrivèrent, et tout cela disparut.

» Avant ces horribles destructions, quelle volupté ne goûtait-on pas en considérant dans le jardin, les chevreuils, les cygnes, les pintades, et toute cette ménagerie qui appartenait à l'esprit encore plus qu'au règne animal! Ces bêtes étaient poétiques; sans se compromettre on pouvait les chanter; mais, quant à leur maître, on ne savait à quelle glu le prendre; il préférait l'épigramme aux complimens, et les morsures aux caresses. Sa santé était pleine et forte, et il n'y avait pas moyen de lui administrer la moindre épître contenue dans un porte-feuille médicamenteux. J'appris cependant un jour qu'en se promenant sur les bords de la Marne il fut atteint d'une fluxion; je

passai la nuit à travailler sur le papier; mais une compresse travaillait en même temps sur son visage; l'emplâtre fut plus diligent que le poète; et quand mon épître arriva la joue était désenflée. Je ne cherchai point du tout à réparer l'échec que je venais d'éprouver; je me convainquis bientôt par moi-même que le patron était dur, irritable, farouche, tournant à la sauvagerie, un vilain homme, enfin; bon limonier, si l'on veut, et traînant avec facilité une lourde voiture que ceux qu'on y a depuis attelés n'ont pu seulement ébranler; entendant le portatif, qu'il n'a jamais pu faire comprendre à personne; habile aux bordereaux, mais peu familier avec la grammaire; plus riche et plus abondant encore en *pataquès* qu'en produits, et c'est pour cela qu'il n'a jamais voulu qu'on taxât les *cuirs*... Tout cela entre nous, je vous

prie ; je serais désolé que notre bon patron l'entendît ; car, à vrai dire, il n'est personne au monde pour qui j'aie conservé un attachement plus tendre et des sentimens plus distingués.

» Mais le grand jour, le jour glorieux de la restauration ne tarda pas à faire briller son heureuse clarté. La gaîté couleur de rose de la Chaussée-d'Antin et les vapeurs noires du faubourg Saint-Germain passèrent l'eau, firent un chassé-croisé sur les ponts, de manière que le noir demeura sur la rive droite, et le rose sur la gauche. On vit alors un nombre prodigieux de spectres blêmes et bariolés soulever leurs tombes, s'élever et se perdre dans la nue, tandis qu'une multitude d'anges rebelles en descendaient ; et le peuple, témoin de ce grand spectacle, ouvrait de grands yeux, et demandait, la bouche béante, le roi, la paix, et du pain.

» Lorsqu'on assiste au jugement dernier, il est tout simple qu'on se recueille en soi, et qu'on s'occupe un peu de ses petites affaires. Le souvenir de ma grand'tante me revint alors; il me sembla la voir, au milieu d'un nuage de fleurs de lis, montrer à son neveu le chemin des Tuileries. D'après un vieil arbre généalogique dressé en Gascogne, cette mienne tante était, par le côté gauche, arrière-petite-cousine de Jeanne d'Albret, et me procurait par là l'honneur d'une sorte de cousinage avec la postérité du Béarnais. C'est à cette alliance que je dois, ou du moins que je pense devoir la chevelure rousse dont ma tête est décorée, et à raison de laquelle, mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter mes excuses les mieux senties.

» J'avais certains papiers qui expliquaient un peu l'origine de ma grand'

tante ; je voulus les soumettre à l'examen des gentilshommes de la chambre. Je fus introduit au palais par un escalier dérobé. Lorsque j'y fus, on tourna, on chuchota beaucoup autour de moi ; on me flaira, et on éternua. On regarda comme plus certain que je sortais de la régie des tabacs que de la tige qui avait donné le jour à Jeanne d'Albret. Cependant je fus reconnu comme fidèle, et je fus éconduit comme galant homme par un escalier plus étroit encore que celui par lequel j'avais été admis. De retour aux droits-réunis, je fus révoqué comme poète, destitué comme gentilhomme, et pensionné comme ventriloque.

» Ce serait, mesdames, à l'organe auquel je dois ma pension qu'il appartiendrait de vous dire le reste ; permettez que je me serve encore de celui qui peut ajouter des consonnes à des voyelles

pour me recommander à vos indulgentes bontés, et pour vous prier d'excuser une histoire dont la longueur serait insupportable sans le je ne sais quoi avec lequel je l'ai parfumée, je ne sais quoi que j'ai pris je ne sais où, qui me vient je ne sais comment, et qui est tellement indéfinissable, que j'ai perdu jusqu'à l'espérance de vous apprendre jamais ce que c'est. »

Lorsqu'il eut fini, une moitié de l'assemblée demeura comme stupéfaite de surprise; mais l'autre moitié éclata en *bravo*, *bravissimo!* et les dames s'écriaient : « C'est cela du style, de l'inspiration, de la verve, de la grâce révélée! Cela est jeté avec abandon dans les vapeurs d'un crépuscule couleur de rose. On croirait que ce n'est rien; touchez-y, et tout y est; les mystères du cœur, les pétillemens de l'esprit, le velouté des expressions, le

parfum d'une imagination qui s'exhale, et qui, avant de se perdre dans l'idéal, vous saisit, vous pénètre, vous désarme, et vous ôte l'usage de toutes vos facultés pour ne vous laisser que le sentiment de l'extase. » Et comme l'historien avait copieusement bu à dîner, il s'endormit sur le gazon. « Voilà Endymion ! » s'écria une grosse dame; et la déesse, en le réveillant, lui fit voir la lune.

Un homme de trois quintaux, qui portait quatre croix sur une poitrine poussive, demanda à parler. « J'appartiens, dit-il, à une ancienne maison allobrogique, qui se distingua avec beaucoup d'éclat aux croisades. On montre encore en Palestine le seuil de la porte sur lequel un de mes aïeux perça avec sa *fulminante* le sultan Noureddin. Mais comme tous les lauriers du monde ne valent pas une caisse remplie d'écus

tournois..... — Qu'est-ce que dit cet homme-là? s'écria la jambe de bois; je le connais, il a pansé ma jambe en Allobrogie. — Il m'a rasé et purgé, dit un autre. — Il m'a vendu fort chèrement et comme très-bon un bandage élastique qui n'a pu me servir à rien, dit un second.

» — Monsieur l'Allobroge, lui dit-on, faites-nous voir vos croix; » et lorsque nous les eûmes examinées, nous nous assurâmes que l'une sortait de la chancellerie de l'infante de Parme, et les trois autres des antichambres des ducs de Bade, de Darmstadt et d'un prince de Hesse, et qu'il avait dû les obtenir à titre de dentiste, de pédicure, d'oculiste ou de chirurgien herniaire, en tenaillant, pansant et purgeant la livrée et les écuries de ces princes.

« Frère, lui dit le Morave, que viens-tu faire ici? ta maladie est incu-

rable; les eaux ne peuvent rien contre la gangrène de l'ame.

» — Mon ami, lui dit le militaire, tu as manqué ta vocation; tu devrais te faire Turc; et si tu pouvais guérir le grand-seigneur du cauchemar qu'il éprouve, il te ferait son defterdar.

» — Qu'on fasse sortir ce manant! » s'écria-t-on de toutes parts, et le quidam disparut.

Lorsqu'il fut sorti, un homme portant un grand manteau et une ceinture jeta derrière lui son cigare, et parla ainsi :

» Je suis de la Vieille-Castille; je me suis battu pour mon roi pendant douze ans. Le jour du retour de Sa Majesté dans ses États fut le plus beau de ma vie. Je devais m'attendre à être favorablement traité; ma famille, mes biens, mon sang, j'avais tout sacrifié. Pour toute indemnité, je demandais en fa-

veur de ma patrie une constitution qui assurât les prérogatives du trône, les droits du peuple et la liberté de tous; et vous remarquerez, s'il vous plaît, que je place ici le trône le premier, comme étant la clé de la voûte d'un édifice pour la sûreté duquel j'aurais voulu plus de colonnes et moins de cariatides, parce qu'un Espagnol n'est pas fait pour s'humilier devant des capuchons. Au lieu de remédier aux abus et d'ennoblir l'obéissance par des choix honorables, on s'amusait à jouer à la chapelle et à composer un assortiment de conspirations diverses, à la suite desquelles on envoyait les plus nobles caractères de l'Espagne aux *présides*. Quoique étranger aux affaires du temps, je fus compris dans le dix-septième complot, parce que mon nom y parut nécessaire. On m'envoya d'abord à l'inquisition, où leurs révé-

rences me firent disloquer les membres avec une science si admirable et si prudente, qu'au moment où j'étais près de passer, on me relâchait toujours pour recommencer le moment d'après. Je n'avouai rien, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses oppresseurs. La révolution se fit, et je sortis de prison avec plusieurs milliers d'autres qui avaient conservé, si ce n'est tous leurs membres, du moins leurs têtes. Ma santé étant fort altérée, j'entrepris de voyager pour me rétablir; mais je fus arrêté en Italie comme carbonaro, en Suisse comme partisan des Cortès, en Allemagne comme libéral, en Prusse comme franc-maçon, et j'ai dû à la justice et à la modération du roi de France de n'y être pas emprisonné comme fédéré. Voyez, s'il vous plaît, messieurs et mesdames, l'état dans lequel sont mes mains et mes bras. »

Lorsque l'Espagnol eut achevé, un autre individu prit la parole et dit :

« Je suis Prussien ; j'ai été convaincu d'avoir fait partie de la société fondée par la reine sous le nom de *la parfaite vertu*, et j'ai été shlagué : voyez mes épaules. »

« Je suis Piémontais, dit un autre ; j'ai été pris dans le parti du prince de Carignan, héritier de la couronne ; j'ai été mis aux ceps : voyez mes pieds. »

« Je suis Napolitain, dit un troisième ; j'ai suivi les étendards du prince de Calabre, héritier du trône ; j'ai été condamné aux galères : voyez mes plaies. »

« Je suis Belge, dit un quatrième ; j'ai été dénoncé en 1816 par la police de France à la cour de Bruxelles ; j'ai été menotté : examinez mes mains. »

« Je suis Grec d'origine et de religion. Étant né dans les îles Ioniennes,

je me suis intéressé à l'affranchissement de mes coréligionnaires, et lord Maitland m'a fait passer par les verges. »

« Et moi, je suis Anglais, répondit un autre, et je voue à l'exécration les subalternes exécuteurs de ces tyrannies. »

« Et moi, dit le Morave, je suis homme, et je prie que le ciel leur pardonne. On ne me fera pas l'injure de croire, ajouta-t-il après une pause de quelques momens, que je ne sois pas profondément indigné par le récit de tant d'actes d'oppression, et que je ne porte pas un grand respect aux victimes d'un pouvoir qui, par cela seul qu'il est arbitraire, devient nécessairement inique et cruel. Mais s'il est vrai que l'homme soit inexplicable, l'art de le gouverner doit être difficile; et comment exiger que les gouvernans soient doués de toutes les vertus, lorsqu'on

assure que les gouvernés sont remplis de tous les vices? La première mesure à prendre serait d'éclairer et de moraliser l'espèce humaine par de sages institutions, afin qu'elle pût supporter un jour les lois bienfaisantes que les monarques se proposent de lui donner; car il faut des lumières pour apprécier ce qu'il y a d'honorable et d'utile dans les institutions libérales, et il faut de la modération pour savoir en jouir. Que l'instruction ou la sagesse manque dans ces grandes masses humaines qu'on appelle des nations, vous aurez beau tourner et retourner les lois dans tous les sens, les abus et les vices que vous détruisez dans une partie du corps social renaissent dans une autre, parce qu'il y a comme une infection générale dont une administration malintentionnée entretient quelquefois le foyer, dans la pensée qu'elle se maintiendra d'autant plus

puissante que la nation sera plus malade ou plus faible. Les monarchies d'Auguste et de Louis XIV furent brillantes, mais on y manquait de liberté. La liberté ne manqua pas à Athènes, mais on s'y battait et on s'y proscrivait. Liberté avec des troubles, ou despotisme avec la paix, tel fut malheureusement à toutes les époques et presque partout le sort des hommes. Religion avec fanatisme, ou immoralité sans religion, telle est leur seconde destinée; et comme ils ne savent pas se servir entre eux de la religion et des lois, les gouvernemens s'en servent contre eux. J'ai vu beaucoup de gouvernemens divers, et je suis encore à en chercher un qui soit un peu tolérable, et l'administration sera mauvaise aussi longtemps que les hommes ne seront pas bons.

» —Vous êtes indulgent, mon frère,

lui dit l'Anglais. — Non, milord, répondit-il, mais je suis vieux. »

La discussion s'engagea ensuite sur la doctrine du Morave. On la trouva généralement sauvage. On convint que si on ne peut refaire l'homme et la société entière, on peut du moins les modifier, les améliorer en rétrécissant le pouvoir, en agrandissant les droits, en éclairant les esprits; et que s'il appartient à des têtes médiocres de crier sans cesse, de ne rien tolérer et de chercher un bien absolu, il appartient aux esprits d'un ordre plus élevé de chercher un mieux relatif approprié à l'état des mœurs, et de se fixer d'une manière inébranlable dans cette position, une fois qu'ils y sont arrivés. Dans les pays où les grands pouvoirs de la société sont justement balancés

entre eux, on est, à la vérité, souvent égratigné, mais on n'est pas écorché ; on est toujours fort chargé, mais on n'est pas accablé. C'est ainsi que votre *John Bull*, dit-on à l'Anglais, trotte avec un petit air de liberté quoiqu'il soit bridé, bâté et épuisé de travail et de sueur. S'il n'y avait pas dans votre parlement des hommes qui criassent constamment aux ministres : « Vous allez écraser la bête à force de la charger, » elle succomberait sous le poids, et les sinécuristes la mettraient tout entière en *roast-beef*. » Les hommes les plus honorables sur la terre, repartit l'Anglais, sont ceux qui réclament sans cesse les droits des nations, qui consument leur vie entière dans cette lutte glorieuse sans se plaindre d'en être jamais fatigués, et qui, arrivés aux Thermopyles de la liberté, disent à la tyrannie ministérielle : « Tu peux nous tuer,

mais tu ne passeras pas. » Ces hommes ne périront jamais dans la mémoire de leurs semblables.

» Il y a dans ce moment, ajouta l'Anglais, un mouvement général de toutes les intelligences contre tous les abus de la force. Le monde intellectuel est aux prises avec le monde matériel. Un million de baïonnettes est dirigé contre deux idées qui sont dans la tête de deux cents millions d'hommes. Ces deux idées triompheront paisiblement si la puissance est éclairée et sage, et leur victoire sera pleine de désordres si on leur oppose une résistance trop longue. C'est l'homme tout entier qui, après un sommeil de vingt siècles, se réveille avec sa dignité première. Au centre de ce grand mouvement se trouve la France, cet antique et magnifique royaume, rajeuni par sa révolution, et établi sur ses bases légitimes par un

grand roi. Cet exemple ne sera pas perdu; et un jour viendra où l'on ne trouvera pas un seul coin dans le monde où il n'y ait des Chambres, un bill des droits, un *habeas corpus*, un octroi annuel et volontaire des subsides, une responsabilité ministérielle, des jurés et des communes libres, et la liberté de la presse, qui garantit toutes les autres. Mais pour que tout marche dans une saine direction, il faut que la Chambre populaire soit le produit d'une opinion spontanée, et qu'elle ne soit ni vénale, ni complaisante.

»—Sa grâce a raison, dit le prince au nez d'argent; et s'il y avait eu des Chambres en Russie, j'aurais encore le nez que m'avait légué ma mère. — Et moi, dit la jambe de bois, s'il y avait eu deux Chambres en Tartarie, je marcherais librement sur mes deux pieds.—Et moi, dit le Castillan, si nous avions eu

alors des Chambres en Espagne, on ne m'aurait pas disloqué les membres. — Et s'il y avait eu des Chambres en Turquie, dit le créole, on ne m'aurait pas renfermé aux Sept Tours et donné la bastonnade. — Et s'il y avait eu des Chambres en France, dit la baronne, vous n'auriez pas souffert qu'on vînt en Westphalie m'obliger à couper des passe-avant. — Et s'il y avait eu des Chambres en France, dit l'Égyptienne, on n'aurait pas égorgé à Marseille mon père, ma mère et ma petite sœur. — Et quant à moi, dit l'Italienne, s'il y avait eu des Chambres, un monarque de deux jours ne serait pas venu dans la mienne pour me forcer à régner sur lui un quart d'heure.

» — Mais je ne sais pas trop, dit le docteur, si les regrets que vous éprouvez sont puisés dans de bien sages considérations; car enfin, si on n'eût pas

coupé le nez au prince, son visage ne serait pas décoré de celui de Pierre-le-Grand; si madame la baronne n'eût pas perdu un œil dans la bagarre de Westphalie, elle ignorerait peut-être encore l'usage des passe-avant; si on n'eût pas mis à la torture le seigneur castillan, l'Espagne n'aurait pas joui de l'établissement des Cortès; si monsieur le Martiniquais n'avait pas été renfermé dans le château de Vincennes, et s'il n'avait pas reçu la bastonnade aux Sept Tours, il n'aurait jamais vu la Malmaison ni Constantinople; si la petite-fille d'Ismaël-Bey ne se fût pas éloignée des minarets du Caire, elle ne serait pas demoiselle d'honneur de madame la baronne; et si l'aimable reine qui se cache sous son *mezzaro* ne fût pas venue de Gènes à Paris, elle n'aurait pas reçu un écrin. Ainsi, il y a toujours des compensations dans ce monde, et il n'est si grand

mal dont il ne résulte un bien, ni si grand bien dont il ne résulte un mal; et je prends la liberté de citer ce vieil adage, afin que l'infortune attende et ne se désespère pas, et que la prospérité se modère et n'abuse pas.

» — Le docteur a raison, s'écrièrent plusieurs des convives; il ne faut ni trop nous affliger ni trop nous réjouir; mais il faut surtout ne pas nous ennuyer. Notre situation présente n'est pas sans agrémens; prenons les eaux, et tâchons de maigrir, s'il est possible. Causons ensemble, amusons-nous avec *Azora*, avec *Sylvie*, avec *Cornaline*, avec *Honorine*, sans considérer si tout cela est sorti de l'arche de Noé avant ou après nous. Abandonnons les questions de préséance; on doit être sans cérémonie avec ses amis. — Non pas, s'il vous plaît, reprit la baronne Westphalienne; les distinctions et les

rangs sont nécessaires, ne fût-ce que pour retenir dans les bornes de la décence, un inspecteur, né hier, qui voudrait s'écarter du respect qu'il doit à une princesse de seize quartiers. — Mais si on pouvait se flatter, lui dit le frater, de vous en offrir dix-huit? — Vous êtes trop honnête, monsieur le baron, » répondit la princesse, en tournant de son côté la moitié de visage où n'était pas son œil de verre.

CHAPITRE IV.

Les Originaux.

Il existe dans les Alpes un vallon solitaire dans lequel les orages de la société ont jeté un certain nombre d'individus devenus fort remarquables par la singularité de caractère que la retraite a développée en eux. Ils s'y étaient d'abord réfugiés pour se soustraire aux persécutions dont ils étaient frappés ou menacés; mais le goût de l'indépendance et le charme attaché à une nature sauvage ont fini par les y fixer. Dans ces déserts, voilés par les brouillards et pleins de mélancolie, un sentiment devient une passion, une pensée dégénère en idée fixe, et la réunion de

quelques faits y est souvent érigée en système. Fatigués de ne trouver dans les plaines que d'insipides collections de copies insignifiantes, nous résolûmes d'aller observer sur cette montagne une galerie d'originaux.

LE THÉISTE.

Le premier personnage que nous eûmes occasion de connaître et de fréquenter était un érudit. Égaré par la lecture de Mallebranche, il voyait tout en Dieu; il croyait que la nature était un miroir dans lequel il se montre perpétuellement lui-même. Ce dogme de l'existence divine, fondement de toute morale, base du repos des sociétés, était en lui une idée dominante; il pensait, comme plusieurs philosophes, que son ame était une émanation du Créateur, un rayon de sa gloire, qui, pour

retourner à sa source; avait besoin de conserver sa pureté primitive, et, que la conscience est la règle universelle gravée dans le cœur humain par Dieu lui-même.

Lorsqu'au printemps la nature couvrait la vallée d'une verdure naissante, il y descendait, il épiait le retour des fleurs que la Providence nous envoie; il attendait la première violette comme un officier subalterne attend sur la frontière l'ambassadeur d'un puissant monarque : les asters avec leurs disques dorés, les pensées avec leurs nectaires, les gesses avec leurs papillons, les nielles avec leurs trompettes purpurines, proclamaient à ses yeux la puissance du Très-Haut, et les oiseaux ne chantaient que pour célébrer sa gloire.

Il avait élevé à l'Être inconnu je ne sais combien d'autels avec des troncs d'arbres au fond des bois, avec des ga-

zons dans les prairies, avec des blocs de pierre sur la montagne; il ne les arrosait jamais du sang des victimes, mais il les couronnait tous les matins de fleurs nouvelles; et pendant qu'il se livrait à ces soins religieux, si la grive faisait entendre son chant mélodieux, si le ramier soupirait des airs mélancoliques, ou si l'alouette perdue dans le vague des airs entonnait son hymne matinal, il en tirait des augures heureux ou sinistres, et il cherchait dans son esprit les moyens de plaire à celui qui occupait toutes ses pensées. En considérant son empressement à multiplier et varier ses hommages, on eût dit qu'il était moins le serviteur d'un grand Maître que son courtisan.

Dans l'égarement où son esprit était plongé, il ne pouvait concevoir un Dieu renfermé dans l'étroite enceinte de quelques mystères ou de quelques

cérémonies; il lui fallait un Dieu immense, universel, allumant le flambeau du jour, conduisant les étoiles, créant ou dissolvant les mondes par un seul acte de sa pensée. Emporté par de telles idées, il s'occupait moins d'ouvrages de théologie que des livres d'histoire naturelle, et il répétait plus souvent les hymnes adressés à l'Ordonnateur suprême par Descartes, Newton et Buffon, que les cantiques de sa paroisse.

Ce n'est pas qu'il ne fût profondément pénétré des bienfaits du christianisme; il le considérait comme le civilisateur du monde, comme un culte révélé aux hommes, à une époque de servitude et de malheur, pour les appeler à la liberté. Mais, au milieu des hommages qu'il lui rendait, on regrettait de l'entendre répéter un blasphème que nous ne rapportons ici qu'avec une extrême répugnance. « Un

capucin est bien petit à côté d'une planète. »

Comme notre théiste était sans cesse en contemplation ou en prière, les habitans de la vallée le considéraient comme un inspiré, et même comme un saint, et ils venaient souvent le consulter sur des objets qui touchent moins à la religion qu'aux pratiques minutieuses sous lesquelles on la travestit ; mais il ne se permettait jamais d'ébranler leur croyance, ni de jeter dans leurs ames le plus léger nuage sur les objets de leur foi, et il les renvoyait toujours au curé de leur paroisse pour éclairer leur conscience. Au milieu de ses erreurs il avait conservé cette supériorité de raison qui nous fait voir que le repos des nations est assis sur des institutions qui ont vieilli, et qu'en ébranler la base c'est susciter des siècles d'agitation sans aucune autre espérance que de

substituer de nouveaux abus aux anciens.

Que si on venait le consulter sur les empiétemens de quelque autorité sans frein, sur les vexations de quelques fonctionnaires sans responsabilité, il répondait avec un grand saint que toute puissance vient de Dieu, et il se gardait bien d'ajouter avec un autre saint, qu'elle est souvent condamnée à expier ses violences aux enfers. « Dieu, leur disait-il, s'arme, dans sa colère, de ses carreaux pour punir les hommes, et les rois de ministres pervers pour punir leurs sujets. Des magistrats qui violent ouvertement les lois sont dans l'ordre social ce que sont dans l'ordre physique la grêle et les tempêtes, et ceux qui, par de secrètes manœuvres, en corrompent la source, sont semblables à la peste. »

Du reste, l'idée qui régnait exclusivement dans l'ame de notre solitaire la

rendait plus douce et plus pure ; il craignait sans cesse de la flétrir par un sentiment qui dérogeât à sa dignité. Malheureux, cette pensée était sa consolatrice ; heureux, il lui attribuait son bonheur, et peu d'hommes éprouvaient de plus vraies et de plus touchantes jouissances : tant la faiblesse humaine éprouve le besoin de trouver un appui dans le ciel, tant les contrariétés et les malheurs de cette vie nous attachent à l'espérance d'une autre.

L'HOMME BIENFAISANT.

La bienfaisance était le trait caractéristique du second original que nous visitâmes dans la vallée ; et l'on conviendra que, de toutes les singularités, celle-là est sans contredit la plus aimable. Il avait été l'ami particulier de cet ancien sénateur français qui, après

avoir, durant quarante années, occupé, abrité et nourri une nombreuse population agricole, a fini par se dépouiller de tous ses biens en faveur des pauvres, se réduisant ainsi volontairement, et dans un âge fort avancé, à un état voisin de l'indigence *. Il avait aussi beaucoup fréquenté une dame de Paris, moins recommandable encore par sa haute naissance que par ses vertus, et qui a employé une vie de soixante années à aimer tout ce qui est honorable, à servir tout ce qui est faible, à soulager tout ce qui est malheureux **.

L'ame de notre solitaire était pleine de ces nobles modèles. Devenu vieux et infirme, il s'était retiré sur la montagne pour y soigner sa santé; il avait employé toute sa fortune à y défricher de vastes terrains; il y avait fait bâtir une habi-

* Le comte Dedelay-d'Agier.

** La comtesse de Tessé.

tation commode et à son usage, et tout autour une multitude de maisonnettes couvertes de chaume, entourées de jardins, de plantations et de terres propres à la culture. Il avait donné ces biens à bail emphytéotique, et à la charge d'une redevance légère, à de pauvres familles que le malheur des temps avait fait émigrer dans ces déserts. Il vivait au milieu de cette population, qu'il appelait ses enfans; il était comme le roi, disons mieux, comme le père de ce petit royaume.

Comme il portait un esprit éclairé dans la bienfaisance, il voulait que chacun travaillât pour vivre, ne fût-ce que pour échapper aux périls de l'oisiveté. Lorsque le travail manquait dans le domaine dont il s'était réservé l'exploitation, il imaginait de nouveaux travaux; il faisait porter à la hotte sur les terrasses supérieures de la mon-

tagne les alluvions de la vallée, ou bien il fortifiait les digues de quelques torrens, et faisait creuser pour d'autres de nouveaux lits.

L'essentiel pour lui était de tenir tout le monde en haleine, et de trouver des prétextes pour leur distribuer des salaires et maintenir chacun dans un état d'aisance.

La population s'étant accrue par le bien-être dont on jouissait auprès de lui, il vendit ses bêtes de labour, et il fit faire à la main les travaux exécutés auparavant par la charrue; il attribuait le rétablissement de sa santé et la verdeur de sa vieillesse à l'image du bonheur qu'il avait fait naître autour de lui; il prétendait que la bienfaisance porte dans l'ame du bienfaiteur un baume qui rafraîchit le sang, dégage la tête, rend la respiration plus libre et la digestion plus facile. Lorsque l'ap-

pétit lui manquait, il conviait à sa table un certain nombre de ses emphytéoses; il observait avec joie leur gaîté, leur bonne santé, la vivacité avec laquelle ils consommaient tout ce qu'on leur présentait. Son cœur s'épanouissait à ce spectacle d'heureux convives, et la faim lui arrivait lorsqu'il ne restait plus rien sur la table.

Il s'était, disait-il, délivré des affections catarrhales en donnant à ceux de ses serviteurs qui étaient les plus vieux et les plus mal vêtus ses vêtemens les plus chauds et les plus douillets, et en ne conservant pour son usage que des habillemens légers qui ne pouvaient leur convenir. Pour se procurer un bon somme, il fallait nécessairement qu'il se couchât tous les soirs sur le souvenir d'un bienfait accordé dans le courant de la journée. Il ne pouvait dormir que sur cet oreiller ;et,

lorsque le matin on venait le plaindre sur une nuit que par hasard il avait passée mauvaise : « Cela devait arriver ainsi, disait-il; je n'ai secouru personne dans la journée d'hier. » Il n'attendait point que les cris du besoin ou les larmes de la douleur vinssent frapper ses oreilles et ses yeux; il avait cet instinct qui appartient à un cœur élevé, il prévoyait et pourvoyait.

Il portait dans sa bienfaisance je ne sais quelle grâce qui, toute rustique qu'elle est, vaut mieux que la civilité urbaine, parce qu'elle était la simple et naturelle expression d'un besoin qui, pour le rendre heureux, devait se faire jour au dehors. Un instinct particulier l'avertissait toujours de ce qu'il y avait de plus convenable et de plus utile en ce genre. Il savait qu'il fallait du vin aux vieillards, une nourriture substantielle aux nourrices, de la miche aux

enfans le dimanche, et quelque peu de parure ce jour-là aux jeunes filles qui vont à la messe de leur paroisse. Il s'occupait même du hochet nécessaire au nouveau-né, et jamais enfant ne naquit dans ses domaines sans recevoir de lui une layette et un nom. Il se fâchait très-sérieusement lorsqu'on donnait à cette inclination qui lui était si naturelle le nom de vertu; il prétendait qu'elle n'était en lui qu'un amour de soi bien entendu, et qu'il n'agissait ainsi que pour se soustraire au malaise qu'il éprouvait à la vue d'un être souffrant, et pour se procurer le plaisir de voir des visages contens.

Dans chaque genre de bienfait il trouvait une jouissance; j'ai pensé dire une saveur particulière. Le bien-être qu'il procurait aux enfans avait pour lui quelque chose qui tenait aux douceurs de la paternité. Lorsqu'il secou-

rait la vieillesse et qu'il en prolongeait la durée par ses soins, il croyait ajouter quelques jours à ses propres années; lorsqu'il avait pu contribuer à la guérison d'un malade, il voyait dans celui qu'il avait rappelé à la vie un nouveau Lazare, et il pensait, non sans quelque fierté, en avoir accompli le prodige.

Mais la plus exquise de toutes ses jouissances, c'était celle qu'il éprouvait lorsqu'il sauvait une famille entière proscrite, errante sur la montagne, manquant de tout, ne sachant où aller ni que devenir; lorsqu'il la conduisait lui-même et qu'il l'installait dans une des modestes chaumières qu'il avait encore vacantes; lorsqu'il voyait les petits enfans visiter avec curiosité cette maisonnette du haut en bas, voyant des lits dont ils avaient perdu l'habitude, et du pain dont ils n'avaient point

mangé depuis long-temps; visitant le jardin et le verger, et en les entendant dire : « Nous mangerons donc aujourd'hui, demain, après-demain, et l'autre après-demain encore. » Ces propos naïfs d'une enfance long-temps malheureuse et en ce moment consolée le charmaient. « Le ciel vous a bénis, leur disait-il, et il m'a choisi pour son instrument, afin que par vous je conserve toujours la santé. » Et en effet, il nous contait qu'il n'avait jamais connu d'autre pharmacie que celle-là, et qu'il s'était fort heureusement tiré, par un remède de ce genre, d'une fièvre pernicieuse qui, suivant les docteurs, devait l'emporter au troisième accès. Une famille entière sauvée par lui le jour fatal produisit en lui une crise qui lui servit de quinquina.

Il était surpris, en même temps fâché, qu'on n'adoptât pas dans les villes

ce genre nouveau de clinique. « Si j'étais médecin à Paris, disait-il, je dirais aux dames vaporeuses qui viendraient me consulter : Au lieu de vous renfermer dans des salles insalubres pour vous attendrir sur des infortunes imaginaires, montez à un sixième étage, et vous y trouverez des douleurs véritables à soulager, des besoins urgens à secourir, et il est probable que vous passerez une bonne nuit. Que si néanmoins l'insomnie continue, gardez-vous de recourir aux sangsues de Broussais, au baume tranquille de Pelletier, et à tous les narcotiques signalés dans le *Vade-mecum* du docteur Bourgeoise; faites quelque chose de beaucoup plus simple, vendez votre solitaire, entrez dans la Société maternelle, allez visiter les femmes qui sont en douleur d'enfantement, dénuées de tout secours, sans aucune assistance que celle du Dieu qui les voit souffrir,

et qui vous punira si vous ne les assistez ; continuez ce pieux exercice durant quelques semaines ; consolez lorsque vous ne pouvez assister : on a toujours une larme pour le malheur lorsqu'on n'a pas un écu à lui donner, et vous verrez bientôt, et comme par enchantement, vos nerfs se fortifier, votre diaphragme se calmer, votre pylore se désobstruer, et votre rate se désopiler. De bonnes actions valent mieux que les remèdes les plus vantés. A quoi bon aller chercher au Brésil des drogues altérées, lorsque chacun porte en soi une panacée universelle? Un jour viendra où il ne restera que ce seul passeport pour aller dans cet autre monde à la porte duquel est écrit : *Salut aux bienfaisans ! ils ont rempli tous les commandemens de Dieu.*»

C'est ainsi que parlait notre original de la montagne, et puisse-t-il avoir

dans la plaine beaucoup d'échos, et encore plus de copies.

LE PETIT MAITRE CORRIGÉ.

Nous allâmes rendre visite à un autre personnage qui vivait à l'extrémité de la vallée des Originaux. Il nous reçut avec une cordialité assaisonnée de la politesse la plus exquise; et lorsque nous eûmes lié avec lui une connaissance plus particulière, il nous conta ainsi son histoire :

« Je me consumais à Paris dans de vains plaisirs... Jeune encore, jouissant d'une grande fortune, d'un célibat commode et d'une indépendance absolue, je sentais pourtant ma vie s'éteindre chaque jour dans une molle langueur. Cette variété de fêtes et de spectacles dans lesquels tous les arts et toutes les voluptés conspirent pour vous enchan-

ter ne m'offrait plus qu'une triste monotonie, et parce que j'avais épuisé toutes les jouissances, je croyais ne pouvoir plus jouir.

» L'une des phases de cette révolution que je veux bien qu'on appelle sublime, pourvu qu'on me laisse la liberté de la nommer infâme, me surprit dans cet ennui de la vie. Je fus un matin averti qu'on devait m'arrêter dans le jour même. Je partis de Paris à pied, avec un seul domestique, et déguisé sous le vêtement le plus grossier. Je n'avais jamais marché que sur des tapis et dans des allées sablées; et ayant à traverser tout le royaume, que l'on appelait alors république, je ne doutai pas que je ne mourusse de fatigue sur la route. Mais la nécessité me donna de nouveaux muscles, et l'homme de salon devenu brusquement muletier en acquit promptement la vigueur. A la troi-

sième couchée je dormis d'un bon somme, je mangeai d'un grand appétit, et je commençai à comprendre que la fatigue est nécessaire pour bien dormir, la sobriété pour bien digérer, et le malaise pour goûter les douceurs du repos.

» Je cherchai long-temps un asile, et j'en trouvai un parmi ces rochers moins impitoyables que ceux qui gouvernaient durant cette rude époque. Lorsque j'arrivai ici, les magnifiques horreurs de ces contrées me frappèrent. Je n'avais jamais vu que des montagnes peintes à l'huile, des rochers de carton et des neiges de papier qui ne produisaient sur moi aucune impression; mais je fus vivement frappé des beautés sauvages qui parlent ici à l'ame d'une manière si solennelle. Les aurores d'opéra me semblèrent pâles et misérables auprès du soleil se levant avec majesté

derrière les montagnes. Ce spectacle, nouveau pour moi, m'émut, et je compris que j'avais de l'imagination.

» Frappé de ces masses gigantesques qui semblent suspendues entre le ciel et la terre, et dont la tête se cache dans les nues, je voulus connaître leur organisation. Je consultai les débris que nous en apportent les torrens. Je recueillis des fossiles pour expliquer la nature, comme on recherche les médailles pour expliquer l'histoire. Je rappelai à mon esprit mes anciennes études, et je vis que j'avais conservé de la mémoire et acquis le désir de m'instruire.

» L'horizon politique devenu plus serein, j'achetai un terrain dans cette vallée même pour y bâtir une maison. Comme je n'avais auprès de moi ni Fontaine ni Bonnard pour tracer un plan, j'en fis un moi-même. J'étudiai

l'architecture civile, je calculai la distribution des appartemens, j'en ouvris les croisées sur les points qui offraient les perspectives les plus heureuses, afin de faire concourir tout le charme du dehors aux agrémens de l'intérieur. Cela m'occupa et me charma. L'amour-propre de l'artiste y entra pour un peu, et l'espérance du propriétaire pour beaucoup. J'achevai mon petit Versailles. La première nuit que j'y passai fut une nuit de délices. Je m'endormis au murmure des eaux que j'avais fait couler auprès de ma demeure, et je me réveillai au chant des oiseaux que mes plantations y avaient appelés. Je ne construisis point de loge pour un portier chargé d'enregistrer les importuns, ni antichambre pour les faire attendre, ni salon pour m'y ennuyer avec eux. Outre le plaisir d'architecte et de propriétaire que j'avais goûté, je conçus que

j'avais gagné par-dessus le marché une indépendance entière.

» Je ne me bornai point à bâtir; je défrichai, je cultivai, j'ensemençai les terrains environnans. Je pris du goût pour Olivier de Serre, je consultai Devis sur la chimie agricole, Maurice sur les engrais, Yvart sur les assolemens, Duhamel sur les plantations, Teissier sur les bêtes à laine, Huzard sur les bêtes de labour, et l'abbé Rozier sur tout ce qui concerne le ménage des champs. Avec les secours que je tirai de leur expérience, et à l'aide de mon travail, j'obtins de belles moissons. Le premier Pharaon qui éleva en Égypte une orgueilleuse pyramide fut moins heureux que je ne le fus lorsque je formai mon premier gerbier. Je compris que je m'étais ainsi créé une occupation qui devait charmer tout le reste de ma vie.

» Comme j'avais formé dans mon petit domaine un troupeau à laine fine et de première origine, je me liai avec les pâtres du voisinage, et je me formai ainsi une petite société. Je trouvais du plaisir dans ces conversations rustiques. La vérité et la nature en faisaient seules les frais. Le pédantisme des classiques, l'esprit vague et cependant prétentieux des romantiques, et l'assommante légèreté des amateurs qui tranchent sur toutes les matières, ne valaient pas ces simples entretiens. Je conseillais, d'après les savantes leçons de Daubenton, les bergers dans la direction de leurs troupeaux, je les secourais dans leurs besoins, je les consolais dans leurs peines, je les soulageais dans leurs maladies; et me trouvant ainsi en point de contact avec mes semblables, je sentis que j'avais une ame; mais il me restait encore à apprendre que j'avais un cœur.

» Dans une de ces soirées rêveuses d'été qui ont tant de charmes sur les hautes montagnes, je jouissais avec délices de cette heure mélancolique où les ombres descendent dans les vallées, lorsque j'entendis une voix humaine chanter sur une roche élevée. Cette voix était pleine d'expression et de sentiment; l'air en était composé avec beaucoup d'art et de goût; je jugeai l'air être italien, et la cantatrice charmante. Je courus vers le lieu d'où partait cette voix; mais, lorsque j'en fus proche, la voix se tut, et la chanteuse disparut. Le lendemain, à une heure moins avancée, j'allai m'embusquer près du même lieu. J'entendis, à la même heure, la même voix répéter le même chant. Je l'accompagnai avec mon haut-bois; la voix continua, reçut de mon accompagnement une expression nouvelle, et je compris que déjà nous commencions à

nous entendre. Ce duo, exécuté par deux êtres invisibles l'un à l'autre, appartenait trop au domaine de la féerie pour que je ne cherchasse pas à le continuer durant plusieurs soirées. Enfin, un soir piqué d'une vive curiosité, je débouchai brusquement de l'asile où j'étais caché, et j'atteignis la belle chanteuse. Elle poussa un cri, et jeta sur moi un regard. Dès ce moment le sort en fut jeté, ce fut fait de moi, je fus pris à l'éclair de ses yeux, comme une alouette à la lueur d'un miroir.

» Je sus bientôt d'elle-même qu'elle était la fille d'un herboriste nomade, et qu'elle courait avec son père les montagnes pour y cueillir les herbes nécessaires à l'approvisionnement des pharmarcies du Piémont. J'avoue que j'eus toutes les peines du monde à me faire à l'idée que cette jeune personne eût pu naître dans une contrée si sauvage,

et appartenir à des parens si peu distingués. En l'écoutant je me figurais une princesse secrètement échappée du palais de son père, ou bien une virtuose sortant d'un Conservatoire. En la voyant, je trouvai mieux que cela ; je vis qu'elle était charmante. Je compris alors que celui qui a fait naître la gazelle dans les déserts, le faisan sur les montagnes, et la rose virginale dans les rochers, pouvait bien avoir enfanté un prodige de plus en plaçant cette beauté au sein des Alpes.

» La nuit nous sépara : elle alla rejoindre son père, et moi ma demeure. En descendant de la montagne, il me sembla que tout était changé autour de moi, que l'air était embaumé d'un parfum plus suave, la campagne émaillée de fleurs plus fraîches, et qu'enfin la nature entière s'était animée de couleurs plus vives et d'un sourire plus grâ-

cieux. Pour produire cet enchantement il n'avait fallu qu'une chanson et qu'un regard.

» On juge que, si cette aimable soirée fut bien courte, la nuit qui la suivit me parut bien longue, que le soleil tarda beaucoup à se lever le lendemain, et que l'heure du berger fut ce jour-là lente à arriver. Elle arriva pourtant. Dans les liaisons que je continuai à entretenir avec la jeune herboriste, j'éprouvai un sentiment qui eut pour moi tout le charme de la nouveauté : après mille et mille intrigues amoureuses, j'aimais pour la première fois; mon cœur, mon cœur seul s'abandonna tout entier à ce sentiment. Cet amour ressemblait à celui de madame Guyon, il était désintéressé; comme elle j'adorais une divinité; son maintien inspirait le respect, et son regard le commandait. J'aurais cru commettre un sacrilége en

profanant un autel où la beauté servait d'ornement à la vertu, et où l'innocence couvrait de son voile les charmes les plus séducteurs. Enfin, après plusieurs années de l'amour le plus platonique, suivi de l'hyménée le plus chaste, je suis devenu le père d'une demi-douzaine de fort jolis enfans; je suis aujourd'hui leur précepteur, comme leur mère fut jadis mon maître en botanique. C'est ainsi que des débris du vieil homme il s'est formé en moi un homme nouveau, un époux, un père, un propriétaire, un cultivateur, un herboriste, et que le rêve tumultueux d'une vie passée à Paris dans le vice et dans l'oisiveté a fait place à une existence pleine, occupée et analogue à la véritable destination de l'homme.

» Le malheur est donc bon à quelque chose; et si les révolutions ont un beau côté, c'est sans doute celui par lequel

elles trempent les hommes dans l'adversité pour faire sortir de dessous son rude marteau des facultés qui étaient en eux et à leur insu. Les proscriptions m'ont appris que je suis homme; elles m'ont rendu le gendre d'un pourvoyeur de pharmacie, et je mets tous mes soins à faire oublier à sa jeune fille le désagrément de s'être mésalliée avec un vicomte suranné. »

L'OPTIMISTE.

Le quatrième original que nous vîmes dans cette vallée portait dans la tête, comme idée fixe, le système de la perfectibilité humaine indéfinie. Il venait de quitter Paris; et, malgré les travers de cette grande capitale, il y avait conçu le modèle d'un beau idéal applicable aux sociétés, et il en était si charmé qu'il s'était retiré dans ce désert pour jouir sans distraction de la

pensée qui faisait le charme de sa vie.

Il ne comptait pas sur le retour du parallélisme de l'écliptique avec l'équateur, pour arriver à cette époque de bonheur prédite par le bon et honnête Delormel. Des observations plus rigoureuses lui avaient appris que le mouvement de l'écliptique, qui n'est que de trente-six secondes par siècle, est oscillatoire et non périodique. Il ne disait pas comme le professeur de la *grande période* : « Je vous ai promis le bonheur, nous y touchons; encore quatre-vingts siècles... Mais vous êtes d'une vivacité !

Son système se rapprochait plutôt de celui de Condorcet. Il pensait, avec le martyre de la perfectibilité, que l'ensemble de nos vices et de nos désordres appartient à des causes externes, indépendantes de notre organisation; qu'il y a en dedans de nous un ressort

toujours tendu vers la perfection, et au dehors une puissance qui nous retient dans l'état stationnaire, ou qui nous pousse vers un état rétrograde; et que le problème à résoudre consiste à diminuer l'intensité de la puissance externe, et à laisser à la puissance intérieure la plénitude de son action. Il pensait que les conditions du problème étant remplies, on verrait naître et se développer toutes les affections qui tiennent à l'instinct de l'association, une population plus nombreuse, une communication plus active, une publicité plus grande de tous les actes de la société, une discussion plus franche des principes par lesquels on la gouverne, et que les hommes, ainsi placés par les institutions en présence les uns des autres, seraient nécessairement ramenés, par le besoin de la considération, qui n'est qu'un amour de soi bien

entendu, dans le chemin de la vérité et de la vertu.

Il ajoutait que si cette liberté de discuter, d'apprécier et de juger les hommes et les choses existait, il n'y aurait pas un souverain dans le monde qui ne travaillât à mériter la renommée du grand Alfred ou du bon Louis XII, et à éviter celle d'un Henri VIII ou d'un Charles IX; pas un ministre qui ne voulût être un l'Hôpital, un Sully, un d'Aguesseau, un Chatam, plutôt qu'un abbé Terrey, un Calonne, un Walpol, un Castlereagh, ou un Bathurst; pas un parlementaire qui ne voulût être un Liancourt, un Ségur, un Molé, un lord Holland, un Wilberforce, un Camille Jordan, plutôt qu'un... ou qu'un...

Puis, voulant expliquer la cause de tous les désordres qui règnent encore dans le monde, notre original se don-

nait la liberté de penser. » « S'il y a du mécontentement et même des germes de sédition dans le nord de l'Asie, c'est que les souverains n'y sont pas pénétrés d'un patriotisme bien sincère; s'il y a en Afrique un parti d'hommes mécréans et irréligieux, c'est qu'il y a des marabous intolérans et des derviches fanatiques; s'il y a souvent de l'agitation et du tumulte dans la Chine, c'est que les mandarins visent à l'arbitraire; si dans la haute Tartarie on dénature le sens des lois pour rendre des jugemens conformes aux vues de l'autorité, c'est que les juges n'y sont point indépendans; si on remarque dans l'Indostan une émulation générale d'hypocrisie, c'est qu'on y redoute l'influence des bramines, et qu'on emprunte les dehors nécessaires pour se les rendre favorables. »

En reprenant *ab ovo* le système

de notre régénération sociale dans la partie du monde que nous habitons, il en fixait l'origine et en attribuait les progrès à l'établissement du christianisme, qui adoucit les hommes; à la destruction de la vieille école, qui brisa les liens de la pensée; au luthéranisme, qui ouvrit la discussion; à l'impression, qui éclaira les peuples; à la boussole, qui les réunit; à la religion, qui les confondit dans une croyance commune; à la philosophie, qui, en minant sourdement tous les abus, amena le mouvement de 1789, qui, suivant lui, est le plus grand pas que l'esprit humain ait jamais fait vers l'affranchissement de notre espèce.

Il était persuadé qu'il avait existé en France, depuis Louis XII, une série non interrompue de vertueux personnages, de grands hommes d'État, qui avaient conservé de génération en

génération, et transmis de race en race le feu sacré d'une sage liberté; que le principe en était gravé dans l'esprit d'un Sully et dans le cœur d'un Henri IV; que le duc de Bourgogne et son illustre professeur avaient hérité de ces salutaires doctrines; que les Fontenelle, les Montesquieu, les Voltaire, qui avaient vécu avec les hommes du siècle de Louis XIV, les avaient transmises aux d'Alembert, aux Morellet, aux Turgot, aux deux Jancourt, qui à leur tour les avaient communiquées aux Mounier, aux Bailly, aux Rabaut, aux Thouret, qui les avaient proclamées et mises en action en 1789. Il était charmé de trouver ainsi parmi les propagateurs les plus influens des idées libérales plusieurs membres de la famille régnante, et de voir revivre toute l'ame de Louis XII dans la déclaration de Saint-Ouen.

Se livrant à des considérations plus étendues, l'apôtre de la perfectibilité disait : « Il faut considérer dans l'homme la tête et le cœur. La tête humaine est aujourd'hui mieux faite, et sa puissance excentrique plus grande qu'autrefois. Nos idées d'Europe font rapidement le tour du monde ; elles en parcourent la circonférence en attendant qu'elles puissent pénétrer par le diamètre. Si Bougainville avait poussé sa carrière aventureuse quelques années plus avant, il aurait vu des villes florissantes et de grands empires dans les îles où il n'avait découvert que de misérables huttes et des sauvages aussi misérables qu'elles ; il aurait vu la maison impériale de Sandwich venir visiter à Londres la maison régnante en Angleterre ; il aurait vu des colléges dans le détroit de Behring, des académies en Californie, des théologiens à la Terre de Feu,

et des Iroquois passer au diaconat. »

» On disait, il y a cent ans : Il n'y a plus de Pyrénées; et moi je dis aujourd'hui : Il n'y a plus d'Alpes. Elles se sont aplanies à la voix du génie qui a soumis au même sceptre les contrées que ces masses gigantesques divisaient. Il n'y a plus d'Apalaches, les Américains du Nord les traversent pour se rendre aux Indes orientales par la mer Pacifique; il n'y a plus d'Andes ni de Cordillières; le Chili et le Pérou sont réunis au Mexique et à Colombie par un lien fédératif. Les isthmes sont percés, les mers confondues, les montagnes effacées, les colonies supprimées. Il n'y a plus de tropiques; nous en recueillons les produits sous la zone tempérée; nous avons retrouvé le sucre de Saint-Domingue dans la plaine de Saint-Denis, et nous retrouverons un jour les arbustes parfumés de la Martinique sur

les hauteurs de Montmartre. Les Antilles, liées ensemble par une grande fédération, rivaliseront entre elles en science et en vertu, comme jadis les îles de l'ancienne Grèce; le cocotier verra sous ses ombrages des autels semblables à ceux que l'olivier couronnait à Athènes de ses rameaux pacifiques, et de nouveaux Socrates africains y sacrifieront un jour à des grâces toutes noires.

Voilà pour le Nouveau-Monde; et quant à l'ancien, on ne saurait disconvenir que les progrès de la physique et de la chimie surpassent tout ce que l'imagination aurait pu autrefois se figurer de plus brillant. Et c'est ici que notre philosophe se livra à des divagations qui annonçaient le dérangement de son cerveau; car il nous disait, avec le plus grand sang-froid du monde : « On lit au Bulletin des lois un brevet d'invention accordé à l'auteur d'une charrue

dont le moteur consiste en deux cerfs-volans. Mais, sans m'appesantir sur le mérite d'une invention qui nous aurait fait trouver les attelages de tous nos domaines dans quelques rames de papier, n'avons-nous pas la vapeur, ce puissant auxiliaire de notre faiblesse, cette force gigantesque qui, semblable à la gravitation, agit sans être aperçue? Si, avec une chaudière bouillante, on parvient à faire remonter les vaisseaux les plus pesamment chargés contre les courans les plus rapides, pour faire mouvoir une simple charrue une cuvette d'eau chaude suffirait, et un jour nous courrons la poste à la vapeur d'une bouillotte.

» Sur les ailes de la vapeur on s'élève dans les nuages, et avec un filet d'eau pris de haut et un bon système d'écluse, on pourra monter en bâteau sur le Chimboraço et sur le Saint-Bernard. Un

jour viendra où l'on abattra toutes les cheminées et où l'on soufflera sur toutes les bougies; et pour se chauffer et pour s'éclairer on achètera au coin des rues le calorique et l'hydrogène carboné, comme on y achète aujourd'hui les objets de nécessité première. Puisqu'on est parvenu à concentrer le principe délétère sous des formes si petites qu'elles sont presque imperceptibles, pourquoi, en perfectionnant la gélatine et la fécule, ne renfermerait-on pas le principe essentiel, l'élément nourricier et restaurateur de l'homme sous un volume d'une aussi petite dimension? On vivrait alors à peu de frais; on n'éprouverait jamais de famine, et les approvisionnemens d'un grand empire tiendraient dans une petite boutique.

» A nulle autre époque de notre histoire on ne s'est occupé avec tant d'émulation de science et de littérature.

On court au Panorama, on se plaît au Diorama, on étudie le zodiaque de Denderah, on est assidu au Cosmorama, et les automates de Droz exciteraient un vif intérêt si l'homme fossile de Fontainebleau n'occupait trop fortement les esprits. On fait du Walter Scott ou du Voltaire, du Lamartine ou du Casimir, du romantique tous les jours, et du classique quand on peut. Les arrangeurs d'aujourd'hui repétrissent les auteurs d'autrefois; ils les publient avec des avant-propos, des portraits et des *fac-simile*. Ces casse-cou littéraires, impuissans à fournir par eux-mêmes une longue traite, montent en croupe derrière ces grandes renommées, moins fiers de leurs montures que des commentaires dont ils les ont caparaçonnées.

» On s'occupe surtout beaucoup en France d'objets d'utilité première. On

disserte sur les assolemens et sur les jachères; on raisonne betterave et pomme de terre, on jette des fleurs poétiques sur les prairies artificielles, et on ne s'est jamais autant occupé des bêtes à cornes. On n'excommunie plus les chenilles, on n'étouffe plus les enragés; on a la vaccine au lieu de la petite vérole, la quinine au lieu de quina, des phlegmasies au lieu de fluxions. A la place de cette nomenclature grossière des maladies qui affligeaient nos pères, nous avons un assortiment de péritonites, d'hépatites, d'encéphalites et de jolies petites gastrites. Depuis Hippocrate on n'avait pas fait une médecine aussi suave.

» On peut remarquer que les lumières et la civilisation s'étendent à mesure que l'imprimerie rétrécit ses formats. Dans le siècle des in-folios, sous les Valois, on était encore à moitié

barbare. On fut heureux sous les in-quartos; ce fut le siècle de Henri IV. On descendit à l'in-octavo dans le siècle brillant des arts. Dans celui de la philosophie on arriva à l'in-douze. On passa à l'in-dix-huit sous la révolution, et aujourd'hui on en est venu à la philosophie par articles, à l'histoire par résumés, aux sciences par lettres alphabétiques, à l'agriculture par almanachs, et on met l'*Encyclopédie* en *Vade mecum*. Ces feuilles légères passent dans les halles, pénètrent dans les hameaux. Il ne suffisait pas d'avoir des in-folios, comme on a des greniers d'abondance; il fallait encore que l'on montât un service pour la fabrication, le colportage et la distribution du pain quotidien nécessaire aux besoins de l'esprit, et c'est avec des feuilletons et des résumés que l'on gouverne aujourd'hui le monde.

» Quant aux mœurs, j'avoue franchement que je n'en suis pas du tout mécontent ; elles sont moins frivoles et moins dépravées qu'elles ne l'étaient autrefois. Il est tout simple que lorsque l'intelligence se perfectionne, le cœur s'améliore. Ces deux opérations de l'entendement appartiennent au même tout, et exercent entre elles une action réciproque. Il est vrai qu'en Angleterre les hommes d'un pouvoir achètent encore quelquefois les hommes d'un autre pouvoir; mais du moins on ne les marchande plus; ils sont à des prix fort élevés, et les acheteurs, en les payant fort cher, rendent une sorte d'hommage à la dignité de l'homme. Les cultes en Europe sont libres. Il est vrai qu'en Espagne on tue encore des hérétiques; mais on ne les y brûle plus, quoiqu'on y sente encore prodigieusement le fagot. On déporte encore de l'Irlande

quelques catholiques; mais on ne s'éclaire plus avec le suif provenant de leur chair, comme du temps de la reine Élisabeth. Le pontife britannique d'aujourd'hui se règle sur des maximes plus douces que celles que professait cette rude papesse. La presse périodique est libre; il est vrai que l'on condamne encore quelquefois certains journalistes par trop aventureux; mais on ne les emprisonne plus dans des cages de fer comme le gazetier de Leyde. Nous avons la république des lettres; il est vrai que cette république a son doge; mais il n'est pas obligé d'épouser la littérature, comme celui de Venise épousait la mer Adriatique. On est plus croyant, plus religieux qu'autrefois; il est vrai qu'on commence son cours de religion en s'affiliant aux jésuites; mais vous verrez qu'on finira par devenir un peu chrétien.

» Aujourd'hui il n'est pas une vérité qui ne puisse être impunément proclamée, pas un mensonge officiel qui ne puisse être formellement démenti, pas un sophisme dont on ne puisse mettre à nu la difformité. Il est vrai que l'on exige que les critiques soient faites avec ménagement, les démentis donnés avec politesse, et qu'il règne un peu de grâce dans les débats politiques; et cela prouve que les gouvernés sont montés fort haut dans la civilisation, puisque les gouvernans exigent de leur part tant de civilité. Il n'y a plus ni Bastille, ni donjons, ni lettres de cachet, ni lits de justice, ni lettres de jussion, ni enregistrement militaire, ni bulle *Unigenitus*, ni un cardinal que l'on nommait Fleury, ni un ministre que l'on nommait Saint-Florentin, ni un pouvoir arbitraire; il est vrai qu'il y a une police et des ministres; mais je demande com-

ment, après tant d'orages, au milieu de tant d'espérances trompées, de tant d'ambitions déçues, de tant de factions déchaînées, on pourrait s'en passer.

» Ce qu'il y a de vrai, d'utile, d'inaltérable, d'immortel, c'est ce grand monument élevé au milieu des siècles par le patriotisme d'un grand roi, c'est la Charte... la Charte... On n'a plus en France que ce cri-là; il est dans toutes les bouches, et le respect pour son auguste auteur est au fond de tous les cœurs. Le Salomon du midi n'a pas fait comme ce souverain du nord, qui, le jour de sa fête, donna à ses sujets un feu d'artifice, au lieu de leur donner une constitution promise pour ce jour-là même.

» Pour en finir avec l'époque présente, je dirai que son trait caractéristique est d'avoir vu succéder les chapeaux à la Bolivar aux chapeaux à la Suwarow. La conséquence naturelle

qu'on doive en tirer est qu'on tient en France au droit de citoyen, plutôt qu'au devoir du serf, et qu'on y préfère le règne des idées libérales à l'administration du knout. Enfin le siècle marche; il marche, si l'on veut, en boitant. On est encore en Europe un peu béquillard, mais on peut s'en consoler, lorsqu'on habite une planète qui marche elle-même d'une manière fort gauche avec une obliquité de 23 degrés 28 minutes et à la lueur d'une lanterne qui nous fournit sa lumière en se dirigeant sur une ligne oblique de 5 degrés. »

LE PESSIMISTE.

Nous partîmes le lendemain au point du jour pour aller visiter un autre original dont on nous avait d'avance signalé le caractère singulier. Nous le trouvâmes penché sur le point le plus éminent de la montagne. Il assistait au

spectacle du soleil levant, et il prêtait l'oreille au concert des oiseaux qui saluaient de leurs premiers chants le père du jour. Il admirait les arbres brillants d'une rosée qui en nourrissait le fruit et en rafraîchissait le feuillage. La brise du matin agitant leurs rameaux faisait tomber des perles humides sur les fleurs qui ouvraient leurs calices pour les recevoir. Des milliers d'insectes s'emparaient des jeunes baies que la saison venait de mûrir. Abritée sous des mousses imperceptibles, ces petites familles sortaient de leurs domiciles de verdure pour assister au banquet du matin.

« N'est-il pas étrange, nous dit notre original, que lorsque la Providence verse avec tant de profusion ses bienfaits sur tout ce qui respire, l'homme demeure insensible à de si éloquentes leçons et à de si touchans exemples. Il n'y a pas un insecte caché sous l'herbe

dont elle ne prévienne les besoins, et l'homme néglige d'assister l'homme qui est son semblable, son compagnon de misère sur la terre. Qu'y a-t-il donc de si pénible à être bon, et quel plaisir au contraire ne trouve-t-on pas à l'être? On a du courage, du talent, de la vertu quand on peut; mais pourquoi n'a-t-on pas de la bonté tous les jours? En nous donnant des bras pour secourir, des moyens pour assister, Dieu nous a-t-il donc refusé un cœur pour aimer? Aurait-il créé l'univers dans sa bonté, et l'homme dans sa colère? Serait-il vrai que le dernier de ses ouvrages fût le plus imparfait, et qu'il eût terminé son œuvre savante comme on termine un grand spectacle par une pièce bouffonne?

» Est-il rien au monde de plus affligeant (ajoutait cet homme singulier), que le spectacle des hommes livrés, dans

de grandes villes, au développement de toutes leurs facultés? des multitudes de chars se croisant dans tous les sens, écrasant dans leur course rapide tout ce qui se trouve sur leur route, et le peuple perpétuellement sous la roue? des malheureux, placés sur les bornes et sur le seuil des portes, invoquant la pitié publique? Le roitelet trouve sur les buissons la petite graine qui le nourrit, le Savoyard ne trouve pas au milieu de la société le *petit sou* qui le fait vivre! Il n'est pas un seul jour dans une grande ville où quelqu'un de nos semblables ne meure de faim et de misère; et s'il est vrai que les infirmités des hommes opulens qui abusent de tout vengent les malheureux, elles ne ressuscitent pas les Lazares qui ont succombé.

» Une dureté farouche se réunit dans le cœur humain à l'avarice; elle y

étouffe les premiers sentimens de la nature. Si je pénètre dans l'intérieur d'une famille, je vois une mère battre ses enfans, ou les gourmander avec colère. Si dans une école je vois des maîtres impitoyables maltraiter de faibles élèves qui, pour valoir un jour quelque chose, ont besoin d'indulgence et de bonté, comme les nouveau-nés ont besoin du lait de leurs mères; si dans un hôpital je vois un médecin visiter des numéros en courant, dans de longues salles, avec une rapidité telle que l'on croirait qu'il aspire plutôt à remporter le prix de la course qu'à soulager des malades; si dans une maison de détention je vois de menottes, des colliers, des chaînes, j'entends le gémissement des prévenus condamnés à la torture du secret; si dans une administration je vois tous les employés livrés aux plus cruelles alarmes. On

épure en France comme on purifie en Espagne. Le trésor public ne s'enrichit pas de ces mutilations, mais la Morgue et les filets de Saint-Cloud en révèlent le mystère.

» Ici on déporte, on jette sur des plages désertes de pauvres Parias qui viennent de l'autre hémisphère invoquer la douceur des lois de celui-ci. Là, une réunion de chrétiens qui prend le titre de sainte laisse égorger par de farouches Musulmans d'autres chrétiens qui réunissent sur leurs personnes l'intérêt qu'inspirent leurs hautes vertus, le souvenir de leurs aïeux, et les affections plus douces d'une religion pleine de miséricorde.

» Et pourtant on soutient que nous avançons chaque jour vers un plus haut degré de civilisation, et c'est sans doute parce que nous sommes si imparfaits que nous demeurons toujours si per-

fectibles ; et pourtant la religion est là avec ses temples, ses lévites, ses sacrifices, ses doctrines et ses antiques exemples, plus sublimes encore que ses doctrines. Tous les matins on va à sa paroisse, on y entend des discours qui sont pleins de l'onction évangélique ; tous les soirs on court au théâtre, on assiste à des représentations où le crime est flétri, la dureté punie, l'innocence vengée. Dans les cirques, les animaux eux-mêmes nous donnent des leçons de justice et d'humanité, et c'est depuis qu'il y a tant de moralistes qu'il n'y a plus de morale. En sortant d'*Andromaque* une mère bat ses enfans ; en sortant du *Tartufe* un père envoie les siens aux jésuites : ce qu'il y a de bizarre dans une telle situation, c'est que nous avons cessé d'être sauvages sans cesser d'être cruels. On est impitoyable avec politesse, oppresseur avec des for-

mes, impie avec patelinage, perfide avec les dehors de la franchise. Les préceptes, les moralités, les prédications abondent; mais ce qui nous manque pour devenir meilleurs, c'est d'avoir perpétuellement sous nos yeux les exemples de cette bienfaisance éternelle qui n'a besoin ni de jésuites ni de missionnaires pour se répandre. La duplicité provient de ce que nous nous tenons trop éloignés d'une nature toujours vraie dans sa marche, uniforme dans ses développemens, sublime dans ses phénomènes; on a placé trop d'intermédiaires, élevé trop de murailles entre Dieu et nous; il faudrait se répandre dans les campagnes, assister le printemps au réveil de la nature, et le matin au lever du soleil; si l'on voyait la Providence servir à tout ce qui respire son déjeuner du matin, on serait bienfaisant durant toute la journée.

Saint Louis rendait la justice au pied des chênes, et Louis XI dans le donjon de Vincennes ou dans le château de Plessis-les-Tours. Des moines fanatiques instruisaient des procédures sanguinaires dans des cloîtres sombres et solitaires. Marat vivait dans des souterrains, et c'était du fond des salles vastes et silencieuses où fut délibérée la Saint-Barthélemi que le comité de salut public se rendit l'effroi du monde. Henri IV, au contraire, élevé au milieu des libertés champêtres, plantait de ses mains royales des mûriers dans ses jardins; il vivait avec Olivier de Serre; il se plaisait avec les agriculteurs, et la plupart des grands hommes de cette époque vivaient habituellement à la campagne.

» Je voudrais que les palais de nos rois fussent entourés, non de jardins dont la fastueuse symétrie annonce la gêne

et la servitude, mais qu'ils fussent élevés au milieu de vastes domaines couverts de moissons et peuplés de cultivateurs; je voudrais que le souverain pût voir le matin, du haut de ses croisées, le terrassier venir avec son louchet réclamer la faveur de gagner à la sueur de son front le pain de sa journée; le moissonneur courbé sous le poids du jour, et la timide glaneuse ramasser en pleurant des épis insuffisans pour nourrir sa famille; je voudrais que le monarque se réveillât au chant des coqs de sa basse-cour, qu'il entendît durant le jour le bruit cadencé des batteurs de ses granges, et qu'il s'endormît le soir au chant des oiseaux empressés de protéger le sommeil d'un si bon prince. J'aimerais à le voir s'occuper avec Teissier des bêtes de son parc; avec Yvart, des assolemens; avec Lombard, de ses ruches; avec Thouin, des

bonnes pratiques d'agriculture; avec l'illustre Jussieu, des principes généraux de la végétation.

» Des occupations si paisibles adouciraient l'âme d'un monarque trop belliqueux: les conscriptions, si cruelles pour les mères; les interventions, si onéreuses pour les voisins; les impôts, si durs pour les peuples; les guerres, destructives de l'espèce humaine, cesseraient; la paix règnerait dans le cœur du monarque comme dans les champs qui l'environneraient; une noble émulation pour l'agriculture se répandrait dans sa cour; les courtisans deviendraient laboureurs par ambition, et les dames de la cour bergères pour paraître plus intéressantes.

» Je voudrais que les hôtels des ministères et des grandes administrations fussent entourés de culture; j'aimerais à y voir la vigne étaler ses pampres,

le houblon s'élever en pyramide, le verger offrir ses fruits, les arbres forestiers balancer leurs cimes dans les airs, et une main paternelle graver sur leurs écorces : « *L'administration cueille, mais elle n'arrache pas.* » Je voudrais voir les plantes oléagineuses et errhines y croître, fleurir et mûrir en toute liberté. Mais ce que j'éloignerais des domaines de l'administration, ce sont les oiseaux qui rasent la surface des eaux pour saisir de faibles insectes. Il n'y a que trop d'éperviers dans le monde : je voudrais n'y voir que des hirondelles, et qu'elles vinssent nicher dans les appartemens et jusque sur le secrétaire de leurs excellences. Leur ramage tempérerait les sévérités ministérielles, et les soins qu'elles mettent à nourrir leurs petits apprendraient aux administrateurs qu'ils doivent veiller au bien-être de leurs subordonnés. Je

varierais les décorations et les mouvemens de ces paysages administratifs suivant le genre de travail dont seraient chargées ces administrations paysagères. Je placerais le cygne, symbole de la candeur, dans le jardin des affaires étrangères, et de tendres ramiers roucouleraient sans cesse sur le comble des hôtels de la police.

» On néglige beaucoup trop en France les formes grâcieuses, les sensations douces et heureuses. Lorsqu'on est agréablement affecté, on est bien-aise de faire participer ceux qui nous entourent au bonheur qu'on éprouve. Ces sensations, lorsqu'elles sont habituelles, pénètrent l'ame, modifient insensiblement ces fibres invisibles qui nous font ce que nous sommes. J'ai vu un ministre chasser impitoyablement un pauvre employé qui était son compatriote, et revenir subitement sur cet acte de ri-

gueur lorsqu'il l'entendit exécuter, dans un bosquet voisin de son cabinet, un air qui appartenait à la musique pastorale de son pays. L'homme au flageolet, destitué une seconde fois, s'avisa d'un expédient analogue. Il présenta à son excellence un bouquet de narcisses. C'était la fleur dont on avait habitude de couronner la tête et de parer le berceau de celui qui devait être un jour ministre. La fleur opéra comme la chanson. Le souvenir de l'heureux enfant triompha de la dureté du ministre vieux et ennuyé.

» Si j'avais quelque pouvoir en France, je ne permettrais dans Paris la construction d'aucune maison sur un emplacement nouveau qu'autant qu'on y aurait ménagé un jardin sur le devant et une plantation de saules pleureurs sur le derrière; et quant aux maisons bâties dans l'alignement des anciennes

rues, j'exigerais que les locataires entretinssent de petits parterres sur leurs croisées et des pigeonniers sur les mansardes. Je voudrais que des plantes sarmenteuses ou grimpantes, cultivées au rez-de-chaussée, s'élevassent jusque sur les combles, et qu'on pût voir le lierre s'attacher sur les murailles par ses pates et ses racines, la clématite par ses pétioles, la vigne par ses vrilles, les liserons et les faséoles grimper en s'entortillant de droite à gauche, le houblon et le chèvrefeuille s'élever en exécutant leurs mouvemens de gauche à droite. Les locataires de tous les étages seraient ainsi liés entre eux par des guirlandes de fleurs, et la paix règnerait sur tous les paliers.

» Je voudrais que des cobéas, des morelles, des vignes-vierges, dirigés sur des fils invisibles, traversassent d'un côté de rue à l'autre, et qu'on ne mar-

chât dans Paris que sous des dômes de verdure dans lesquels les oiseaux viendraient nicher. Au lieu de persiennes et de jalousies on aurait sur chaque croisée un treillage sur lequel les capucines étaleraient leurs nectaires, les pois de senteur leurs papillons, les volubilis leurs trompettes roses et violettes. On verrait de jolis minois se montrer quelquefois au travers des mimoses, et des soupirs s'exhaler dans des touffes de sensitives. Le soupirant placé au rez-de-chaussée arroserait les racines de l'arbrisseau qui porterait son heureux feuillage jusque sur le visage de la beauté, tandis que le jaloux, masqué sur sa croisée par un espalier de rubus et d'églantiers, trouverait sa curiosité repoussée par les pointes de la ronce et les épines de la rose.

» Je ferais ainsi de ce vilain Paris une ville d'enchantement. J'étoufferais

sous une végétation généreuse la dépravation sociale; les vices disparaîtraient sous les fleurs, et avec quelques boisseaux de graines et quelques plants d'arbrisseaux, je referais la société tout entière. J'apporterais une attention particulière à la décoration intérieure des appartemens. Je ne souffrirais aucune loge de portier sans oiseaux, aucun vestibule sans caisses et pots de fleurs, aucun salon sans volière, aucune alcôve sans colombe. Depuis qu'on a banni les tourterelles des appartemens, il n'y a plus de constance. Au lieu des carillons que les pendules exécutent d'une façon monotone, les oiseaux chanteraient les heures, et une feuille de rose, docile au ressort qui lui imprimerait le mouvement, les désignerait sur le cadran. Des béliers à la Mongolfier verseraient toutes les nuits une onde limpide, et on s'endormirait à son murmure.

» Si l'on a conservé en Hollande la simplicité des mœurs antiques, c'est que les rues sont ombragées d'arbres, et qu'on s'y adonne beaucoup à la culture des fleurs. Si les Américains du nord composent la société la plus morale et conséquemment la plus heureuse qu'il y ait au monde, c'est que des ruisseaux arrosent les rues, et que des plantations ombragent les maisons. Le skuylkill porte dans la ville des Philadelphes, avec ses flots salutaires, la franchise et l'harmonie.

» Depuis qu'on a ôté au pauvre desservant de campagne son demi-arpent de jardin, ses prédications deviennent dures. Il comprend mal les libertés de l'église gallicane lorsqu'on le prive des libertés champêtres. Rendez-lui son presbytère, ses antiques ormeaux, et vous le restituerez à la douceur évangélique. Lorsqu'il aura entendu et vu

toute la semaine les oiseaux chanter et nicher sur les rameaux de ses arbres, il permettra qu'on danse le dimanche sous leur ombrage.

» O vous! ajoutait notre original, qui êtes les images et les représentans de Dieu sur la terre, songez qu'il n'est pas toujours armé de son tonnerre, ni enveloppé dans de sombres tempêtes! Il est aussi le père des beaux jours et des rosées fécondes, et il ne sépare jamais, parmi les hommes, le bonheur de la bonté, ni le malheur de la corruption.

» Et vous, mes frères, mes semblables, disait-il encore, créatures originairement bonnes et débonnaires, et devenues, on ne sait comment, avides et oppressives, je ne vous conjure pas de devenir subitement des anges de bienfaisance, ce serait trop exiger de vous; je ne vous demande pas que vous cessiez tout à coup d'être cupides,

vains, menteurs, impudiques; il y aurait de l'indiscrétion : mais je prends la liberté de vous dire : La nature vous a dénié des muscles assez forts pour vous élancer sur une proie, des griffes assez acérées pour la saisir, une gueule assez ouverte pour la dévorer; elle vous a donné au contraire un front serein, une taille majestueuse, une démarche noble. Elle vous a créés faibles pour que vous vous aidiez entre vous; elle vous a faits nus pour que vous vous embrassiez. Avec des organes si délicats, les mœurs du loup ne vous vont pas, le métier de renard ne vous convient pas davantage. Cessez donc d'être ce que vous êtes, soyez hommes, et par conséquent bons, et jouissez, sans orgueil comme sans dureté, du privilége qui vous a été accordé, entre tous les êtres de la création, de vous tenir debout sur vos deux pieds de derrière. »

L'ALBINOS.

Il y avait en ce temps-là, dans la vallée, un homme de complexion extraordinaire et de mœurs analogues à la bizarrerie de ses organes. Il avait la lumière en horreur. Il causait ou courait toute la nuit, et dormait tout le jour. Il ne commençait à jouir de la vie que vers le soir, et sa vivacité allait toujours croissant jusqu'à minuit, et en diminuant depuis minuit jusqu'au point du jour, époque à laquelle il tombait dans un sommeil profond. Il y avait seulement dans les vingt-quatre heures deux courts intervalles durant lesquels il jouissait de la plénitude de sa raison; c'était celui qui précède le lever du soleil, et celui qui suit son coucher.

Nous fûmes curieux d'observer ce phénomène. Nous nous rendîmes dans

une grotte taillée dans le roc, et là, nous vîmes à la lueur que jetaient plusieurs oiseaux nocturnes, et une multitude d'insectes phosphoriques dont l'organe visuel sympathisait avec le sien, un petit homme déjà vieux, à stature grêle, au visage blafard, aux cheveux de filasse, aux yeux d'escarboucle. Lorsque nous arrivâmes, il leva avec un effort douloureux ses paupières, et il fixa sur nous des regards qui nous épouvantèrent.

Il était alors neuf heures du soir; et, après avoir épuisé auprès de lui le protocole des civilités qui sont en usage dans les cavernes, nous prîmes la liberté de demander à l'hôte de celle-là quelle pouvait être la cause de l'état affligeant dans lequel nous le trouvions.

« Je suis né, nous dit-il, d'une famille qui cachait la médiocrité de sa fortune et la nouveauté de sa race sous

le voile d'une noblesse qu'elle venait d'acheter. On avait chez nous de l'ambition. On voulait faire de mon frère aîné la souche d'une grande maison. On se proposait d'acheter pour lui une compagnie de cavalerie, et de marier ma sœur à un officier qui remplissait à Versailles la charge de capitaine de levrette. On espérait qu'avec le crédit que donne à la cour le commandement de cette petite bête, on parviendrait à placer un jour des étoiles ou des graines d'épinards sur les épaulettes de mon frère.''

» Toute la fortune de ma famille pouvant à peine suffire à la dot de ma sœur et à l'établissement de mon frère, il fallut nécessairement sacrifier tous les puînés, et je fus en conséquence destiné à la carrière monastique; si toutefois on peut appeler carrière un état dans lequel on ne trouve que mi-

sère et tracasserie sur son chemin, et l'*in pace* au bout. On aurait bien préféré pour moi l'ordre de Cîteaux, parce qu'il offrait la perspective d'une existence plus commode; mais pour y entrer il fallait une dot, et je n'étais pas assez riche pour faire dans cet ordre vœu de pauvreté. Je fus reçu dans un autre ordre, dans lequel il ne fallait que de la résignation et de la piété.

» Lorsque je fus à la Trappe, je me souvins un peu trop des leçons de mes illustres maîtres d'Aubenton et Valmont de Baumard. Je sentis avec chagrin que la Providence m'avait plutôt appelé à l'observation des choses naturelles et positives, qu'à la contemplation des choses surnaturelles et mystiques.

» Je m'occupai moins de la vie future, que je comprenais mal, que des vers de terre que je trouvais sous ma main en creusant ma tombe. Je com-

posai une nomenclature complète des annelides, et je l'envoyai à mes anciens maîtres, qui en furent si charmés, que souvent ils citent dans leurs ouvrages les observations du trappiste.

» Lorsque j'eus épuisé la seule branche d'histoire naturelle qui fût à ma portée, et que je n'eus plus rien à faire, le chagrin s'empara de moi. La solitude, les austérités, les jeûnes altérèrent ma raison; et je commençais déjà à *raffiner*, pour me servir d'une expression monastique, lorsqu'on me rendit novice encore à la vie commune.

» Je fus bientôt rétabli par les soins de ma famille. Elle me proposa alors d'entrer dans un ordre de mendians, où l'on me faisait espérer toutes les libertés dont on jouit lorsqu'on a la besace sur le dos. Mon goût pour la zoologie me reprit de plus belle dans le nouveau couvent où j'entrai. Je pou-

vais y étudier en grand plusieurs branches d'histoire naturelle, et embrasser toute la série des animaux invertébrés. Je correspondis avec Olivier, Latreille, Bosc, Geoffroy et les plus grands entomologistes de l'époque. Les Picpus me voyant plus particulièrement attaché à l'étude de l'insecte dont le nom a quelque analogie avec le leur, crurent que je me moquais d'eux, et pour m'apprendre qu'on ne doit jamais hasarder de mauvaises plaisanteries contre les moines, ils me descendirent dans un cul de basse-fosse.

» Ce fut là que je contractai la maladie dont je suis demeuré depuis affecté : la fraîcheur et l'obscurité du lieu boursouflèrent mes paupières; je sentis mes yeux se fondre et ma vue s'éteindre. Lorsque je revis le jour, son premier rayon produisit sur moi un effet semblable à celui d'un fer rouge;

je m'aperçus que l'épiderme qui couvrait toute l'habitude de mon corps avait acquis la couleur d'une chicorée qu'on a fait blanchir dans un caveau.

» La révolution, en me rendant la liberté, priva mon père et ma mère de la leur; elle fit plus, elle les priva de la vie. Orphelin et, pour ainsi dire, aveugle, je remerciai le ciel d'avoir jeté sur mes yeux un voile qui me dérobait la vue des bourreaux de ma famille et celle de mes geôliers. Devenu par mes infirmités un rebut de la nature, et par ma difformité l'effroi de mes semblables, je me suis retiré dans cette vallée, où je puis courir toute la nuit sans rencontrer personne, et dormir tout le jour sans craindre les importuns. »

Lorsque le malade eut achevé son histoire, le docteur lui demanda la permission d'examiner ses yeux, et lorsqu'il en fut très-proche, il ne put dis-

simuler l'effroi qu'il en éprouvait. Il continua néanmoins son examen, et après l'avoir terminé avec toute l'attention dont il était capable, il annonça que la fraîcheur du caveau habité par le malade, avait fait déclarer une phlegmasie sur chacune des deux disjonctives palpébrales; qu'il en était résulté un écoulement humoral qui avait altéré la cornée qui recouvre l'iris; que ses paupières, tuméfiées, après avoir acquis une épaisseur volumineuse, s'étaient en quelque sorte dédoublées, et avaient donné naissance à une pseudo-paupière placée sous la véritable, mobile comme elle, et ayant un mouvement indépendant; que, d'autre part, l'obscurité du lieu et le besoin involontaire de recueillir le peu de rayons lumineux qui pouvaient exister dans les ténèbres avaient agrandi les pupilles au point qu'elles occupaient toute la place de

l'iris ; qu'elles avaient reçu un mouvement de dilatation et de contraction semblable à celui qu'on observe dans les yeux du petit-duc, du tête-chèvre, et des autres oiseaux nocturnes ; que ce mouvement, se communiquant par le nerf optique et par l'un des rameaux du grand sympathique à tout le système nerveux, occasionait la fièvre cérébrale qui le saisissait la nuit en l'absence des rayons lumineux, et qui l'abandonnait durant le jour en leur présence.

Il conseilla comme moyens curatifs un séton sur la nuque, le collyre de Lanfranc, l'usage du sinapisme et des pédiluves, et plusieurs linimens, onguens et pommades ophthalmiques, et il insista surtout pour qu'il accoutumât peu à peu ses yeux au grand jour, qu'il appelait le collyre lumineux, parce qu'il devait faire cesser le clignotement

des paupières, la dilatation des pupilles, et tous les accidens que ces divers mouvemens occasionaient dans la boîte cérébrale. Il assura le malade que ce traitement suivi avec constance le retirerait peu à peu de la classe des oiseaux nocturnes, dans laquelle il s'était trop légèrement placé, et qu'il le restituerait à la dignité de l'homme.

Il était onze heures du soir lorsque le docteur eut achevé de donner sa consultation et de prescrire son ordonnance; mais il était trop tard ou trop tôt. Le malade était dans une agitation qui le mettait hors d'état d'y rien comprendre; l'heure du paroxysme approchait; son pouls était devenu plus intense et plus inégal, son visage plus allumé, ses paupières plus dilatées et plus ardentes; à travers leurs deux ouvertures on voyait le feu qui brûlait sur sa rétine comme à travers les bouches

d'un cratère on voit la lave bouillonner; nous jugeâmes que l'éruption était prochaine par la manifestation de quelques idées singulières qui sortaient périodiquement de son cerveau, lorsqu'à minuit la fièvre était à son maximum.

En effet, minuit ayant sonné, ses membres tremblèrent, ses traits s'enflammèrent, sa voix préluda par des sons inarticulés, et elle éclata enfin en une imprécation conçue en style apocalyptique qu'il adressa à la Nuit.

« Auguste fille du Chaos, s'écria-t-il, je te salue. Tu existais, et rien n'était encore. Tu jetas un œuf dans l'Érèbe, la chaleur du fleuve le féconda, et le monde sortit d'une coquille.

» O Nuit! mère des tendres rêveries, des songes flatteurs, des illusions plus aimables que la vérité, et d'une mélancolie plus douce que la joie! couvre-moi de ton manteau parsemé d'étoiles, et ne

le retire que lorsque je serai rassasié des voluptés dont tu nous enivres.

» Une langue mortelle ne suffit pas, il faudrait la harpe d'un ange pour exprimer l'extase que j'éprouve, lorsqu'à ta douce clarté j'entends la colombe gémir, l'engoulevent croasser, les falènes nocturnes bourdonner, lorsque je vois toutes les familles animales dont je suis le roi dilater leurs ardentes pupilles.

» Alors tout est, sur la montagne, lumière, harmonie, volupté. La houlote, fixant ses yeux sur les miens, reconnaît en moi son maître, et s'incline avec respect; et lorsque, vers l'aube du jour, le premier chant de l'*ortolan des glaces* et le bavardage du *jaseur de Bohême* m'avertissent qu'il est temps de descendre de la montagne, les belettes, les blaireaux, les effraies me reconduisent jusqu'à mon logis, où les chauves-

souris m'attendent et me complimentent.

» Mais que ces momens enchanteurs sont courts ! et que n'est-il en mon pouvoir d'en prolonger éternellement la durée! Habitans de Saturne, que vous êtes heureux ! une seule de vos nuits dure quinze de nos années ! Que ne puis-je aller chez vous passer quelques aimables soirées ! »

Le délire du malade continua sur ce ton, mais en s'affaiblissant toujours jusque vers les trois heures du matin; il y eut alors remittence dans la fièvre; le pouls se calma, ses yeux furent moins ardens, la parole moins haute, le visage plus serein. Nous comprîmes par ces signes que le jour ne tarderait pas à poindre. Sa figure était comme un cadran qui indique les heures, et sa voix comme un timbre qui les sonne. La raison lui revint à l'heure qui précède

le jour; il nous entretint alors comme un homme expérimenté dans les affaires et tout-à-fait initié dans le monde. Ce passage d'une exaltation poussée jusqu'à la démence à un état de recueillement et de réflexion nous frappa : il nous rappela cette lumière sereine qui, dans les régions équatoriales, succède brusquement à de sombres tempêtes. Le malade était seulement un peu tourmenté par l'envie de dormir, et avant de s'abandonner au sommeil il nous dit : « Heureux celui qui dort ! »

Notre malade s'endormit en effet d'un sommeil profond. Nous le quittâmes à la pointe du jour. Deux serviteurs attachés au service de la grotte nous accompagnèrent avec les flambeaux qui y entretiennent une sinistre clarté : l'un portait une effraie renfermée dans sa cage, l'autre un chat sauvage sur son épaule. A l'aide de

cette lanterne et de ce falot nous traversâmes les précipices, et nous arrivâmes sans accident au fond de la vallée. J'ai oublié d'avertir en commençant que notre original aux yeux de chouette résidait sur une de ses croupes les plus élevées.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION. 1

CHAP. Ier. Le Napolitain. 14

CHAP. II. Les Eaux minérales du Courcoury. 49

CHAP. III. Histoires des Baigneurs et des Baigneuses. 92

CHAP. IV. Les Originaux. 182

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

IMPRIMERIE DE L. BOUCHARD,
RUE MIGNON, N. 2.

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX

PAR FEU

Vulgi inania rident.

JUSTE LIPSE.

Tome Second.

Vol II

PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

PONTHIEU ET Cie, PALAIS-ROYAL.

LEIPZIG

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

M DCCC XXVIII.

Gift
F843.B
Du-Chay
100563

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

CHAPITRE V.

Le Rêveur.

« Heureux celui qui rêve, et qui rêve en veillant! » nous dit un autre original que nous rencontrâmes dans la même vallée. « Rêver est une douce chose, et ceux qui ont introduit dans la société l'habitude des conversations rêveuses, et dans la littérature le genre rêveur, sont les bienfaiteurs du monde. Ce genre, ajouta-t-il, a cela de commode qu'il n'oblige l'écrivain et le causeur

qui l'adoptent à aucune dépense d'esprit, et qu'il leur laisse disponible tout ce qu'ils peuvent en avoir. Il y a plus, un peu de cette candeur naïve qui appartient à l'innocence des anciens jours, et que dans la corruption des temps modernes on nomme niaiserie, y fait très-bien. Mais ce genre est bien loin encore de la perfection à laquelle il pourra un jour atteindre. Je voudrais qu'on en fît la poétique, et que l'on professât le genre rêveur dans des chaires que je souhaiterais voir placées sur la cime des monts, au pied des bruyantes cascades, sur les rives mousseuses des fontaines et jusque dans le parc où le rêveur aimerait à entendre le bêlement sympathique des plus douces créatures.

L'ame humaine est comme un foyer dans lequel se réfléchissent tous les objets qui nous environnent; nos sens sont les canaux par où la matière pre-

mière du rêve parvient à notre intelligence. Ainsi, nous rêvons par le moyen des yeux et des oreilles, qui vont chercher au loin le principe rêveur; par le toucher, qui le saisit tout auprès de soi; et par le goût, qui n'est qu'un toucher plus intime. Il y a même des amateurs qui ont perfectionné le genre jusqu'à rêver par le nez. Et en effet, on ne saurait disconvenir que ce sens ne fournisse aussi abondamment qu'aucun autre les élémens qui doivent nécessairement entrer dans la composition d'un rêve bien conditionné.

» L'odeur du serpolet et le parfum de la tubéreuse agissent fortement, mais diversement sur l'ame rêveuse. L'un la transporte au milieu d'un champ et lui inspire une pastorale; l'autre lui ouvre la porte d'un boudoir et lui suggère une épître érotique. La rosée qui humecte les arbres résineux et la pluie du prin-

temps qui tombe sur un taillis de châtaigner y développent des arômes qui appartiennent à des genres divers de sensation qu'il faut bien se garder de jamais confondre. Le flair du rat musqué qui embaume les allées de votre parc, le fumet du renard, qui dès la chute du jour entre en campagne, et les émanations du blaireau, qui dès le matin se hâte de rejoindre ses dieux domestiques, procurent aux ames vaporeuses des jouissances si abondantes et si variées qu'on ne pourrait sans injustice refuser à l'odorat une place honorable dans la poétique du genre. Je pense qu'il conviendrait de diviser cette branche de littérature en autant de rameaux que nous avons de sens, et j'ajouterais à cette nomenclature ce sens inné qui agit par lui-même et indépendamment des objets extérieurs, sens qui échappe à toute définition et dont

nous sommes redevables à la philosophie allemande, qui nous l'a donné parce qu'elle a pensé qu'un organe de plus pouvait entrer dans nos convenances.

» Et pour commencer par les yeux, lequel d'entre vous n'a été mille fois touché de la feuille mélancolique qui dans les mauvais jours se détache des branches d'un saule, qui pleure avec vous comme pour vous avertir que vous devez bientôt mourir comme elle? La graine légère que la brise sympathique du nord emporte par son aïgrette, la faîne qui s'échappe des rameaux d'un hêtre, la pomme qui tombe du haut d'un sapin vous jettent dans une mélancolie profonde. Mais si, assis à l'ombre d'un marronier, vous voyez tomber sur vos genoux son fruit précurseur de l'hiver, votre ame en tressaillit, toutes vos facultés sont boulever-

sées par la chute inattendue d'un marron d'Inde. La lumière tremblotante de la lune au fond d'une allée sombre qui n'est fréquentée que par les oiseaux nocturnes vous touche d'une manière sensible ; mais si l'astre, se levant majestueusement derrière la cime des arbres, vous apparaît sous la forme d'un croissant argenté, vous êtes affecté d'une manière essentiellement différente. Je voudrais une poétique particulière pour chacun des quartiers de la lune, et je m'en rapporte à ceux qui dans leurs rêveries rendent un culte singulier à la divinité de la nuit.

» En voilà assez pour les yeux. Je saisis actuellement le poète rêveur par ses deux oreilles, et je lui dis : Entendez-vous murmurer autour de votre écritoire

Ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé?

» Cette petite symphonie ne réveille-t-elle pas en vous mille agréables pensées? Votre style ne coule-t-il pas avec plus de souplesse et de naïveté? Quelques coups d'aile ont suffi pour donner une autre direction à votre génie. Vous êtes à votre insu entraîné à imiter les accords de la mouche, et déjà vous murmurez comme elle. Le grillet, ce troubadour mélancolique de la nuit, dispose votre ame à soupirer une élégie; et la cigale avec son tambour de basque vous inspire de joyeux accens. Les insectes sont inspirateurs. Chaque espèce a sa mélopée; mais il n'est donné qu'aux esprits rêveurs d'en comprendre le solfége. Prêtez l'oreille aux échos que font retentir de rustiques pipeaux, ou bien placez-vous sous le vent qui vous apporte le son de la cloche du village voisin, vous êtes naturellement disposé à entonner les chants

de Théocrite ou le refrain des cantiques de votre paroisse.

» Nourrissez-vous au fond de votre cœur une aimable langueur, allez dans le bocage écouter le chant de l'oiseau qui soupire ses amours : la colombe est inspiratrice. Éprouvez-vous des chagrins domestiques, enfoncez-vous dans l'épaisseur des forêts, prêtez l'oreille aux clameurs de l'oiseau chassé de son nid : le coucou est consolateur. Êtes-vous tourmenté par d'indignes collatéraux, par des créanciers intraitables, par d'insolens folliculaires, voyez l'hirondelle, qui saisit à la volée la guêpe sanguinaire ; l'alouette huppée, qui, grimpée sur le dos de la génisse, la délivre des insectes qui la tourmentent; la bergeronnette, qui à coups de bec nettoie de bêtes parasites la toison argentée de l'agneau qui vient de quitter sa mère. Comptez sur les soins d'une

Providence vengeresse qui ne laisse aucune persécution impunie, et qui protége également dans les maux qu'elles éprouvent l'espèce pécorale et l'espèce rêveuse.

» Parlez-nous d'un ciel cotonneux, d'une atmosphère transparente, d'une neige lumineuse, des eaux phosphorescentes et des forêts frémissantes; mettez la nature entière à contribution avec ses flambeaux suspendus à un dôme d'azur, avec cette force inconnue qui lui fait enfanter des nébuleuses et éteindre des soleils; qui consolide les vapeurs en astres brillans et matériels, et fait tomber sur nos têtes dans une pluie d'aérolithes les petits corps planétaires qui ont perdu l'équilibre. Réunissez avec art dans un rêve savant les aurores boréales et les feux de Saint-Elme, la flamme des volcans et le petit falot des insectes nocturnes, le vieil Océan mugissant

contre les rivages et le ruisselet de cristal qui s'écoule en murmurant dans la vallée, et vous aurez composé un rêve qui fera mourir de jalousie les rêveurs les plus vaporeux.

» Voilà pour le rêveur des champs. Mais le rêveur de ville a d'autres devoirs à remplir, parce qu'il a un autre but à atteindre; et c'est surtout pour lui qu'il est d'étroite convenance d'appeler à son secours cet organe inné qui sort tout neuf des fabriques allemandes. Le rêveur de ville doit refouler dans un bateau à vapeur le courant impétueux de ce siècle maudit qui a la prétention de tout comprendre, la manie de tout définir, et de renfermer la pensée dans des formes rigoureuses et dans des expressions claires et précises qui ne sont pas applicables au genre rêveur. Dans ce genre, moins on comprend, plus on admire. On n'y est sublime que lors-

qu'on est inintelligible. Celui qui le cultive doit mener une vie de sylphe, et se nourrir à la vapeur. Il fuit tout ce qui est moderne, il considère peu ce qui est antique; mais il se passionne pour le gothique. Il interroge les monumens du moyen âge; il leur parle comme s'ils étaient animés, ou, pour mieux dire, il les anime et leur accorde le don de la parole. « Tour de Saint-» Jacques, réponds-moi : dis-nous de » quels nobles exploits tu as vu s'hono-» rer nos illustres aïeux? » La tour répond, et notre sensible rêveur écrit sous la dictée de cet énorme amas de pierres. A Versailles, il voit le grand roi en brouette se promener dans son parc avec ses principaux domestiques, ou méditant aux genoux de la Maintenon la proscription des hérétiques; aux Champs-Élysées, il voit renaître le père des lettres tenant d'une main la plume

qui célébra les grâces de la belle Laure, et de l'autre la torche qui mit le feu au bûcher destiné aux mécréans.

» Il se plaît surtout à jeter des fleurs poétiques sur les vieilles Gaules, à les rajeunir d'un coloris plus frais. Il cherche en Bretagne le château du roi Arthur, il suit avec respect les traces héroïques de la Barbe-Bleue, il visite le champ de bataille des Trente, et, par un chemin toujours fleuri, il vous conduit depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'à Quimpercorentin. Il fait une visite de politesse aux Chéroquées, il s'entretient avec les vierges et les sachems du Désert, il envoie ses billets de faire part par la petite-poste des Missions; et s'il se rend en Palestine, il n'en déguerpira pas sans vous apporter une carafe de l'eau du Jourdain. A Paris, il ne s'enquiert ni du palais ni des thermes de l'empereur Julien; mais

il demande au Pont-Neuf la Samaritaine, au faubourg Saint-Antoine son antique château, à la montagne Sainte-Geneviève son estrapade, à Saint-Gervais son carillon, au Marais les Blancs-Manteaux, les bleues célestes et les Feuillantines. Rêveur mystique, il hante les monastères; il vous en conte les douceurs. Il dit la chère du réfectoire et la bonne odeur du parloir. Il se résout à être le Vert-Vert du couvent pour en devenir un jour le directeur. Il aime à descendre dans les tombeaux, à explorer des sépultures, parce qu'il sait que plus d'un rêveur a fait fortune dans l'exploitation d'un cimetière. Quelquefois poète des champs, il endosse un vêtement pastoral, il entonne des airs champêtres pour cacher l'instinct du courtisan. Il n'a pas besoin de perdre son temps à lier ensemble des idées rêveuses, à leur donner de l'ensemble et

de l'harmonie ; il saute rapidement d'un sujet à un autre. Il est l'écureuil de la littérature en attendant qu'il puisse en être le renard.

» Que s'il ne se sent pas la force nécessaire pour conduire jusqu'à sa fin une rêverie savante, il se rend dans la rue Neuve-des-Augustins, et il y trouve un laboratoire où l'on met les rêveries en commun. Il y fournit son contingent, et il est admis, à raison de sa mise, comme commanditaire dans une société où les rêves sont une marchandise. Avec ces rêves, on fait de l'histoire, de la poésie lyrique et anacréontique, de la physiologie ; on y rajeunit le sicambre Clovis, qui acheta des évêques gaulois la souveraineté de notre antique patrie, et qui fit shlaguer nos grands-pères qui ne voulaient pas recevoir l'eau sainte. On y traite avec suavité le grand Chilpéric, et avec une

onction mystique le bon roi Dagobert. Le genre rêveur s'applique à tout; avec lui on fait en droit public la *Législation primitive*, en religion le *Génie du christianisme*, dans les cours royales certains actes d'accusation, au théâtre des comédies larmoyantes et des tragédies royales, à la tribune le bonheur de l'Espagne, et aux finances d'éloquens rapports, au moyen desquels vous avez un trésor public toujours rempli de rêves.

» On ne saurait assez le répéter : Malheur à celui qui dort! il peut être agité par des songes tumultueux et éprouver un sursaut à son réveil. Mais heureux ceux qui veillent et qui possèdent le talent agréable de rêver en veillant!

» La fortune et les honneurs n'arrivent plus qu'à ceux qui rêvent. »

Autre Rêveur.

« Mon voisin, j'estime peu votre rêveur de ville, » nous dit un original qui vivait, ou plutôt qui rêvait dans la même vallée, et non loin du premier. « Votre rêveur est un intrigant qui a épousé la Muse rêveuse comme on épouse une veuve sentimentale, dans l'espoir de tirer un parti lucratif de ses penchans aux beaux sentimens. Mais pourquoi donc vous moquer du rêveur des champs? quel mal fait-il donc dans le monde? Sa vie coule dans une parfaite innocence, et il jouit d'autant plus qu'il possède moins. On ne le voit jamais intriguer dans les cours ni assister aux grandes cérémonies du palais. L'oiseau qui arrive du pôle et s'arrête dans son champ est pour lui ce qu'est pour le courtisan le plénipotentiaire qui arrive de Russie, et il salue la première hirondelle que le

printemps nous envoie comme on reçoit à la cour le premier représentant d'une république qui vient de naître. Que restera-t-il au pèlerin du désert, si vous le privez du prestige qui lui fait voir, dans des plaines brillantes de sable, le cristal des eaux et de frais ombrages, et qui le conduit d'illusions en illusions jusqu'aux terrres habitées. Il y parvient enfin, toujours conduit par l'espérance ; et lorsqu'il arrive et qu'il croit s'y reposer et jouir, il meurt. Telle est l'humaine destinée : ne plus rêver, c'est cesser d'exister ; ne plus espérer, c'est mourir.

» Le rêve le plus admirable que l'on puisse faire, ajouta notre rêveur, c'est sans contredit celui de l'apparition du dix-neuvième siècle, brillant de jeunesse et de santé, et se présentant de bonne grâce au combat contre un vieux siècle fatigué et couvert des infirmités

que lui ont léguées les dix-huit siècles qui l'ont précédé en se renversant sur lui. Ce vieux siècle disparaîtra avec ses doctrines surannées et son lourd bagage; il disparaîtra au milieu d'une confusion universelle, parce qu'un jeune séducteur commence toujours par avoir raison contre un vieux raisonneur, et finit souvent par avoir tort. Ceux qui dans ce moment sont assez malheureux pour gouverner le vieillard auraient dû déjà depuis long-temps, par de prudentes et successives concessions, se mettre en harmonie avec la raison nouvelle qu'apporte le jeune siècle. Ils devraient sentir qu'une moitié du monde, en s'émancipant et se donnant une administration d'un genre nouveau, fait nécessairement perdre son équilibre à l'autre moitié. Mais une telle prévoyance n'est pas à la portée des cabinets : un sage demeure tou-

jours sage s'il vit seul; une réunion de sages est toujours un peu folle.

» Voisin, voisin, continua notre rêveur, je le vois apparaître comme une comète menaçante ce siècle gigantesque portant la foudre et des doctrines nouvelles dans son sein, et provoquer au combat le vieux siècle qui s'arme pour le maintien de ses priviléges. Alors, malheur! malheur! Je vois les antres du nord vomir sur notre belle patrie leurs sauvages populations, nos monumens détruits, nos colonnes et nos palais tombant sous le marteau des barbares, et le cosaque fumant tranquillement sa pipe sur des ruines sanglantes. Malheur! malheur! J'entends la clarinette guerrière résonner dans le camp des Tartares, et nos rives effrayées ne redire qu'en tremblant des chants que les échos du Caucase étaient accoutumés à répéter. Malheur! mal-

heur ! Je vois les hommes du vieux siècle et les hommes du siècle nouveau succomber ensemble, et ceux qui survivent résister aux douces lois de la nature dans la crainte de peupler des tombeaux. Malheur ! malheur !

» Mais, après de longues adversités, les vainqueurs s'humanisent et les vaincus se rassurent. Les barbares éprouvent dans un pays nouveau les séductions d'un climat plus heureux, d'une vie plus douce, d'une autorité plus tempérée et d'une civilisation plus avancée. Alors, bonheur ! bonheur ! Quel mal vous avons-nous fait en nous donnant des lois nouvelles pour vous obliger à abandonner les lieux qui vous virent naître, et les familles auxquelles vous dûtes le jour ? Pourquoi répandre ici notre sang et prodiguer le vôtre ? Pourquoi vous battez-vous ?... et pour qui ? Bonheur ! bonheur ! les vainqueurs

s'imprègnent peu à peu des doctrines qu'ils étaient venus pour combattre, les haines s'amortissent, les défections se multiplient, et les souverains, accourus au secours de la vieille cause, commencent à comprendre qu'ils ont épuisé vainement leur propre patrie pour en détruire une autre, et qu'il est impossible de forcer une nation entière à renoncer à des lois qu'elle a voulu se donner, et à reprendre celles dont des besoins nouveaux l'obligent à ne plus vouloir. La civilisation nouvelle vient, après de longues adversités, s'établir plus brillante sur les débris d'une génération entière sacrifiée à l'aveuglement des cours. Bonheur! bonheur!

» Mais pourquoi faut-il que le pouvoir, dérobant son bandeau à la fortune, ne cède jamais qu'à la nécessité? Pourquoi faut-il que le principe du bien ne sorte jamais que de l'excès des maux?

A quoi sert d'armer des milliers de régimens contre deux ou trois idées? Le christianisme lui-même a éprouvé ce triste sort. Il fut soumis aux épreuves les plus cruelles et aux persécutions les plus atroces. Plusieurs empires, s'affaissant sur eux-mêmes, saluèrent en tombant l'apparition du culte qui devait civiliser le monde. La terre entière en armes n'a pu ébranler aucun de ses dogmes; n'y a-t-il donc pas eu assez de sang répandu, et quel sacrifice faudra-t-il que l'espèce humaine fasse encore pour rétablir l'église dans sa pureté et son indépendance primitive? Il n'a pas moins fallu que la longue et triste folie des croisades pour répandre en Europe quelques principes de civilisation; faudra-t-il que le monde se croise de nouveau pour la développer tout entière? A quoi sert la force aveugle contre quelques principes quand ils

ont pénétré les masses, et que font des armées de barbares, si ce n'est de leur donner, par la violence, une force et une énergie nouvelles. Qu'est-ce qu'ont jamais produit les interventions militaires dans les débats publics, si ce n'est d'enraciner plus profondément les doctrines qu'elles venaient pour détruire? L'Angleterre le sait et s'en souvient. Les hostilités ouvertes ou cachées du grand roi fortifièrent chez elle les libertés publiques, et contribuèrent à établir cet équilibre entre les pouvoirs publics qui est aujourd'hui le flambeau du monde. Ainsi l'a voulu le suprême ordonnateur des choses.

» Fidèle au principe par lequel il fait sortir la vie de la destruction, il a doté chaque individu de cet amour de soi-même qui le fait veiller à sa conservation; mais il a donné à l'espèce, réunie en masse, cet esprit de vertige et d'er-

reur qui ne lui laisse l'espérance de quelque bien qu'après avoir traversé de grands maux. Les générations humaines s'entassent comme les feuilles des arbres, et sur leurs couches accumulées par les révolutions et par les tempêtes, une civilisation nouvelle s'établit, et des forêts majestueuses s'élèvent. Nous comprenons mal ces mystères. La Genèse ne veut pas qu'on explique Dieu; mais l'histoire nous apprend à expliquer les hommes. Jetés sur la terre comme des taupes, nous formons, à force de peines et de tâtonnemens, de longues galeries; et quand nous sommes au bout, nous tombons dans les piéges du taupier; et d'autres taupes, aveugles comme nous, refusent de nous enterrer. Il y a trente ans, il y avait une grande émulation à se défroquer, aujourd'hui il y a une sorte de frénésie à s'encapuchonner.

Toujours folies sur folies, ruses contre ruses, emportemens iniques et repentirs équivoques, longues adversités et courts instans de bonheur. Voilà l'histoire; mais, en attendant, le nouveau siècle s'avance, et on ne fait rien de ce qui serait nécessaire pour le désarmer. Les courtisans du vieux siècle, prévoyant sa déroute, cherchent à en tirer parti dans son heure extrême, et ils se traînent à sa suite comme les fricoteurs derrière les armées vaincues. Voisin, voisin, en attendant le dénouement de ce grand drame, il est prudent de dormir; mais n'oublions pas qu'il est quelquefois dangereux de rêver. »

CHAPITRE VI.

Les Plaisirs d'un grand Seigneur à la campagne.

Dans cette longue galerie de tableaux qui s'offrent au yeux des voyageurs parcourant les vallées suisses, il n'y avait pas de paysage plus enchanteur que celui que l'on voyait autrefois dans l'Engadine, et qui portait le nom de Mayen-Feld. Plusieurs ruisseaux descendant des glaciers après avoir abreuvé des prairies émaillées de fleurs, et serpenté autour de petites habitations pastorales, se réunissaient au pied de la montagne et y formaient une rivière. Des fabriques suspendues sur des abîmes, des rochers, dont les flancs tapissés de mousses et de lychens, portaient leurs têtes noircies jusque dans les

nuages; plus bas, des troupeaux, de petites cultures, du mouvement et de la vie, tout cela composait un paysage séduisant par sa négligence même, et qui plaisait d'autant plus que la nature en le créant n'avait pas songé à plaire.

M. le comte de Gorouski-o-Patazhoff, Tartare de race, Russe de nation, Français par fantaisie, et cosmopolite par goût, faisant son tour en Suisse, s'éprit d'une belle passion pour ce site champêtre. Montagnes et vallons, glaciers, cascades et rivières, fabriques et chalets, il acheta la contrée tout entière dans le dessein de l'arranger à sa guise sur un nouveau plan, et de venir tous les étés dans ce paysage ainsi retourné faire de la sauvagerie en talons rouges. Monsieur le comte de*** avait 10,000 francs à dépenser par jour; avec de tels moyens on se fait aimer partout, mais on est sûr d'être adoré en Suisse.

M. le comte, de retour à Pétersbourg, mande son architecte, place sous ses yeux le plan actuel des lieux, le dessin au crayon des merveilles de l'art qu'il veut substituer à ces beautés grossières, met à sa disposition des fonds considérables sur Bâle, Zurich et Genève, et sous ses ordres une colonie entière, composée d'anabaptistes, de serfs, de Tartares, et il expédie tout ce monde-là pour la Suisse. L'ordre formel était de pousser rapidement les travaux et de ne se laisser arrêter par aucun obstacle. Monseigneur aurait voulu qu'on eût refait la montagne en vingt-quatre heures.

L'architecte, aidé de toute sa colonie, alla le plus vite et le mieux qu'il put; mais la fonte des neiges et le débordement des torrens suspendirent les travaux pendant quelque temps. M. le comte séchait d'impatience, et dans un accès de celles qu'il éprouvait, il

écrivit de Pétersbourg à son architecte la lettre suivante :

« Vos lenteurs, mon cher Monsieur, » me font horriblement souffrir. Un » rien vous arrête. Cette vilaine pointe » de rocher placée au milieu de mon » paysage, et qui porte sa tête jusqu'aux » nues, devrait depuis long-temps avoir » changé de place, ou du moins avoir » été grâcieusement arrondie ou agréa- » blement bronzée. Je veux me prome- » ner en carrosse sur mon glacier, et » descendre par une pente insensible » jusque dans la zone torride, que je » vous ai commandé de creuser au fond » de la vallée, et où je veux placer un » village de Cafres. Vous savez, et le » plan vous l'indique, où j'ai résolu » d'établir une tribu de Lapons, une » horde d'Arabes, et une bourgade » chinoise. Une jolie petite Chine au » sein des Alpes sera d'un effet piquant.

» Je veux un nombre prodigieux de
» pagodes, de kiosques, de bosquets,
» de moulins à vent, dont les ailes doi-
» vent être garnies d'œufs d'autruches
» et de parasols bordés de sonnettes.
» Dans les lieux les plus déserts, je
» veux des ermitages, des abbayes en
» ruine, des ogives suspendues dans
» les airs, des pyramides, des pierres
» tumulaires, des tombeaux, de jolis
» cimetières ornés de saules pleureurs;
» de la mélancolie, beaucoup de mé-
» lancolie, elle est en ce moment à la
» mode, et cette capricieuse veut être
» prise sur le temps. Si, malgré tous vos
» soins, il reste encore dans mon paysage
» quelques pointes inaccessibles et qui
» aient mauvaise grâce, placez-y des eaux
» jaillissantes, un petit lac, s'il est pos-
» sible. Je serais flatté d'aller en bateau
» sur cette pointe. Mais surtout, Mon-
» sieur, mon cher Monsieur, occupez-

» vous de la chaumière qui doit être » mon habitation personnelle ; em- » ployez pour sa construction tous vos » soins et votre habileté. Qu'elle soit de » ce goût simple qui s'allie si bien à la » noblesse. Songez que l'été prochain » l'Europe entière sera dans cette chau- » mière, et que vous y serez jugé. Et » sur ce, mon cher Monsieur, je vous » baise bien les mains. »

« *P. S.* Je vous recommande cette » vilaine chaîne de collines qui borne » insolemment ma vue du côté de » l'ouest. Une telle impertinence ne » doit pas être plus long-temps tolérée. »

La belle saison étant venue, M. le comte arrive de Pétersbourg en Suisse avec une suite nombreuse. Il travaille d'abord avec son architecte. Il fait achever les constructions commencées, corriger les parties défectueuses ; il parcourt tout le terrain,

jetant des ponts, ordonnant de nouveaux ermitages, un camp tartare ici, un temple de bramines par là. Monseigneur eût voulu placer le monde entier dans son domaine.

Lorsque le travail fut achevé, M. le comte fait publier dans les vingt-deux cantons qu'il fera tel jour l'inauguration de sa chaumière; qu'il y mariera une jeune vierge, qu'il y aura gala, bal, concert et spectacle pour la bonne compagnie; joutes, mâts de Cocagne et buffets pour la multitude; que les citoyens indigènes et messieurs les étrangers y seront accueillis avec distinction, et grâcieusement traités. Dans ce moment la Suisse était pleine de ces oisifs qui, après s'être ennuyés tout l'hiver dans les capitales de l'Europe, font leur tour durant l'été pour pouvoir dire qu'ils ont vu la Suisse.

Au jour fixé, et dès l'aube de ce

jour-là même, les gros bourdons des abbayes qui avaient conservé leurs clochers, les cloches des minarets et les cornets à bouquin des Suisses annoncèrent que la fête allait commencer. L'intendant de Monseigneur, en habit noir, l'épée au côté, chapeau sous le bras, assisté d'une suite de laquais en grande livrée, recevait à la porte avec beaucoup de politesse tous les arrivans, et il inscrivait sur sa liste leurs noms, titres et qualités, après quoi il leur faisait le mieux qu'il pouvait les honneurs du local.

Il était onze heures du matin; le jardin était déjà envahi par les étrangers, et Monseigneur dormait encore dans sa chaumière. M. le comte de Patazhoff offrait dans son caractère un mélange de goûts frivoles et d'idées grandioses, et dans ses manières ces

affectations calculées et cette politesse insolente qui est la pire de toutes les fatuités ; je veux dire la fatuité tartare. Sa conversation, en grande tenue, était ce que sont en peinture les tableaux de fantaisie appelés *pêle-mêle*, où les fleurs des champs sont confondues avec les fleurs de parterre dans des corbeilles, dont des nymphes entrelacées avec des satyres forment le tissu.

La chaumière dans laquelle il reposait paisiblement était soutenue par des mélèzes debout, revêtus de leurs écorces et fichés en terre ; et comme on avait creusé à la vrille toute cette charpente, des tiges d'églantier végétaient et croissaient secrètement dans l'intérieur de ces arbres, jusqu'à ce qu'elles trouvassent une ouverture pour se montrer : en sorte qu'on voyait des roses naturelles s'épanouir sur des écorces résineuses. Le toit était en chaume,

revêtu d'une mousse abondante et soyeuse, dans l'épaisseur de laquelle on avait caché des vases pleins de fleurs, en sorte qu'ils offraient l'image d'un parterre. La chambre à coucher de M. le comte était indiquée sur le toit par des carrés de coquelicots qui, en fleurissant sur sa tête, semblaient verser sur elle leurs influences bienfaisantes. L'intérieur de ce bâtiment était parqueté en racines d'ifs, en bois d'aulnes et de micocoüillers, et lambrissé avec l'albâtre et la serpentine que l'on trouve dans le canton des Grisons. Les consoles, les tables, les chambranles étaient composés de carbonates de cuivre nommés *malachites*, venant des mines du Mont-Oural; de marbre *lumachelli*, venu de la mine de Bleyberg, en Carenthie, et de *lapis lazuli*, tiré des déserts de la Boukranie, et de la même mine qui avait fourni le

revêtement intérieur du palais élevé par la grande Catherine à Orloff. Le plafond de cette chaumière était revêtu d'une toile peinte par Horace Vernet. On avait commandé à ce grand peintre une fantaisie champêtre, et il composa sur les dimensions qu'on lui avait données une scène politique. On voyait sur cette toile une baleine qui s'élevait dans le nord comme une montagne au milieu des flots, jetant des torrens d'eau salée par les évents, suscitant des tempêtes, et menaçant d'ébranler les mers et d'engloutir la terre par les mouvemens de sa queue. On remarquait, d'un autre côté, un géant plein de force et de majesté, traînant à sa suite des millions de barbares, armés de cent manières diverses. Au centre, trois ou quatre pauvres petits peuples, resserrés dans deux presqu'îles, soulevaient leurs capuchons pour voir quel

serait le résultat de cette lutte gigantesque. Entonnant des cantiques, au lieu de chants de guerre, alignant des processions, au lieu de lever des régimens, et ne sachant s'ils seraient enveloppés par les fanons de la baleine, ou atteints par les bataillons du géant.

C'est dans cette chaumière, et sous cette toile, sur laquelle on pouvait deviner les futures destinées du monde, que notre seigneur tartare reposait mollement. Midi sonne, M. le comte se réveille, il appelle ses gens, et il fait avertir dans toutes les parties de son domaine qu'il y a réception chez lui, et qu'il va faire un grand lever. Il recommande qu'on annonce chaque personnage qui sera introduit auprès de lui avec les titres et les qualités qu'il a pris en arrivant, et que, quant à ceux qui avaient oublié d'en prendre, on donnât aux hommes à maigre toilette et

venus en chars-à-banc le titre de chevalier; aux hommes richement vêtus et à embonpoint volumineux le titre de baron; et que quant aux personnages arrivés en landeau ou en calèche, on ne leur marchandât pas le titre d'excellence.

La chaumière fut bientôt remplie de tous les survenans; et en même temps qu'on introduisait chaque étranger avec l'étiquette prescrite, les gens composant le grand service de Monseigneur s'emparent de sa personne, lui lavent les pieds, lui rognent les ongles, le rasent, versent sur ses jointures des huiles odoriférantes, lui parfument la bouche avec des pastilles, les cheveux avec des essences; chacun d'entre ses serviteurs s'emparant de l'organe auquel il est particulièrement attaché, comme à un département dont il sait tous les détails. Mais Monseigneur

échappe fréquemment à leurs soins et à leurs empressemens. Il court en peignoir, en caleçon et en pantoufles d'une extrémité de l'appartement à l'autre; cause familièrement avec chacun des personnages introduits, leur parlant dans leurs langues, adressant à chacun le mot propre, disant de ces riens qui ont tant de prix lorsqu'ils sortent d'une bouche parfumée et qu'ils vont frapper des oreilles à lobes alongés; se confondant, à chaque trait d'impertinence, en excuses, en protestations de respect, demandant pardon pour un durillon échappé à la vigilance de M. Tobias *, qui attaquait dans ce moment même avec une extrême insolence le premier de ses orteils. Puis, se tournant brusquement vers un gar-

* Célèbre pédicure demeurant à Paris, rue Sainte-Avoie, n° 44.

çon herboriste de Paris, pourvu d'une large bedaine, et qui était venu acheter des simples en Suisse, et qui se trouvait dans l'appartement au milieu d'un groupe de Français: « Monsieur le baron, lui dit-il, que fait-on au pavillon de Flore? Comment se portent vos excellens princes? Une estaffette qui m'est arrivée de Paris m'apprend qu'on ne fera pas cette année de voyage à Fontainebleau. On tuera des perdrix à Rambouillet, on chassera le sanglier à Compiègne, et on reviendra à Saint-Cloud s'endormir dans un éternel loto. J'apprends par la même estaffette que la belle comtesse est tout-à-fait désappointée; elle ne sera point duchesse. Lorsqu'on a si long-temps joui des délices du canapé, on aurait cependant quelques droits aux honneurs du grand tabouret. Mais, à propos, que fait le Taillerand? Ce géant du congrès de

Vienne sympathise mal avec les nains de la rue de Rivoli. Il est certainement le personnage le plus éminent et le moins influent de l'époque. Il est remarquable que tous les gouvernemens qui se sont succédé depuis trente ans l'ont congédié la veille du jour où ils devaient s'engager dans de folles entreprises. Il semble qu'on ne puisse faire de sottises avec lui. Taillerand connaît son siècle, sait son monde, commence toujours les affaires avec politesse et les termine en homme de bonne compagnie. On ne peut bien servir les petits que quand on tient les grands sous la main. Sans cette précaution, ils s'embusquent sur tous les points, vous harcèlent à toutes les issues, et vous forcent de rebrousser chemin. Mais dites-moi, je vous prie, messieurs les Français, où se porte aujourd'hui la foule? Afflue-t-elle au Cir-

que-Olympique ou dans les salons de la rue de Rivoli? Qui l'emporte du ministre ou de Franconi? Les 3 pour 100 réussissent-ils à la Bourse? L'ascension aura-t-elle lieu au rond-point? Margate est-il sûr de son ballon, et le ministre de son parachute? Comment vont les congrégations? Il me semble qu'elles font beaucoup trop de progrès, et qu'elles se mettent en mouvement pour recommencer les danses du cimetière Saint-Médard. Messieurs les Français, vous êtes une nation charmante, mais les capuchons ne vous vont pas. Cela est pris à contre-sens. On pardonne chez vous un acte arbitraire; mais on est inexorable pour une gaucherie, et j'ai vu il y a trente ans la Bastille tomber, non parce qu'elle était tyrannique, mais parce qu'elle était ridicule. »

Puis, s'adressant à un groupe d'An-

glais réunis dans la chaumière : « Milords et gentlemens, que dit-on de l'Irlande? De quelles farces divertira-t-on cette année le *good natured people?* John Bull s'ennuie, il lui faut du mouvement. Caning! Caning! Quel homme! Quelle large et puissante cervelle! Que d'avenir il y a dans cette tête! Celle de Castlereagh était toute pleine du passé, c'est pour cela qu'il a fait tant de gaucheries. Un siècle, plusieurs siècles se sont écoulés depuis qu'il n'est plus.

» Les Amériques indépendantes, la Grèce s'armant de ses fers pour punir des maîtres insolens, la France soutenant avec dignité sous ses princes légitimes l'honneur de son drapeau, l'Espagne cramponnée sur le tronc sanglant des plus vieilles sottises, la maison de Bragance se préparant à faire un petit voyage dans la maison des champs

qu'elle possède au Brésil *, l'Autriche se promenant en Italie, la Prusse attendant, le Saint-Père excommuniant, et malgré tant d'efforts, la puissance matérielle obligée de reconnaître enfin la puissance intellectuelle, et de baisser son pavillon devant le sien. Et que peuvent en effet les remueurs de cabinets contre ceux qui remuent tant d'idées, ébranlent tant de fibres, éclairent tant de consciences, et parlent à tant d'intérêts, contre une moitié du monde qui donne à l'autre de si grands exemples? Le silence s'est enfui avec la servitude dans les steps de la Haute-Asie; l'Europe est aujourd'hui pleine d'échos, et il y a nécessité de s'accommoder avec le nouvel ordre de choses. On discute de toute part et avec trop de vivacité sur la Sainte-Alliance. Il

* Ceci a été écrit en 1824.

est certain que les trônes et les familles régnantes n'y sont nullement intéressés. Toutes les nations européennes sentent aujourd'hui la nécessité de s'appuyer sur des trônes immuables, comme ces lutteurs qui ne sentent leurs forces que lorsqu'ils ont les pieds posés sur terre.

» Mais je m'aperçois, messieurs, que j'abuse des instans que vous voulez bien me donner; vous êtes venus pour assister à une fête champêtre, et je vous fais passer une revue politique. Je fuis les affaires, et le souvenir des affaires me poursuit. Je devrais être aujourd'hui à Saint-Cloud, à Schœnbrunn, au congrès, mais surtout à l'Escurial, aux pieds de la jeune souveraine qui m'honore de ses bontés, car ma maison n'est pas dépourvue de l'honneur de quelque alliance avec la maison régnante de Saxe. Le destin, plus fort

que les hommes et que les rois, dispose autrement de moi, et me retient ici pour quelques jours encore. Vous trouverez réunis dans le local aujourd'hui honoré de votre présence tous les climats, tous les peuples, tous les autels, tout ce que le souffle des dieux et le travail de l'homme ont pu créer et exécuter. La nature n'avait fait ici que du sublime; j'ai fait mieux qu'elle, j'ai créé du piquant, du varié, et à côté de magnifiques horreurs j'ai placé les merveilles des arts. Nous allons commencer notre tournée, si vous le trouvez bon, par des actions de grâces envers les dieux.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice.

» Allons nous prosterner au pied de mon Olympe; il est encore tout frais; et, comme les divinités qui l'habitent

ont fait hier une grande répétition, j'espère que vous ne serez pas trop mécontens d'elles. »

Nous sortîmes de l'appartement : on donna au comte son chapeau, sa canne, ses gants, une lorgnette, un flacon, une tabatière; on portait derrière lui une seconde canne, un autre chapeau, une redingote; et à sa suite venait encore un fourgon chargé de plusieurs autres objets de toilette. Nous nous rendîmes avec cet attirail au pied d'une colline chargée de diverses décorations, et sur le sommet de laquelle nous aperçûmes un Jupiter de fort bonne mine, faisant des agaceries à une grosse Junon qui s'en défendait avec une mollesse qui n'avait rien de bien céleste. Toutes les divinités étaient en ce moment-là en goguette.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et dont la langue a des douceurs

descendit de l'Olympe, harangua M. le comte, et laissa son caducée entre les mains de celui de ses serviteurs qui était chargé du département des menus.

Les dieux et les déesses descendirent l'un après l'autre. Une Valaisane, conduisant par la main un poupart qui portait un arc et un flambeau, baisa tous les assistans sur les deux joues. Un Jupiter à moustaches rousses et à ventre rebondi mit sa foudre à nos pieds, et il en retira des pétards qu'il nous offrit et qui éclatèrent entre nos mains; après quoi il remonta avec beaucoup de dignité sur l'Olympe. Quand il y fut, M. le comte s'écria : « Jupiter, je suis content de toi; mais une autre fois dissimule le ventre, et coupe-toi

les moustaches! » Apollon et les Muses étaient, comme de raison, sur le Pinde. Au pied de ce mont escarpé était un marais peuplé de reptiles dont le bruit était monotone et fatigant. « Ce sont, dit M. le comte, des poètes de cour qui, n'ayant pu réussir à grimper sur le sommet, ont, après une chute malheureuse, été changés en grenouilles. »

Nous descendîmes dans une gorge étroite, bordée de rochers caverneux, dans l'intérieur desquels nous aperçûmes de la fumée et des flammes qui excitèrent notre curiosité. Pour y parvenir il fallait traverser une rivière qui roulait de fort mauvaise grâce des ondes noires et plaintives. Nous trouvâmes sur ce triste rivage trois belles femmes. L'une nous coupa une mèche de cheveux, l'autre nous présenta un

breuvage, qui nous assoupit, et nous ne nous réveillâmes que lorsque nous entendîmes une voix semblable à celle de Dérivis qui nous criait : « Caron t'appelle ! » La barque arriva ; nous débarquâmes en un instant sur l'autre rive ; nous y trouvâmes un Pluton fort aimable et des diablesses charmantes ; chacune d'elles exhalait par la bouche, par le nez, par les oreilles, et par tous les organes que le ciel a départis aux diablesses comme aux mortelles, des bouffées d'hydrogène sulfuré. Proserpine s'approcha du comte, l'enveloppa avec des couleuvres de soie, et le pressa si vivement qu'il en était suffoqué. Lorsque M. le comte fut délivré, nous observâmes que sa figure conservait l'empreinte d'une multitude de baisers stygiens formant des cercles noirs, d'un diamètre égal à celui d'un sou de cloche.

Nous sortîmes de cet étouffoir, nous débouchâmes dans une forêt composée de myrtes et de peupliers ; nous y trouvâmes une foule de bienheureux ivres de l'ambroisie céleste et trébuchant sur leurs jambes, et une troupe de bienheureuses en corset et en jupon court, se promenant nonchalamment, cherchant à réveiller les endormis, et elles disaient en bâillant : « Ah ! qu'on s'ennuie ici * ! »

* Il est probable que le seigneur russe dont il est ici question avait assisté à la fête donnée dans un château situé aux environs de Paris pour l'anniversaire de la naissance de l'un des plus excellens et des plus magnifiques seigneurs de l'empire français. Le seigneur russe en a reproduit tous les détails dans son paysage suisse, en y ajoutant les accessoires que la nature des lieux comporte. Plus de six cents personnes qui assistèrent à la fête française qui fut donnée sous la direction de l'un de nos peintres les plus spirituels pourraient attester au besoin que les diverses scènes décrites dans cette relation ne sont nullement exagérées, quoiqu'elles semblent appartenir à la féerie.

En débouchant des Champs-Élysées, nous trouvâmes un escadron de baudets magnifiquement harnachés; selles à l'anglaise, brides en cuir de Russie, housses en maroquin de l'Orient, caparaçons andalous, rien ne manquait à leur toilette; ces ânes étaient charmans. M. le comte chausse ses éperons, endosse un autre vêtement, et quand il fut sur sa bête : « Francs ânes de Montmartre, gentilles ânesses de Montmorency! » s'écria-t-il; et il se trouva tellement oppressé par le souvenir des promenades qu'il avait faites sur ces douces montures dans la forêt qui porte le nom du premier baron chrétien, qu'il ne put jamais achever sa phrase. Après une heure ou deux d'une marche égayée par tous les lazzis obligés dans de telles chevauchées, nous parvînmes au pied du glacier, et nous vîmes sortir de leurs huttes de petits

hommes et de petites femmes au teint blafard, aux cheveux de filasse, et aux yeux de perdrix qui nous haranguèrent en glapissant, après quoi ils rentrèrent dans leurs trous, laissant l'air infecté par l'odeur de l'huile de poisson.

Nous descendîmes jusqu'à mi-côte, et nous pénétrâmes dans une plaine fertile par la brèche d'une grande muraille, à l'extérieur de laquelle nous aperçûmes une horde de Tartares qui menaçait le pays d'une prochaine invasion; et dans l'intérieur une jolie bourgade ornée de kiosques, de pagodes, de jardins, de terrasses, dans lesquelles étaient assis sur leurs jambes, comme des tailleurs, une troupe de magots jouant au bilboquet, tandis que leurs femmes faisaient passer leurs nez carrés et dirigeaient leurs yeux ronds au travers des jalousies pour nous voir passer.

Un mandarin, vêtu d'une longue robe de soie, et accompagné d'un certain nombre de lettrés, vint nous haranguer en langue chinoise, et en même temps il nous invita à accepter chez lui un festin. Comme nous étions à jeun, nous acceptâmes de grand cœur, et nous nous disposions à franchir le seuil de sa porte et à nous mettre à table, lorsque son excellence chinoise nous représenta qu'elle nous portait trop de respect pour nous adresser une invitation si brusque; qu'elle devait auparavant nous écrire vingt-deux lettres, nous faire vingt-deux visites à quelques jours de distance l'une de l'autre; et que lorsqu'elle aurait ainsi rempli les formalités prescrites par le cérémonial chinois, elle espérait que nous lui ferions l'honneur qu'elle ambitionnait, et qui se trouvait ainsi ajourné jusqu'à l'année suivante; et sur ce il rentra chez lui et ferma sa porte en dedans.

Mais un Arabe qui était à notre suite ayant voulu escalader la terrasse de son jardin pour y prendre sa part d'un pilau qui avait fort bonne mine, le mandarin sortit avec ses gens, présenta à l'Arabe ses excuses les plus respectueuses, le fit saisir et lier, et lui fit administrer vingt-cinq coups d'étrivières avec une grâce et une politesse qui firent l'admiration de tous les assistans, le patient poussant un cri, et le mandarin tirant une révérence à chaque coup.

Nous descendîmes de nos montures. Monseigneur endossa un costume grec, et il exigea que nous fissions en quadriges notre entrée dans la ville de Minerve. Les archontes nous attendaient sous un portique décoré de rubans et de guirlandes. Une théorie de prêtres et de pontifes nous accompagna

processionnellement jusqu'au temple de la Vierge; on y officia ce jour-là en grande tenue. Athènes était alors dans sa plus brillante époque. On nous présenta successivement Socrate, Alcibiade, Périclès, et nous trouvâmes Aspasie auprès du trépied des Grâces. Nous visitâmes l'Odéon et l'édifice qu'on nomme Lanterne de Diogène. Lorsque le cynique aperçut M. le comte, il souffla la bougie de la sienne. Nous allâmes bâiller dans les jardins d'Académe; nous mortifier au Portique, nous rafraîchir sur la Tour des Vents; après quoi nous montâmes par les Propylés jusqu'à la citadelle, du haut de laquelle nous apercûmes un étang que l'on nous dit être la mer Égée. Nous nous embarquâmes au Pyrée, et nous prîmes terre dans un désert où était campée une tribu de Bédoins. Nous nous disposions à aller leur demander des vivres et

l'hospitalité, lorsqu'un escadron de Maures fit irruption sur les logemens et les tables qu'on nous préparait, et nous força à rebrousser chemin.

Après maintes et maintes courses, toujours à jeun (notez bien ce point-ci), nous arrivâmes vers un village suisse; c'était bien le moins qu'on pût trouver quelques traces helvétiques dans l'un des vingt-deux cantons. Ce jour-là il y avait foire dans le village; buffets, mâts de Cocagne, jeux de bague et loterie de comestibles. Des flots de vin coulaient dans un ruisseau au milieu de la foire; nous y courûmes, et nous trouvâmes que ce vin n'était que de l'eau rougie avec du bois d'Inde. La rivière de lait qui coulait d'un autre côté n'était autre chose que de l'eau de chaux, et le ruisseau de miel qui tombait à grands flots

du haut des ruches était composé d'une eau épaissie avec de la résine et teinte avec de l'ocre ; nous aperçûmes au sommet du mât de Cocagne des chapons et des dindes rôtis qui avaient fort bonne mine, mais ils étaient inaccessibles pour nous. Nous tirâmes plusieurs fois à la roue de fortune ; nous y fûmes malheureux, et nous n'en retirâmes que des billets noirs. Nous nous décidâmes à monter sur des chevaux de bois pour enfiler à la bague quelques volailles ou cervelas ; mais le garçon du manége retirait les vivres au moment où nous les touchions avec nos baguettes. Il semblait que M. le comte eût d'avance disposé les choses pour nous désespérer et nous faire mourir de faim. Nous nous répandîmes alors pêle-mêle avec tous les gens de la foire ; mais nous y fûmes assaillis par des ruades, par des coups de pied et de corne, et

par l'irruption spontanée d'un troupeau de moutons qui avaient la fureur de passer entre nos jambes pour nous culbuter.

» Lorsque la foire fut finie, M. le comte appela son intendant auprès de lui. « Monsieur Lucas, lui dit-il, combien y a-t-il de mâchoires brisées, de bras et de jambes fracassés dans cette fête? —Un seul Lapon, répondit M. Lucas, en dégringolant du mât de Cocagne, s'est cassé le cou, et un Chinois a eu trois côtes enfoncées dans le mouvement qui a eu lieu lors de l'ouverture des buffets. — C'est bien peu pour un si grand jour! » s'écria M. le comte.

En sortant de la foire, nous nous acheminâmes vers l'Ile-d'Amour (et notez en passant que vous ne pouvez vous dispenser d'avoir dans votre jar-

din paysagiste une île d'amour à rivages escarpés; que si votre île a des hâvres commodes et une langue de terre qui communique avec le continent, appelez-la franchement presqu'île d'Hymen).

Huit cygnes, attelés à un bateau qui avait la forme d'un char, nous aidèrent à traverser l'eau. Une volée de colombes nous servit de guide. Nous trouvâmes l'île embaumée des parfums les plus suaves. On n'y voyait pas un arbrisseau sans nids de tourterelles, et pas un bosquet sans un couple de pigeons ramiers. Les étourneaux et les lavandières, les hochequeues et les bergeronnettes y prenaient leurs ébats en toute liberté. Les génisses elles-mêmes y étaient sentimentales, les taureaux exhalaient des plaintes galantes, et les bœufs, tout bœufs qu'ils sont, n'y étaient pas sans amour.

Au centre de l'île s'élevait sur des colonnes d'albâtre le temple d'Hymen. Il était ouvert de tous côtés, et offrait une coupole sur laquelle on voyait les divinités en goguette. Les corniches qui la soutenaient étaient garnies de bas-reliefs qui représentaient de petits amours, les uns montés sur des sauterelles, les autres traînés dans des chars attelés de papillons ; d'autres naviguaient dans de petites coquilles remplies de mollusques dont ils cachaient les cornes avec leurs ailes ; en sorte que la terre, les airs et les eaux étaient remplis des désordres que produisaient sur leur passage ces petits libertins.

Au milieu du temple s'élevait un autel rustique, sur lequel brûlait le feu sacré dont un couple de colombes avec le battement de leurs ailes entretenait l'éclat et la vivacité. Au pied de l'autel était un jeune enfant au regard malin,

tenant entre ses mains un flambeau ardent, et à côté de lui un adolescent à la figure niaise, à la tournure molle et flasque, portant une bougie dont la pâle clarté semblait devoir à chaque instant s'éteindre. A la droite du temple était une chaumière décorée de guirlandes, de laquelle nous vîmes sortir à un signal donné une vierge couverte d'un long voile, soutenue par sa nourrice, et accompagnée par ses paranymphes. Une tente arabe était placée sur le côté opposé, et nous vîmes sortir et s'élancer comme un éclair un jeune homme qui enleva la vierge et la porta au pied de l'autel. Elle y arriva éplorée et mourante. On lui fit respirer une essence conservée dans le temple à l'usage des vierges qui viennent y remplir les formalités prescrites lorsqu'elles veulent cesser de l'être régulièrement. Durant la cérémonie, un chœur de jeunes

filles entonna un chant qui a le tort de ne pas être grec, mais auquel on ne peut reprocher que celui-là.

Calma ti vezzosa, ninfa,
Tu sarai la sposa del tuo bene.

Quand les sermens eurent été prononcés sous les auspices des deux petits garçons, et qu'on eut chanté la cavatine suivante :

Che gusto, che contento
Di veder due cari sposi
Sentire, sentire
Il primo amore,

l'épouse, toujours vierge, se déroba aux embrassemens du mameluck; elle s'enfuyait à toutes jambes, lorsqu'elle rencontra une demi-douzaine de petits enfans qui l'arrêtèrent en lui disant : « Maman, pourquoi fuis-tu? le mameluck sera notre bon père. »

Après la célébration de ce mariage, M. le comte nous annonça que nous allions nous livrer au divertissement de la pêche. A l'instant même changement de décoration; nous endossâmes

Sarreau de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

Nous arrivâmes dans cet équipage sur les rivages d'un grand étang. Lorsque nous y fûmes établis, un jeune écolier de Château-Thierry, à qui on donnait par ordre supérieur le titre de vicomte, chanta les vers suivans :

Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
. . . . . .
Vous serez traités doucement;
On n'en veut pas à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains du comte est un sort qu'on envie.

Mais le sénéchal répliqua :

Il y faut une autre manière :
La puissance fait tout.

En conséquence, filets, haliers, tremaillers, lignes flottantes et dormantes, d'entrer en jeu; mais on ne réussissait pas à prendre le plus petit goujon. On présenta à M. le comte un épervier, on lui conseilla de le jeter dans des roseaux qui formaient une touffe au milieu des eaux. Il le jeta avec beaucoup de force et de dextérité; et lorsqu'il le ramena à lui, il trouva dans les mailles du filet un joli petit Chinois tout vivant, plongeur de son métier, portant sur sa tête un diadème de coquilles fluviatiles, une anguille pour collier, une écrevisse attachée à chacun de ses orteils, et deux grenouilles vivantes pendant comme des améthystes à se

deux oreilles. « Ceci a été arrangé d'avance, s'écria le comte. — Jetez un second coup, lui répondit-on, et vous trouverez quelque chose de plus fort encore. » L'épervier jeté de nouveau, amena un turbot. « Oh! pour celui-ci, répliqua le pêcheur, il n'a pas le sens commun. — Dans un si beau jour, et pour un si grand seigneur, les enfans d'Amphytrite se réunissent aux naïades, » s'écria un professeur de sixième du collége de Lucerne, qu'on appelait impitoyablement Monsieur le baron.

Le son des cors, le cri des piqueurs, le hennissement des chevaux et tout le vacarme d'une grande meute, nous annoncèrent que nous allions entrer en chasse. A l'instant, nouveau changement de décoration. Tous les pêcheurs devinrent autant de Méléagres. Nous débu-

tâmes par des chiens de plaine. Des couples de bassets se traînant sur le ventre avec leurs jambes torses, quêtant et flairant dans toutes les broussailles, s'emparèrent d'un taillis. Mais leurs recherches furent superflues. Il nous sortit de dessous les jambes une telle quantité de lièvres et de lapins, qu'on les aurait cru réunis en congrès pour mettre fin à leurs antiques débats, et contracter entre eux une sainte-alliance. Nous fûmes obligés de les faire partir à coups de pied et de crosse, tant ils étaient familiers ; et lorsque l'un d'entre eux apercevait la carabine dirigée sur lui, il s'asseyait sur ses pates de derrière, passait celles de devant sur ses moustaches, et semblait nous inviter à lui faire l'honneur de le tirer. Il en fut de même des perdrix, qu'on avait élevées dans des volières. Elles planaient sur nos têtes comme des

alouettes pour nous procurer le plaisir de les tirer au coup du roi.

Fatigué d'un plaisir si facile, M. le comte demanda les chiens à courre. On fit le bois, et les limiers eurent bientôt éventé un ours qui vint poliment à notre rencontre, et se mit à danser sur un bâton, comme il avait coutume de le faire lorsque son cornac le promenait dans les villages suisses. Néanmoins, la dignité de Monseigneur eût été compromise si on ne lui eût pas offert la pate de l'innocente bête. Pour présenter cette pate, il fallait la couper; l'ours ne se le fit pas dire deux fois; il la céda, et il s'en alla comme il put sur les trois autres qui lui restaient, jusqu'au moment où Monseigneur lui ferait l'honneur de l'appeler pour faire les frais d'une curée chaude au flambeau. Véritable plaisir de prince!...

On lâcha ensuite dans les airs un faucon privé; et comme il ne se pressait nullement de chasser et de descendre, on le tira par une ficelle, et ce fut par ce moyen qu'on le détermina à faire une descente fort maladroite sur une pauvre poule couveuse qui se dégagea de ses serres toute meurtrie. M. le comte, mécontent de son grand fauconnier, dit tout haut: « Je casserais volontiers ma fauconnerie si un grand seigneur pouvait vivre décemment dans ses terres sans le grand et sans le petit vols.

Nous nous embarquâmes sur une rivière toute neuve. Le mobilier en était si frais et les rives si bien peignées, qu'on s'apercevait au premier coup-d'œil que tout cela sortait des mains du fabricant. La flotille chargée de nous

recevoir à son bord était ornée de festons et de banderolles, et les flammes se jouant au haut des mâts, développaient dans les airs les couleurs les plus variées et les plus brillantes. M. le comte monta sur le bateau amiral, plaça son chef d'escadre au gouvernail, ses officiers de bord aux écoutilles, ses pages dans les vergues, et vint lui-même, armé du trident redoutable, se placer comme un autre Neptune sur le gaillard d'avant. Une brise favorable enfla les voiles, la flotille mit dehors au bruit d'un corps de musique nombreux, et elle suivit respectueusement le bateau amiral.

En serrant l'une des côtes de cette rivière nous aperçûmes une tribu de sauvages dont le plus grand nombre était prosterné devant un grand serpent, tandis que d'autres interrogeaient avec inquiétude le murmure des fon-

taines et les bruits qui sortaient des arbres caverneux. Plusieurs de ces sauvages se mirent à l'eau, abordèrent l'amiral, et offrirent à ses adorations un scorpion qu'ils avaient divinisé, et plusieurs *grisgris* dont ils lui demandèrent l'explication.

Un peu plus bas, nous vîmes une société de bergers gardant leurs troupeaux, couchés nonchalamment sur l'herbe, observant le soleil, et chantant des hymnes en l'honneur du père du jour. Ils avaient donné aux diverses constellations dans lesquelles cet astre suit son cours annuel le nom des animaux domestiques qu'ils gardaient dans leurs pâturages. Nous remarquâmes que ces idolâtres avaient des mœurs fort douces; qu'ils ne disputaient jamais entre eux, parce qu'ils n'avaient pas de sacerdoce.

Nous filâmes quelques nœuds, et nous

trouvâmes un peu plus loin une colonie issue de cette dernière peuplade, et qui, par suite d'une étrange méprise, adorait les animaux mêmes qui étaient chez leurs voisins l'emblème de la puissance solaire. Ils avaient oublié l'objet principal du culte; ils ne se souvenaient que de ses signes, en sorte qu'ils étaient continuellement à genoux devant des dieux à quatre pieds ou des divinités à mille pates. Malgré toute l'absurdité d'un tel système, ils usaient entre eux de beaucoup de tolérance, et laissaient paisiblement jouir de toutes leurs libertés d'autres sauvages qui dans la forêt voisine adoraient le gui de chêne.

En descendant toujours la rivière, nous prîmes terre sur une côte où les hommes vivaient en frères et consommaient sur des tables communes de frugales agapes. Ils ne se prosternaient pas devant les bêtes; ils n'interrogaient

pas des êtres muets et insensibles, ils adoraient le vrai Dieu, le Dieu unique et auteur de toutes choses. « Une étoile s'est levée dans l'Orient, nous dit l'un d'eux, les prophéties sont accomplies; le libérateur a paru sur la terre, et sa parole a rempli et fécondé le monde. Adorez notre souverain Seigneur et maître. » Nous nous inclinâmes avec respect lorsqu'on nous présenta le signe religieux admis par toutes les communions chrétiennes.

Nous nous embarquâmes de nouveau; nous suivîmes le cours de la rivière, et nous observâmes sur une plage un peu éloignée de la première que les frères qui s'y étaient transplantés oubliant tout-à-fait leur première patrie, se querellaient perpétuellement entre eux, et que, s'étant établis sur les deux rivages, ils se lançaient d'une rive à l'autre des flèches dont plusieurs atteignirent nos

mâts et notre voilure. Plus nous avancions, et plus leur animosité et leur fureur augmentaient. Ce qui nous surprit beaucoup, ce fut d'observer que les partis ennemis invoquaient le même Dieu et se battaient entre eux sous le même drapeau.

Quelques misérables, intéressés à propager ces horribles querelles pour se donner du crédit et de l'importance, éternisaient la guerre chez ces peuples par de vaines subtilités. Après avoir lâché quelques bordées sur ces pieux effrénés, nous gagnâmes le large, et nous arrivâmes dans une île située à l'embouchure de la rivière. Les partis, lassés de se battre, et honteux de s'être battus si long-temps, pour d'incompréhensibles mystères, avaient fini par s'entendre et se réunir dans cette île. Ils avaient pris le sage parti de recourir à la source primitive de leur culte,

et ils en avaient écarté tout ce que l'ambition et l'ignorance avaient pu y ajouter. Après avoir soumis leur intelligence à des traditions révérées, ils avaient triomphé de toutes leurs passions, et particulièrement de celles qui sont les plus turbulentes et les plus furieuses, je veux dire les passions religieuses. Le temple qu'ils avaient élevé à la religion chrétienne était ouvert de toutes parts. On n'en écartait que ceux qui disaient : « Vous avez tort, nous seuls avons raison. »

Ici se termina notre voyage.

M. le comte avait auprès de lui, et à son service, un de ces Italiens officieux que l'on nomme à Rome *signor abbate*, à Gênes *cavaliere servante*, et que l'on rencontre dans toutes les capitales de l'Europe auprès des grands seigneurs, qui les placent entre le sa-

lon et l'office, afin qu'ils se rendent agréables dans l'un et utiles dans l'autre. Le personnage dont il s'agit était un Bergamasque fort supérieur par son esprit et par ses connaissances à l'espèce à laquelle il appartenait. Il était membre de presque toutes les académies de l'Italie, des moscatelli de Florence, des battigluoli de Pise, des saltarelli de Plaisance, des cicaleri de Monte-Fiascone, des scarafaggi de Pignérol, *delle vespe di Roma*, et il comptait encore parmi les dotti de Bologne depuis qu'il avait publié un traité profond sur les mouches. Il avait étudié les instincts et les mœurs de toutes les familles bourdonnantes, leurs métamorphoses dans les divers âges de leur vie, leurs appétits, leurs façons de se reproduire; et lorsqu'il eut épuisé la matière sous les rapports anatomiques et physiologiques, comme il était grand

musicien, il s'appliqua à connaître et même à noter les diverses bruits, fredonnemens et sifflemens que font entendre les diverses espèces; et jaloux, comme le sont tous les naturalistes, de créer une nomenclature qui lui fût particulière, il les divisa en haute-contre, ténors, tailles et basses-tailles.

Comme il avait observé dans la ville des Césars des pièces d'artillerie traînées par des puces, et les descendans des Scipion et des Paul-Émile en admiration devant ces insectes, il pensa que la perfectibilité de ces petits animaux était indéfinie dans le chant comme dans la gymnastique, et il se livrait tout entier au perfectionnement de leur organe vocal pour y puiser de nouveaux motifs d'harmonie.

Le Bergamasque avait choisi le lieu le plus retiré du domaine de M. le comte, et il avait consacré à chaque

famille bourdonnante un bosquet, où, si l'on veut, un orchestre particulier. Il y portait tous les matins les mets les plus assortis à leurs appétits, et les appâts les plus convenables au développement de leur voix. Il prétendait que chaque espèce porte dans son organe vocal un rhythme, une mélopée particulière qui répond à un besoin de l'ame, qui inspire telle affection, fait naître tel ou tel sentiment, et nous invite par la puissance secrète qu'elle exerce sur nous à les manifester par des chants. C'est ainsi qu'il avait dérobé aux Muses leur antique héritage pour en doter quelques familles de mouches.

Pour nous démontrer jusqu'à quel point de perfection il avait porté cet enseignement singulier, il nous conduisit dans son observatoire, et il termina son cours d'harmonie zoologique dans un bosquet où tous les insectes,

confondus, exécutèrent un *tutti* extrêmement bruyant. On entendait parmi les concertans la mouche vibrante, la mouche bombardière, la météorique, la géante, la méridienne, la carnassière, la mouche taureau-volant, et il profita de cette occasion pour se livrer à une improvisation flatteuse en faveur de M. le comte comparant la douceur de ses mœurs au miel de l'abeille, le piquant de son esprit à l'aiguillon de la guêpe, la dignité de son caractère au bourdonnement mélodieux du taureau-volant; mais se sentant assailli et piqué de toutes parts, il sortit de ce conservatoire tout suant et la figure ensanglantée, en disant : « Phébus a beaucoup vieilli, les Muses ont perdu leur empire : favoris des Neuf Sœurs, accourez à l'école des mouches! »

M. le comte avait encore à sa suite un jeune savant chargé de la direction de son cabinet d'histoire naturelle ; un de ces hommes qui n'ont que du talent, de la science et de la vertu, et qui sont ordinairement traités chez les grands seigneurs comme gens sans conséquence. Le jeune homme dont il s'agit était élève du célèbre professeur Virey, celui de tous nos écrivains qui, depuis Buffon, a écrit avec le plus de charme, de dignité et de savoir sur l'histoire naturelle. Le mauvais état de sa fortune avait obligé le jeune élève à accepter ce désagréable emploi auprès du comte ; celui-ci l'invita à nous montrer un échantillon de son savoir-faire ; il s'en défendit longtemps ; mais la pensée qu'il était aux gages de Monseigneur vainquit sa répugnance, et le détermina à déférer aux désirs du comte.

Il nous introduisit dans un cirque où il avait arrangé toutes les parties de la matière animée dans un ordre circulaire et comme la nature les a disposées elle-même, en commençant par les mammifères à squelette articulé, descendant ensuite aux animaux à sang froid ayant des branchies au lieu de poumons; puis aux invertébrés, aux mollusques qui changent l'eau en pierre et la pierre en maison d'habitation sous la forme de coquille, de test ou de caparace; aux insectes sans ailes ou ayant plusieurs ailes; puis aux êtres glaireux ou filamenteux, n'ayant d'autre organe qu'un canal intestinal divisé en ganglions dont chacun a une vitalité propre, quoique tous puissent être réunis dans une sorte de vie commune, tels que les hydres et les polypes. De là il passa par une transition presque insensible aux mimoses, qui paraissent aussi ani-

maux que les animaux mêmes, puisque ces plantes sentent, se meuvent, se nourrissent et se reproduisent; et il s'éleva successivement jusqu'au sommet de la vie végétale où se trouvent les arbres à suc résineux qui semblent répondre dans le règne végétal à ce que sont les animaux à sang rouge et chaud dans le règne animal; et il descendit par une pente toujours insensible jusqu'aux acotylédons, aux moisissures, qui, au premier coup-d'œil, semblent n'être autre chose qu'une sécrétion de la terre, ou une transsudation de la pierre; et il trouva sur cette limite le sommet du règne minéral, les bissolites de Saussure, les choux minéraux de Tournefort, les végétations minérales qui, allant en se dégradant toujours, nous conduisirent jusqu'aux roches primordiales, jusqu'à la matière brute qui est douée d'une vie latente

qui ne doit se développer que lorsque de nouveaux moules, de nouveaux principes s'en empareront; et c'est ainsi qu'on voyait dans ce cirque la matière s'animaliser, se végétaliser, se minéraliser, se décomposer, pour s'animer de nouveau dans un cercle qui n'avait ni commencement ni fin, comme l'Être universel dont il est l'ouvrage.

Au centre de ce cercle était une statue colossale dont la figure était voilée, mais dont on voyait le bras étincelant qui semblait répandre dans cette enceinte le mouvement et la vie. Sur le socle de cette statue on lisait cette inscription : *Au Dieu inconnu.*

» Telle était la circonférence que notre jeune naturaliste nous fit parcourir en nous en démontrant toutes les parties par des êtres vivant, volant, nageant, rampant, végétant ou se minéralisant dans une suite con-

tinue de loges, de parcs, de baraques, de cages, de filets, de volières, de viviers, de parterres, de bosquets, de mines et de rochers; nous démontrant avec clarté et précision les ordres, les familles, les genres et les espèces en dégageant la science du fatras des nomenclatures et du labyrinthe des synonymies.

Lorsque nous eûmes fait le tour entier, M. le comte s'adressant au jeune démonstrateur : « C'est bien! c'est fort bien! ceci est fort agréablement arrangé; j'aime fort vos bimanes et vos quadrimanes vos cercopythèques, vos félins, vos sauriens, vos mustelins, vos muriens, vos pachidermes, vos onguiculés, vos édentés et vos essorilles; mais je me soucie fort peu de vos glaireux, de vos gélatineux, de vos annelides, de vos ophydiens et de vos batraciens; et, à parler franchement, vous auriez

bien fait de ne placer ici que des singes. — Il n'y a déjà que trop de magots dans le monde, » répondit le jeune savant, en portant un œil fixe sur la figure du Tartare.

Cependant le soleil dorait de ses derniers rayons les hautes cimes des montagnes, et, à l'exception de quelques morceaux de pain-d'épice et de quelques verres de limonade que nous avions attrapés à la foire, nous étions encore à jeun. Nous nous acheminions avec rapidité vers la salle à manger, lorsque nous aperçûmes perché sur un roc un vieillard à barbe grise, qui semblait épier notre retour et nous attendre au passage. « Du pain! des vivres! » lui criâmes-nous de toutes nos forces. « Je vous demande pardon, nous répondit-il; je ne puis changer mon rôle; je

ne suis point l'être qui nourrit, je suis le Temps, qui dévore ; » et il vint déposer aux pieds de Monseigneur sa faux et son sablier.

Un peu plus loin, nous vîmes sortir mystérieusement d'une grotte une nymphe voilée, vêtue d'une longue tunique, qui dit quelques mots à l'oreille du nouveau Numa, après quoi elle disparut. « *Se la verginella*, s'écria le » Bergamasque, *ha nel suo bisbiglio* » *consigliato alla S. S. di menarci à* » *pranzare, brava la ninfa, bravis-* » *sima.* — *Subito, subito*, répondit » le comte, *al suo commando ;* » et en effet, peu de momens après nous entrâmes dans la salle à manger.

On y avait disposé une table de cent couverts, qui était presque entièrement couverte par un plateau garni d'un gazon naturel, dont plusieurs filets d'eau jaillissante entretenaient la verdure.

Ces eaux cristallines formaient des ruisselets qui, circulant au milieu de cette prairie, y formaient de petites îles, se réunissaient dans de petits lacs, ou serpentaient autour de quelques corbeilles de fleurs. De petits cygnes de cristal voguaient sur ces eaux, les poissons dorés de la Chine se jouaient dans les bassins, tandis qu'une multitude de papillons et d'insectes phosphoriques brillaient de tout leur éclat sur les touffes de verdure.

Jusque-là tout était simple, naturel et charmant; mais comme il fallait que l'esprit du Tartare perçât toujours l'épiderme russe, Monseigneur avait placé au centre de cette prairie son image très-ressemblante sous la forme d'Apollon travesti en berger, et conduisant un chœur de bergères; Monseigneur figurant en porcelaine de Saxe, et les bergères en terre cuite. Le coup-d'œil de

cette table était vraiment séduisant ; il ne manquait à ce repas que des vivres. Le plateau en occupait tellement la surface, qu'à peine restait-il sur ses bords un intervalle suffisant pour placer quelques maigres assiettes, dans lesquelles on voyait des œufs de perdrix à la mouillette, des pates d'écrevisse aux champignons, des cuisses de grenouille à la poulette, des filets de mauviettes aux truffes, des ailerons de rougegorge à la purée, des crépinettes d'écureuil, des soufflés, des sautés, des émincés, des escalopés, des croquettes, et des dariolles à la génoise, et le plat le plus substantiel consistait en quelques brochetées d'ortolans. Une douzaine de convives de bon appétit auraient avalé ce dîner en un instant, et nous étions cent convives affamés qui fûmes obligés de nous nourrir par le nez avec le parfum qu'exhalaient les cassolettes,

et par les oreilles avec le vacarme que firent successivement dans un orchestre voisin les Chinois en soufflant dans des bambous, les Lapons en entonnant des chants ossianiques, et les Suisses en exécutant avec des cornets à bouquin le ranz des vaches.

Assourdis par ce tintamarre, et l'estomac vide, les Anglais disaient entre leurs dents : « *No puddings, no rost-beaf, no rhum, no porter;* » les Italiens, « *No galline, no macaroni, no frittale, no sorbetti;* » et les Allemands, « Ni bœuf de Hambourg, ni jambon fumé, ni choux de Westphalie, ni vin de Hongrie. » Mais les Français leur répondaient ainsi tout bas : « Quand on a l'honneur de marcher sur des semelles de maroquin rouge, on doit mener une vie de sylphe; on ne mange pas, on suce; on ne boit pas, on s'humecte les lèvres, on vit de substances aériennes, d'exta-

ses, de tendresse; si on a le cœur sensible; et si on a de la malice dans l'esprit, on se nourrit des ridicules dont on est l'heureux spectateur. C'est là le dîner le plus friand qu'on puisse offrir à des Français, et on doit cette justice à notre hôte, qu'il nous donne dans ce genre le service le plus complet. »

Nous nous levâmes de table, nous fîmes un tour dans les jardins; et comme il était fort tard, on nous annonça qu'il y aurait dans peu d'instans grande réception chez M. le comte, et que la soirée se terminerait par un brillant coucher. Lorsqu'on a assisté aux premières scènes d'un divertissement de Dancourt, on est curieux d'en voir le dénouement, et nous allâmes nous placer comme spectateurs à ce dernier acte de la farce tartare. Nous y vîmes la contre-partie de la comédie du matin. Les serviteurs atta-

chés au service de Monseigneur, s'emparèrent de sa personne, le dépouillèrent de ses vêtemens, le revêtirent de sa robe-de-chambre, lui chaussèrent ses mules; et quand il fut dans cet équipage, il se mit à courir d'un bout de l'appartement à l'autre. « Messieurs les Anglais, les Suédois et les hommes du Nord, dit-il, qui m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me visiter dans ma petite chaumière, daignez recevoir mes actions de grâces. Vous vous êtes beaucoup promenés, vous avez besoin de repos, et en conséquence j'ai chargé mon maréchal-des-logis de conduire vos excellences dans mon village lapon pour y passer la nuit. Que la sauvagerie du nom et les formes extérieures des huttes ne vous rebutent point. Vous trouverez dans leur intérieur des appartemens très-frais, des couches douillettes, un mobilier commode. M. Lu-

cas a pourvu avec intelligence à tous les besoins. Messieurs les Italiens auront la bonté d'aller coucher à la Chine, et messieurs les Espagnols sous la tente de mes Arabes. Quant à vous, messieurs les Français, vous irez prendre vos logemens à Athènes. Aspasie vous attend. Elle a chez elle une grande soirée; mais je plains Alcibiade, il trouvera en vous de dangereux rivaux. Quant aux dames françaises, elles occuperont cette nuit dans la ville de Minerve l'ancien palais des Vestales. On ne doit point craindre que le feu sacré s'éteigne, lorsque de si aimables mains se chargent de l'entretenir.»

Et sur ce, M. le comte de Gorouski-o-Patazhoff quitta son haut-de-chausses, en disant: « Messieurs, vous voulez bien permettre? » sauta dans son lit; et lorsque tout le monde fut retiré, il sonna ses gens. « Monsieur Lucas, dit-il, allez-moi

quérir les Muses. — Monseigneur, amènerai-je Apollon avec elles? — Non, monsieur Lucas, non, vous dis-je; qu'Apollon reste sur le Pinde, qu'il enchante le sacré vallon des sons de sa lyre, tandis que les Muses me berceront. »

CHAPITRE VII.

Le Château du comte de ***.

Nous allâmes visiter un seigneur qui vivait non loin de là dans son vieux château. On nous avait d'avance beaucoup parlé de la singularité des manières de ce gentilhomme, de ses anciennes galanteries et des moyens par lesquels il cherchait sans cesse à les retracer à son souvenir. Nous eûmes lieu de reconnaître que tout ce qu'on nous avait dit sur son compte n'était point exagéré, et nous trouvâmes l'original encore plus ridicule que le portrait. Il nous reçut avec beaucoup de civilité, et après les complimens et le cérémonial d'usage, il nous conduisit vers une

immense volière, et en présence de ce sérail d'oiseaux il nous entretint ainsi :

LES FAUVETTES.

« J'ai rendu aux dames, durant un demi-siècle, un culte religieux ; et, devenu infirme à leur service, j'imite aujourd'hui ces vieux idolâtres qui, les yeux fixés sur de vaines images, adorent toujours et ne sacrifient plus. J'ai long-temps cherché parmi tout ce que la nature forma de plus aimable quelque chose qui pût me rappeler mes anciennes idoles, et je n'ai rien trouvé qui ressemblât plus aux femmes que les fauvettes. Dans les deux espèces, même élégance, même légèreté, même vivacité, même babil, même constance dans l'incubation, même attachement pour les nouveau-nés, dirai-je même fidélité dans les amours? C'est aux époux

des dames et aux mâles des fauvettes à répondre.

» Mais ce qui ajoute encore à la ressemblance des portraits, c'est que les deux espèces se laissent également piper au miroir, au lacet, à la fossette, au fond des bosquets les plus solitaires, derrière les charmilles les plus épaisses, le matin sur des tapis de verdure, le soir au bord des plus limpides ruisseaux.

» Lorsque le printemps et les zéphyrs arrivent, fillettes et fauvettes doivent se tenir en garde; les oiseleurs et les galans tendent de tous côtés leurs filets, et ils prennent aux mêmes trébuchets les *Sylvies* emplumées et les Sylvies en jupon. C'est en vain que les unes laissent leurs plumes dans les piéges, et les autres leur innocence, rien n'avertit les imprudentes; et lorsque la raison leur conseille de s'arrêter, la saison nouvelle

dit aux unes qu'elles ont des ailes pour voler, et aux autres qu'elles ont des cœurs pour les donner.

» J'ai réuni dans cette volière toutes les espèces de fauvettes, afin de réchauffer en moi des souvenirs qui, sans elles, se refroidiraient. J'ai du plaisir à les voir, à les nourrir, à les entendre. J'assiste à leur toilette, à leurs repas, à leurs amours; et lorsqu'elles se baignent je me tiens à côté de la baignoire. Cette *sylvia alpina* me rappelle la bergère des Alpes qui me fut chère, et dont la chaumière était située tout près du nid de l'oiseau; la sylvie des joncs, autrement *sylvia arundinacea*, me rappelle les jolies paysannes que j'ai vues dans les marais de Flandre et de Hollande.

» La *sylvia flammæa* est l'image de l'ardente créole des Antilles, et la *sylvia casta* celle de la jeune novice ré-

cluse dans un monastère. Toutes ces sylvies aiment, chantent, coquettent, pondent et couvent. C'est absolument comme chez nous.

» Mais mettez à part chez les femmes comme chez les fauvettes ces grâces légères, cette brillante vivacité, ce ramage harmonieux, ces refus plus doux que les faveurs mêmes, ces infidélités plus séduisantes encore que la constance, que d'intrigues, que de manéges, que de perfidies, et quel vacarme ! Quels caractères hargneux, colères, jaloux, querelleurs ! Ici, on se bat à coups de bec, on se crève les yeux, on s'arrache les plumes ; là, on casse les œufs de sa rivale, on détruit son nid, on s'empare de ses dépouilles. Ailleurs, on séduit un époux adoré, on porte le trouble dans un ménage voisin, on enlève à sa famille un adolescent plein de candeur, et qui sait à peine manger seul. On flé-

trit la fleur de sa jeunesse. Vous pensiez trouver dans une volière un paradis d'amour et de constance, vous y trouvez un enfer de peines et de tourmens; et lorsque je songe aux objets si doux et si cruels de mes plaïsirs et de mes peines passés, je jette les yeux sur cette cage, et les fauvettes me consolent. »

LES PINSONS.

Nous quittâmes ce vieux fou, et nous sollicitâmes la faveur d'être présentés à la dame du château. Nous la trouvâmes seule dans son appartement. Cet appartement était contigu à un cabinet, ce cabinet avait une issue sur un vestibule, et ce vestibule s'ouvrait sur une terrasse qu'enveloppait dans toute son étendue un large filet. Sous ce filet était une multitude d'oiseaux gazouil-

lant tous ensemble. « Je n'ai pas toujours été vieille et infirme, nous dit la dame châtelaine. Une ophthamie opiniâtre n'a pas toujours obscurci mes yeux, ces yeux qu'on appelait jadis de petits incendiaires. Des roses fleurirent autrefois sur ces lèvres aujourd'hui flétries. Je l'avouerai, j'avais le cœur sensible et une cour nombreuse. Les plus beaux cavaliers de France et d'Italie se sont disputé ma conquête; ils se glorifiaient de leurs chaînes et bénissaient leur prison; et, désirant nourrir mon cœur de tout ce qui peut me rappeler de si charmans souvenirs, après avoir long-temps cherché, je n'ai rien trouvé qui ressemble plus aux hommes que les pinsons.

» Les uns et les autres se prennent à l'appeau; quelques-uns s'engagent dans des quatre de chiffre ou dans des nœuds coulans. Mais regardez de près au fond

des bois et au sein de la société, dans les volières et dans les cercles, vous ne trouverez qu'immoralité, libertinage, une infamie qui vous enchante un instant pour vous rendre malheureuse toute la vie : et lorsque je songe à tous les maux que j'ai endurés de la part de ces infidèles, je jette les yeux sur cette volière, et les pinsons me consolent. »

Nous abandonnâmes cette doyenne de la galanterie à ses folles consolations, et nous cherchâmes quelqu'un avec qui il fût possible de lier une conversation sérieuse.

LES FOURMIS.

Il y avait alors dans le château un officier retiré, affligé de plusieurs mutilations, et décoré de plusieurs croix. Les maîtres de la maison l'appelaient monsieur le commandeur, et les perro-

quets en le voyant passer ne manquaient jamais de lui dire : « *Bonjour monsieur le commandeur.* » Il menait dans ce manoir une vie toute contemplative. Il n'étudiait plus les mœurs et le caractère des hommes dans leur histoire, il ne suivait pas leurs mouvemens dans les gazettes, mais il observait avec assiduité les ruches, les nids, les terriers et les tanières. Il était tombé dans un dégoût tel de notre malheureuse espèce qu'il semblait préférer les mouches et les lapins à l'être civilisé que Dieu créa jadis à son image, et qu'on a aujourd'hui tant de peine à reconnaître.

Nous trouvâmes ce naturaliste dans le parc, armé de sa loupe et observant un nid de fourmis.

« Voici, nous dit-il, l'espèce animale qui par son intelligence et son esprit social se rapproche le plus de l'homme en société, et par tout ce

qu'on observe ici, on est obligé de convenir qu'elle n'y gagne pas grand'chose. Mieux vaudrait pour cette espèce qu'elle fût moins avancée dans la civilisation. Considérez, s'il vous plaît, tous les évènemens qui arrivent sur ce petit coin de terre. Voici une admirable petite république où les fourmis *mineuses* naissent et demeurent libres et égales en droits, où la liberté est inoffensive, parce qu'elle est soumise à des instincts qui sont le code civil de ce petit peuple. Chacun y vivait de son travail et de son industrie, et se prêtait avec empressement à tous les travaux qu'exigeait le bien public. Le commerce y florissait, la population y augmentait. Mais l'excès de la civilisation a tout gâté. Quelques mineuses, empressées de jouir, et jalouses de ne rien faire, sont allées dans la cité voisine, habitée par une nation altière,

conquérante, et qui est connue sous le nom de fourmi *céphalotte*, et elles leur ont proposé de venir s'emparer de leur république, en partageant avec elles le produit de la conquête*.

» Cent mille *céphalottes* s'ébranlent, se mettent en campagne, arrivent, se rangent en bataille autour de la cité laborieuse. On fait le blocus du nid de fourmis. On se chamaille, on attaque, on dispute le terrain, on emporte les ouvrages avancés, et du haut des remparts on observe les assiégés, qui quittent leurs ateliers, courent aux armes, et emportent leurs enfans dans les casemates. Mais les assiégans, qui ont amené avec eux plusieurs nations qui sont leurs alliées, se divisent. La fourmi *porte-pièce* se prévaut de son armure pour être élevée au rang suprême dans

* Voyez le savant Traité de Huber sur les Fourmis.

l'armée. La fourmi *ronge-bois*, ou *liquiperda*, veut qu'on coupe un chêne et qu'on le renverse comme une machine de guerre sur la ville assiégée. Elle fera manquer toute la campagne si on n'adopte pas ce nouveau moyen d'attaque. La fourmi *chameau* se prend de dispute avec la fourmi *bossue*, et attise la discorde dans le camp. La fourmi *échancrée*, la fourmi *arquée* et la fourmi *chaperonnée* font valoir comme des titres au commandement leurs échancrures, les arqûres et leurs chaperons. *L'échancrée* veut surtout que la chose finisse par une pointe, et elle ne démordra pas de ce plan tant que la campagne durera. La fourmi *atome* jette les hauts cris, et veut absolument qu'on parle d'elle dans la *Quotidienne* des fourmis.

» D'autre part, il n'y a pas moins de division parmi les assiégées. Celles qui ont provoqué l'arrivée des assiégans

jettent les soupçons et les inquiétudes dans la place sur la fidélité des troupes. Elles crient cent fois plus fort que les citoyens les plus dévoués et les plus généreux. D'un autre côté, quelques fourmis à *système* prétendent qu'elles portent dans leur abdomen une quantité exubérante d'acide formique capable de porter l'infection dans le camp ennemi, et que pour gagner la bataille il ne s'agit que de tourner contre l'ennemi l'organe contenant ce principe délétère. Pendant que l'on délibère sur le parti que l'on doit prendre, on se bat, on s'égorge de toutes parts; les assiégeans font de brillantes attaques, les assiégés de courageuses sorties ; les remparts sont teints de sang et couverts de cadavres; et tout ce massacre n'aboutit à rien; car la place n'est pas prise, chacun reste maître du terrain qu'il avait avant les hostilités, et cette

guerre finit comme finissaient jadis les guerres d'Allemagne.

» On a tué des milliers de familles, toutes les couvées ont avorté, on ne voit que veuves, orphelins, débris, ruines, et misère. Mais qu'importe! quelques fourmis *mineuses*, d'accord avec les *céphalottes*, se sont satisfaites.

» Actuellement, ajouta M. le commandeur en finissant, lorsque je songe à mes campagnes, à mes fatigues, à mes blessures, à tant de sang humain répandu pour créer une renommée à quelques êtres inconnus, je jette les yeux sur ce nid, et les fourmis me consolent. »

LES SINGES.

Parmi les huit tourelles dont était flanqué le château de M. le comte, il

y en avait une que, suivant l'usage des vieux donjons, on nommait la Tour du Nord. Dans cette tour vivait un vieil observateur au rire sardonique, au caractère moqueur, et que l'on appelait le cynique du château. Au pied de cette tour était une grande ménagerie peuplée de singes qui capriolaient sans cesse dans les loges, fabriques, ou bosquets qu'on avait élevés ou plantés pour eux. En ouvrant les fenêtres de cette tour et en regardant en bas, notre original croyait voir l'espèce humaine se développer sous ses yeux.

Nous montâmes sur cet observatoire, et lorsque nous y fûmes : « Vous pouvez observer d'ici tout à votre aise, nous dit le cynique, la nation la plus inquiète, la plus pétulente et la plus indéfinissable qui soit échappée des mains du Créateur. En état de nature, elle n'a que des instincts grossiers et des

besoins modérés ; civilisée, elle ajoute à ses nécessités réelles mille besoins factices, et à ses caprices sauvages toutes les extravagances qui appartiennent plus particulièrement à notre espèce, et qu'elle emprunte de nom. Elle devient égoïste, tracassière, ambitieuse, et la dépravation est portée si loin chez elle qu'elle contient dans son sein plusieurs espèces qui mettraient le feu à la singerie si elles avaient quelque chose à espérer dans cet incendie. Ses appétits sont si véhémens, si confus, si contradictoires, qu'on a comparé le cerveau d'un singe à un œil humain tellement ébloui par un éclat de lumière qu'il ne peut distinguer aucun des objets qui tombent sous son rayon visuel. On a prétendu que le singe est un homme fou, et l'homme un singe raisonnable. La définition serait plus précise si on en retranchait les deux adjectifs. Les diverses fa-

milles qui composent cette nation burlesque ne peuvent se souffrir entre elles, parce que l'angle facial, qui est le thermomètre de l'intelligence, offre dans chaque espèce une ouverture différente.

» L'homme physiquement et moralement bien constitué porte sur sa face un angle de 90 degrés; celui de l'orang-outang est de 60; celui du babouin de 30; en sorte que, quant aux facultés intellectuelles, il faut deux babouins pour équivaloir à un orang, et trois pour égaler un homme.

» De cette différence dans l'organisation cérébrale découlent nécessairement tous les désordres qui résultent de l'inégalité. Ajoutez-y la diversité des appétits, des mœurs, des complexions, de la structure physique, qui, étant la partie la plus apparente de nous-mêmes, inspire plus d'orgueil ou cause plus de

dépit, et vous aurez une idée de tout ce qui se passe de sérieux et de burlesque chez la nation pithèque. Chaque individu y dissimule ses défauts et se prévaut de ses avantages le mieux qu'il peut.

» Le mandrille s'enorgueillit de la belle couleur bleue qui colore sa face et ses joues ; le gibbon de la longueur de ses bras, qui lui servent de balancier et le rendent fort habile dans les exercices d'équilibre ; le saïmari, le plus joli des sapajous, obtient de brillans succès par la beauté de sa robe, l'élégance et l'agilité de son corps, et la gentillesse de ses manières ; le papion se pâme d'orgueil en enflant ses abajoues et en offrant à l'admiration publique, par un rire habituel, la blancheur et l'éclat de sa denture ; et la femelle du jocko saisit toutes les occasions de vous montrer ses fesses couleur de rose. *Si-*

mia ecaudata, corpore nudo, et natibus rubris (Linnée). L'homme des bois se promène gravement dans l'attitude d'un penseur. Il imite le singe de Buffon, qui mangeait et buvait avec son illustre maître, sortait de table en même temps que lui, avec un curedent à la bouche, et en remuant ses lèvres comme s'il eût dit ses grâces ; singe si bien élevé qu'on lui aurait donné le fauteuil s'il avait pu prononcer, ou simplement grommeler le discours de réception qu'avait composé pour lui ce bipède spirituel qui, dans ce temps-là, travaillait pour les magots que l'on élevait aux honneurs académiques.

» Au sein de tant d'ambitions déçues, de tant de vanités irritées ou blessées, la guerre domestique est l'état habituel dans cette ménagerie, et la paix n'y règne que par exception. Une guenon suffit quelquefois pour mettre la singe-

rie en feu. Dernièrement le singe mogol, le plus beau de sa race, et à qui on accorde des honneurs divins sur les bords de l'Indus, ayant autour de lui une babouine aux fesses blanches, une gibbone à queue prenante, et une guenon blanc-nez, adjugea un coco à la première de ces beautés. La Vénus cerco-pythèque reçut la pomme du nouveau Pâris en présentant la main droite avec grâce, et plaçant avec dignité la main gauche comme la Vénus pudique. Mais les rivales évincées portèrent le feu de la discorde dans la ménagerie. On courut aux armes; on se mit en ligne; on se battit suivant les règles inhumaines adoptées par les sociétés humaines. Plus d'un Achille à moustaches bleues mordit la poussière; plus d'une Andromaque aux fesses nues vint supplier le vainqueur de lui restituer le corps d'un époux à oreilles

courtes et à museau alongé. Mais voici bien d'autres affaires qui surviennent. Une troupe de jockos doublés d'hermine arrivent gravement sur le champ de bataille. Elle relève les blessés, les secoue avec vivacité, leur enfonce les griffes dans le corps comme des lancettes, introduit dans leurs blessures, en guise de charpie, des lambeaux de vêtemens ou des pelages de bêtes; elle coupe, elle ampute, elle dépèce, pensant agir le mieux du monde, et comme elle avait vu faire dans les ambulances; et elle ne demeure en repos que lorsque tous les blessés sont morts. Quand il est question de les enterrer, voilà les singes hurleurs qui refusent la sépulture aux héros qui ont succombé, et les jettent à la voirie. Il est vrai que ces singes ont été élevés dans de grandes capitales, et qu'ils en copient ici les mœurs; car les mêmes familles ne commettent pas

les mêmes sottises dans les forêts de l'Amérique et sur les rives de l'Orénoque. On se conduit mieux chez les sauvages que sur les bords du Tage. Le Karaïbe, qui se colore la face avec le rocou, vaut mieux que l'ultramontain qui arbore la livrée du patelinage.

» Un mandrille, élevé dans la haute société de Paris, et qui sait son monde, en conserve ici toutes les habitudes et en copie toutes les manières. Il se lève à onze heures du matin, se rase, se peigne, se rogne les ongles, se lave la bouche et les dents, s'habille et se parfume. Il se rend dès son lever dans cette petite fabrique que vous voyez au bout de la ménagerie, et que je fais approvisionner tous les matins en comestibles frais et en boissons édulcorées. Il y trouve une multitude d'autres petits

singes qui boivent et mangent, tenant à la main une feuille de papier qu'ils tournent et retournent sans cesse avec une vive curiosité, comme s'ils savaient lire. Quant à lui, mandrille, et mandrille de bon ton, il ne jette sur ce papier qu'un regard distrait; à peine lui voit-on ouvrir la bouche lorsqu'il mange, et remuer les lèvres lorsqu'il boit. Puis il bâille, s'endort et ronfle étendu tout de son long comme un homme fatigué par les bonnes fortunes de la nuit précédente : on se croirait chez Tortoni.

» A midi il prend sa canne, sa tabatière, son lorgnon, son étui à curedent, sa badine, enfle ses abajoues, donne un mouvement de rotation à sa queue, passe la main sur son toupet, arrange ses favoris, et le voilà à la promenade. Saluant toutes les guenons qui se trouvent sur la route, afin que chacun puisse croire qu'il les connaît, qu'il

est au mieux avec elles; donnant un coup de pate à une sagouine nouvellement débarquée, agaçant une gibbone qui captive une excellence à queue de renard. S'il passe devant le faune de Phidias, il s'arrête, salue la statue; il s'y reconnaît, et il imprime un tel mouvement aux muscles de son visage, que l'on croirait qu'il lui échappe de dire : « Voilà pourtant, mesdames, » comment je suis bâti! »

» Le soir il se rend dans un cercle où se réunissent les singes à queue de lion, à museau de chien, et plusieurs autres quadrimanes d'un rang fort distingué. On introduit dans cet aréopage un macaque de la plus haute volée, qui tient dans sa main un gros cahier qu'il a l'air de déclamer. Mais à peine a-t-il poussé quelques cris, qu'on le siffle, qu'on le berne, qu'on se jette sur son papier, qu'on le met en pièces.

Les ouistitis s'élancent sur lui, et se suspendent à ses oreilles. Le tamarin, le micco, le pinche lui jettent à la tête des coquilles de noix, les magots lui font la grimace, et les guenons lui montrent le derrière. On croirait assister à la répétition d'un comité dramatique de lecture.

» Un peu plus tard, il se rend dans cette chaumière couverte de paille que vous apercevez d'ici, et où l'on se réunit tous les soirs pour faire des exercices de voltige. Le singe acrobate danse sur la corde; le Malborough fait le saut du tremplin. Les cercopithèques les plus favorisés de la nature se suspendent aux corniches de la salle par la vertèbre la plus extrême de leur queue, et viennent ensuite passer l'extrémité de leurs langues sur la main des sagouines appuyées sur les loges. Il y a du mouvement depuis le comble jus-

qu'à l'orchestre. Quant à notre mandrille, il s'occupe à faire ses visites. S'il trouve renfermés en loge grillée un sapajou avec une saki, il se retire avec confusion, et indique par une gambade qu'il ne veut déranger personne. De là, il va au balcon, sur le théâtre; il se multiplie, il est partout, si ce n'est au spectacle. Faune dans les coulisses, satyre en loge grillée, Appollino au balcon, il est encore l'Achille du lustre et l'oracle du foyer. Il se retire à minuit, emmenant toujours avec lui une ou plusieurs babouines s'il n'a pu recruter une pongone.

» Une guenuche bien élevée se lève à midi, prend un bain de propreté, se place devant un miroir, s'y mire et regarde derrière pour savoir s'il y a quelqu'un. Elle est entourée d'une troupe

de jeunes tamarins et d'élégans sapajous qui ont une odeur de musc et une queue de belette, et qui l'assistent dans les soins qu'elle se donne pour ajouter plus d'éclat à ses charmes et de relief à ses appas. Elle donne à l'un sa pate à baiser, ses abajoues à l'autre; mais si un magot pousse trop loin la témérité, elle s'enveloppe d'un voile transparent, comme une autre Uranie.

» Elle sort de cet atelier comme une statue divine de dessous la main du sculpteur. Un vieux pongo qui est chargé à titre d'office de produire en public les beautés merveilleuses de la singerie, prend celle-là sous le bras, la conduit à la promenade, afin de partager avec elle l'admiration que sa beauté inspire. Il est comme le Pygmalion de cette nouvelle Galathée. Tous les singes se dressent sur leurs pieds de derrière pour la voir passer. Ils en gri-

macent d'aise. Quelques-uns se pâment et respirent des essences pour rappeler leurs esprits, tant le goût de la luxure est poussé loin chez le peuple singe; et quand l'âge a amorti ce goût, l'habitude en reste. Lorsque la guenuche rentre le soir au logis, elle trouve ses guenuchons morts faute de soins, et un mari qui la rosse. Mais que lui importe? le lendemain elle retournera avec son pongo faire la même tournée, parce que son ambition est d'être une babouine à la mode.

» Telles sont les habitudes des singes, guenons et mounines que j'ai fait acheter dans les grandes villes où ils ont reçu leur éducation. Mais j'ai été obligé de les cantonner dans un lieu particulier de ma ménagerie, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les singes venus du Nouveau-Monde en état de pure nature. Vous pouvez apercevoir

du haut de cette tour les manières et les mœurs des premiers, et juger par les habitudes qu'ils conservent ici chez quelle nation ils ont été élevés. »

Nous fixâmes en effet nos lorgnettes du côté que nous indiquait notre observateur, et nous vîmes un orang-outang de la première grandeur administrer froidement et en cadence des volées de coups de bâton à de pauvres sapajous qui avaient la bonté de présenter leur dos à l'instrument contondant. « C'est le singe de Moscou, nous dit notre original. — Et ce grand jocko qui boit, fume et boxe avec tant de sang-froid et de méthode, calculant la quantité de boisson qu'il avale, le volume de fumée qui s'exhale de sa bouche, et la portée des coups qu'il donne et qu'il reçoit? — C'est le singe de la Tamise. — Et ce Belzébuth

à moustaches, qui attache à un poteau pour les torturer un certain nombre d'ouistitis qui jouissaient innocemment de leur liberté? — C'est le singe de Castille. — Et cet autre singe à camail, qui jette ses propres ordures à la tête de ceux qui refusent de lui faire la révérence et de lui donner des gimblettes? — C'est la *simia romana*. — Et ce cercopithèque à museau de chien, qui offre la pate de sa femelle à baiser à tous les faunes qui l'entourent et qui la pressent, mais qui exige pour prix de ces faveurs que l'on remplisse ses abajoues de comestibles? — C'est le singe cornu. — Et ce grand macaque qui tient un papier et trace des plans sur le sable, accompagné par une multitude de sakis aux fesses caleuses et à moignon au lieu de queue? — C'est le gobe-mouche politique, ou l'abbé trente mille hommes. — Et cet autre quadrimane étendu

au pied d'un arbre, qui semble bâiller aux corneilles, ou rêver à la lune et aux étoiles?—C'est le singe romantique. —Et ce pongo à la barbe grise, au visage de bonhomme, qui ne bouge de son coin pas plus qu'un terne, qui observe tout et ne fait rien?—Ce singe, répondit le philosophe cornac, c'est un autre moi-même, et je ne recule pas devant le miroir qui réfléchit avec tant de vérité mon image. A vous parler franchement, je suis porté autant et plus qu'un autre au rire et à la gambade. Je rêve le matin, je cabriole le soir, j'observe souvent, j'imite quelquefois, et je fais des folies, afin de me prouver à moi-même que je conserve le caractère de mon espèce. Mais je veux que mes singeries soient inaperçues. Aussitôt qu'on me découvre, je ne dis mot, et me perds dans la foule. Je suis dans ce château unique dans mon allure de

bipède. On ne s'amuse pas tout seul, et pour charmer les ennuis de la solitude, je jette les yeux sur cette ménagerie, et les singes m'amusent et me consolent. »

CHAPITRE VIII.

L'Échelle des Êtres organisés.

Il y avait dans le château un vieux marin qui, aimant beaucoup à causer, s'emparait des nouveaux arrivans et ne les abandonnait que quand il les avait fatigués du récit de ses aventures de mer. Il était connu dans tous les environs sous le nom de capitaine Crac. Il parvint un jour à nous aborder et à nous raconter ainsi l'histoire de ses voyages.

« Je m'embarquai fort jeune en qualité de naturaliste à bord de *l'Antilope*, partant pour la découverte. Arrivé, après une traversée fort heureuse, dans les mers Australes, nous naviguions

paisiblement par le travers des îles de Blessings, lorsque l'on signala de notre bord une île inconnue des marins, et qui nous parut émaillée des fleurs les plus brillantes. Je me jetai dans la chaloupe du bâtiment, je fis cap dessus, et lorsque j'abordai dans cette île, quelle ne fut pas ma surprise lorsque je reconnus que ce grand parterre était formé par l'épanouissement de plusieurs millions d'animalcules phosphoriques changeant à volonté de forme et de nuances, et dont toutes les habitations semblaient être illuminées par des lampions de couleur? Les uns vivaient dans des maisons à tissu spongieux, comme les alcyons, les flustres, les éponges; les autres dans des enveloppes pierreuses et crétacées, comme les madrépores et les coraux; d'autres encore étaient abrités sous des cuirasses de corne ou de nacre, comme les oursins et les étoiles

de mer ; plusieurs affectaient la forme rayonnante ou radiaire, et se développaient en anémones ou en roses, et tous puisaient dans le même élément la matière première qui, en transsudant de leur substance, prenait la forme et la couleur qui convenaient aux besoins de chaque espèce.

» Je saluai ces animalcules comme les premiers architectes du globe. Ils travaillaient silencieusement au fond des mers à changer l'eau en pierre lorsque rien de solide ne paraissait encore ; ils formèrent l'ossature de la terre encore submergée, comme les lychens et les mousses formèrent son épiderme lorsqu'elle commença à se dessécher. Il était ainsi réservé aux espèces microscopiques de composer ce qu'il y a de plus gigantesque sur la surface de la terre et de plus extraordinaire dans ses entrailles.

» Rien n'est simple comme l'organisation physique de ces imperceptibles individus. Elle consiste dans une suite de ganglions qui s'enchaînent les uns aux autres, et qui leur servent de canal alimentaire, de vaisseaux sanguins, de conduit cérébral, de tissu nerveux, d'appareil respiratoire. Tous les phénomènes de la vie s'accomplissent en eux par ce simple organe, et leur reproduction s'opère par la section naturelle ou accidentelle de quelques-uns de ces ganglions qui, en se séparant, forment des individus complets et jouissant d'une vie particulière, et qui, en se réunissant au tronc maternel, continuent d'y mener une vie sociale et commune. Dans cette organisation si simple telle est l'énergie reproductive, que plusieurs générations naissent, périssent, et se succèdent dans une seule journée.

» Lorsqu'on se lave la figure avec

une éponge, on ne se doute pas que l'on emploie à cet usage une ville entière que des milliers de générations ont édifiée et habitée durant des siècles, et quand on se revêt d'une parure de corail, on ne soupçonne pas que l'on porte à son cou et que l'on suspend à ses oreilles le palais brillant élevé par des milliers d'artistes imperceptibles.

» Je m'occupai long-temps avec un extrême plaisir de l'observation de ces petites nations, lorsque la marée montante et une brise fraîche entraînèrent ma chaloupe vers une chaîne de rochers qui étaient à moitié cachés par les eaux de la mer. Je jetai le grappin sur la partie la plus élevée, et je me couchai dessus pour y prendre quelque repos. Je sentis que ce rocher avait un mouvement de bas en haut, et je présumai

qu'il était habité. J'en détachai, à l'aide d'un marteau, un fragment, qui se divisa en plusieurs cloisons dont chacune était un appartement occupé par un mollusque. Je vis que ce mollusque était couvert d'une membrane qui lui servait de manteau, et qui, par ses extrémités frangées, s'attachait à son domicile comme une tapisserie. Je pus apercevoir à la faveur de ma loupe, et au-dessous de ce manteau, quatre feuillets membraneux traversés par des stries qui me parurent remplir les mêmes fonctions que les branchies dans les poissons. Sous ces feuillets existe un organe cylindrique et blanchâtre qui tourne sous un muscle abducteur, et que je suppose être un canal alimentaire. Je crus distinguer dans chacun de ces individus l'organe mâle et l'organe femelle, et à l'extrémité opposée une bouche composée de quatre lèvres qui jetaient en

dehors quelques globules qui, en se développant, devenaient des individus vivans et complets.

» Ce peuple paisible d'hermaphrodites est certainement le moins importun et le moins remuant qu'il y ait au monde, et néanmoins il lui faut se mettre en garde contre deux espèces de crabes, dont l'une jette dans son domicile, lorsqu'il est ouvert, un petit caillou qui empêche la porte de se fermer, et livre ainsi le paisible habitant à la merci de tous ses ennemis; et l'autre attaque la maison par le toit en cherchant à le percer; et lorsque le mollusque s'en aperçoit, il oppose à ses attaques des mamelons de nacre que nous appelons perles, et qui ne sont que les fortifications d'une maison en état de siége.

» En étudiant l'organisation de cette espèce je vis que je m'étais élevé dans l'échelle des êtres organisés de plu-

sieurs degrés au-dessus des êtres ganglioniques qui se multiplient de bouture, puisque je trouvais dans les premiers un double organe de reproduction, une circulation de fluides, un appareil de reproduction, et je demeurai long-temps en admiration devant une république d'huîtres.

» En me promenant le long de la côte, je trouvai une coquille univalve qui avait près d'une toise de diamètre, et que je reconnus à ses spires, à ses parois articulées, à ses cloisons transverses et découpées dans leur contour, pour appartenir au genre des ammonites. Elle avait probablement été jetée sur ce rivage par la tempête ou par les hautes marées, et elle était encore de la plus belle conservation après avoir été la demeure antidiluvienne d'un

mollusque dont l'espèce n'existe plus, et dont l'embonpoint devait être considérable. Il était tard, le sommeil me pressait; je me pelotonnai comme je pus dans cette coquille dont les analogues sont employés comme bénitiers dans plusieurs églises de l'Europe, et j'en fermai l'ouverture avec mon manteau. Je trouvais du plaisir à penser qu'il n'y avait assurément pas dans le monde de lit plus antique que celui-là, puisque la théologie enseignée dans une partie de l'Inde impose comme article de foi que Brama s'est tenu caché pendant plusieurs siècles dans une coquille de cette espèce, qui est connue sous le nom de *salagrama*. Je succédais peut-être dans la même couche à ce grand prophète; j'occupais le lit d'un autre, et quel lit! un lit consacré par la présence d'un dieu. Sur ces rivages solitaires, et au fond de ma coquille, cette pensée

égayait mon esprit, et je m'y complaisais, lorsque je sentis un corps étranger qui, après avoir écarté mon manteau, poussa en avant deux tentacules flexibles avec lesquelles il chercha à mesurer la forme et les contours de ma figure. Je crus un instant que Brama revenait pour réclamer son lit; mais, après de plus mûres réflexions, je pensai que ce grand prophète était trop bien élevé pour commettre à une heure indue une telle incivilité; et il me parut plus probable que le nouvel arrivant était un énorme mollusque qui, ayant perdu sa coquille, cherchait à passer la nuit dans une autre; il se contenta de la moitié de mon logement; nous passâmes la nuit ensemble, et jamais camarade de lit n'eût été moins incommode que celui-là, si en s'en allant au point du jour il ne m'eût inondé des flots d'une liqueur gommeuse qui m'o-

bligea à prendre un bain de propreté dès mon lever.

» En sortant du bain je sautai dans ma chaloupe, et je mis au large par une jolie brise de nord-est. Cette brise ayant cessé de souffler peu d'instans après, et laissant la voile flasque, m'obligea à recourir à mes avirons; je sentis que l'un d'eux était arrêté dans le mouvement que j'essayais de lui donner par une grande baguette qui l'entortillait, et que je pris d'abord pour un rejeton de ces algues marines qui croissent sur les hauts-fonds de la mer. Peu à peu je vis l'une de ces verges s'élever jusqu'à la hauteur de mon bras, l'entourer, le saisir, et le presser vivement; je me sentis peu à peu entraîner sur le bord de ma chaloupe par la puissance que ce corps flexible et rétractile exerçait sur

moi. Je regardai dans la mer, et je vis se développer et monter jusqu'à moi huit autres verges moins grandes que la première, et au milieu de cette barbe une gueule énorme ayant la forme d'un bec de perroquet, une longue mâchoire d'une matière cornée, une langue épaisse et épineuse, et deux gros yeux ronds et immobiles qui me regardaient avec avidité. J'avais ainsi le bras gauche engagé dans une tentacule qui m'entraînait vers la tête; mais j'avais heureusement conservé la liberté de mon bras droit, et je m'en servis pour jeter dans sa gueule le grappin de ma chaloupe. Je harponnai ainsi la bête; je la remorquai à moitié morte sur la côte, et teignis l'eau de la mer d'un sang noirâtre. Je compris bientôt à quel danger je venais d'échapper, lorsque je reconnus ce vilain animal pour appartenir au genre des sèches signalé par

les naturalistes sous le nom de *sepia*, redouté des marins sous le nom de *Kraken*. Elle parvient quelquefois à faire chavirer de petits bâtimens en les accrochant par ses tentacules et ses fanons; d'autres fois elle saisit sur leur bord de pauvres matelots qu'elle dévore.

» Je fus curieux de connaître son organisation intérieure, et je vis, à l'aide de mes instrumens de dissection, que cette vilaine bête n'est autre chose qu'un grand sac fermé par le bas, ouvert en haut par un large bec, armé de deux tentacules fort longues, et de huit autres petits bras d'une nature nerveuse et verruqueuse. Chaque verrue de ces bras est une sorte de ventouse par laquelle l'animal, en faisant le vide, aspire tout le sang qui s'en écoule, et je trouvai en effet mon bras gauche couvert d'autant de piqûres sanglantes

qu'il y avait de verrues dans la tentacule qui l'avait pressé. La partie supérieure de ce sac est couverte d'une cuirasse qui, sous le nom d'os de sèche, sert à divers usages dans la société; et dans la partie postérieure on trouve une vessie remplie d'une liqueur noire que l'animal répand dans les eaux pour les troubler et échapper ainsi à ses ennemis; et cette liqueur est connue dans les arts sous le nom d'encre de la Chine. Quoique cet animal ait dans la tête un léger rudiment de pulpe cérébrale, il est cependant dépourvu de l'épine vertébrale qui semblerait nécessaire pour transmettre le mouvement de la tête aux extrémités. Cette bête a trois cœurs; l'un, placé au fond du sac, pousse le sang par les artères dans les deux cœurs supérieurs, qui le renvoient au premier par la veine cave, après avoir traversé des branchies, sorte de poumon au tra-

vers duquel le sang se dégage du gaz acide carbonique et se saisit de l'oxygène.

» En examinant le jeu et le mouvement de tous ces organes, je vis que j'étais monté plus haut encore dans l'échelle des êtres organisés, puisque j'avais trouvé tant d'instincts cruels dans celui-là, et je craignis de trouver pis encore lorsque j'arriverais aux vertébrés à sang chaud, à sexe séparé, à quatre ou cinq sens, à deux moitiés symétriques accolées ensemble.

» Après cette dissection dégoûtante, je remontai dans ma chaloupe, je me mis au large, et sur le dos des vagues je vis s'avancer vers moi une tête de serpent placée sur un cou grêle et flexueux, et me menacer de son bec. Je tirai un coup de pistolet, et je vis aus-

sitôt le serpent bondir sur les eaux et prendre son vol. Je reconnus alors l'oiseau connu sous le nom vulgaire d'*anninga*, signalé par les Hollandais sous celui de *slange-hals-voogel*, et par les naturalistes par celui de *plotus*. Je le reconnus aux doigts de ses pieds engagés dans une membrane, à sa queue, composée de douze longues pennes, excédant de trois quarts la longueur de ses ailes, et qui forment ainsi la partie extrême de l'oiseau-serpent. La mer était dans ce moment couverte d'oiseaux palmipèdes, parce que c'était l'époque du passage de ces colonies de poissons qui leur servent de nourriture. En traversant l'espace qu'occupaient ces diverses familles de palmipèdes ichtyophagiques, j'admirai avec quelle intelligence la nature avait donné à ces oiseaux la forme d'une carène de bâtiment avec une queue pour gouvernail,

leurs pates pour avirons, leurs ailes pour voiles, et leur tête s'élevant comme le grand mât au-dessus de ces navires animés. Je naviguais avec un extrême plaisir au milieu d'une troupe de grèbes, de guillemots, d'albatros, de frégates et de fous qui ne paraissaient pas du tout alarmés de ma présence. A mesure que j'approchais du rivage, je trouvais les échassiers, navigateurs moins habiles, dont la conformation est merveilleusement appropriée aux côtes de la mer, comme le sont les pirogues qui, ne pouvant pas tenir la haute-mer, sont uniquement destinées à longer le rivage. Je reconnus, plus près encore de terre, les flamands, les spatules, les karmichis, les grues, les hérons, les huîtriers, et plus près encore les vanneaux, les pluviers et les poules d'eau.

» En côtoyant le rivage, j'entrai dans

une crique où la mer était calme et profonde. Ce fut là que j'entendis un chant qui me parut sortir d'une poitrine humaine et d'une ame sensible qui exhale sa passion dans des accens pleins d'amour et de mélancolie. Je n'avais jamais ouï une si belle voix ni entendu une telle romance. Je m'approchai du lieu d'où ces accens semblaient partir, et je vis debout, et élevé au-dessus des vagues, un superbe corps de femme, et un visage animé par deux grands yeux qui, en me regardant, m'inspirèrent à la fois des sentimens d'admiration et de terreur. Autour de cette beauté était rangée en cercle une troupe de courtisans qui attendaient qu'on les appelât chacun à son tour dans la couche impériale. Cette scène de galanterie, quoique annoncée par la plus douce mélodie, ne me parut pas du tout plaisante. Le sort des compagnons d'Ulysse

s'offrit à ma mémoire. La rudesse des moustaches et le regard farouche de cette autocrate des mers qui vivait au milieu d'un sérail de mâles, effacèrent l'impression qu'avait faite sur moi la douceur de la voix de cette cruelle enchanteresse. Je compris que j'étais monté encore plus haut dans l'échelle des êtres; que j'étais arrivé aux animaux vertébrés, ayant des sexes séparés, dans l'ordre des amphibies, et dans le genre des phoques, où les femelles, plus rares que les mâles, vivent à la manière des reines de l'Orient. Je n'augurai rien de bon de cette organisation supérieure.

» Arrivé de nouveau sur la terre-ferme, je sentis le besoin de me reposer. Je tirai de ma chaloupe une peau de bison qui me servait alternativement

de manteau et de couverture; je choisis un lieu commode pour me coucher, et je me couvris du pelage que je viens d'indiquer. Je m'endormis d'un sommeil profond; mais je sentis bientôt, ou plutôt je crus sentir un vent impétueux dont les rafales enlevèrent ma couverture, et en même temps un instrument acéré qui me pinça légèrement la nuque et me souleva doucement par le double collet de ma *riding-coat*. Je crus rêver. Je me laissai faire et je trouvai fort agréable le songe qui me faisait doucement voyager dans les plaines de l'air. Lorsque je me réveillai, le jour commençait à poindre; je jetai les yeux autour de moi, et je reconnus que j'avais été porté sur la cime d'un arbre de la taille la plus élevée, que j'étais couché dans une aire dont la charpente était composée de grosses branches qu'on y avait transportées; que l'intérieur de ce

grand nid était tapissé de mousse et de feuillage, et garni d'une demi-douzaine de blocs, blancs comme la neige, d'une matière crétacée et d'une forme ovoïde. Je m'aperçus que ces sphéroïdes étaient percés à leurs pôles par des becs qui cherchaient à se dégager de leurs coquilles, et qui déjà me menaçaient de leur pointe. Au-dessus de ma tête planait dans les airs un oiseau gros comme un mouton, soutenu par des ailes ayant vingt-cinq pieds d'envergure, et j'aurais pris cet oiseau pour l'aigle de Jupiter si de temps à autre il n'eût laissé tomber dans le nid où j'étais couché des fientes aussi abondantes que celles d'une bête ruminante. Cette incivilité annonçait assez qu'il n'y avait rien de divin dans cette aventure. Je me levai sur mon séant, et à peine fus-je debout que les oisillons qui avaient le bec hors de la coque le retirèrent, et que le

grand oiseau qui était dans les airs disparut. Je fus extrêmement flatté de voir que la hauteur de ma stature et la majesté empreinte sur mon visage avaient imposé à ces oiseaux de proie, et qu'ils avaient reconnu en moi leur maître. J'avais vu d'assez près le grand oiseau qui m'avait enlevé pour reconnaître en lui le *vultur-gryphus*, vulgairement nommé *condor*. Je le signalai à son bec crochu, blanc à sa pointe, noir à sa base, à ses yeux noirs, bordés d'un brun rougeâtre, à son cou garni d'une fraise, à sa tête couverte d'un duvet. Je vis que je l'avais échappé belle, et ne voulant pas demeurer plus long-temps dans une situation que le retour de l'oiseau pouvait rendre fort critique, je me proposai de descendre du haut de mon arbre.

Je vis à ses pieds, au-dessous de moi, une société entière de bipèdes ayant la

face noire, le manteau brun, un capuchon sur la tête, un scapulaire derrière le dos; et telle était la vivacité de leurs gestes, que je les pris pour une communauté de derviches qui célébraient leur office dans ce désert. Je descendis de l'arbre avec cette confiance que, si je ne trouvais pas dans ces bipèdes des êtres mes semblables ou mes égaux, je serais du moins sur la limite qui sépare l'espèce humaine de l'espèce animale, et que je pouvais en espérer quelques secours. Mais à peine fus-je aperçu descendant du haut de mon arbre, que ces bipèdes poussèrent des cris affreux, firent mille grimaces et se livrèrent aux gambades les plus risibles, recevant dans leurs mains noires leurs excrémens et me les jetant à la figure; et leurs femelles, dépourvues de cotillons, montrant en éclatant de rire ce que l'on cache chez les peuples

civilisés. Je vis que j'étais arrivé chez une tribu de pithèques, qui peuvent être considérés comme les bouffons du règne animal. A peine eus-je mis pied à terre, qu'une députation composée de orangs vint me recevoir au débotté ; et après beaucoup de mauvais traitemens, elle me reconduisit à coups de bâton jusque sur la limite du domaine qu'elle occupait.

» Ainsi battu, le corps couvert d'ordures et accablé de contusions, privé de mon manteau, loin de ma chaloupe et du bâtiment qui, après m'avoir longtemps attendu, avait gagné le large, n'ayant pour toute nourriture que des noix d'acajou et quelques fruits acerbes, je me couvris de feuillage de bananier, et je me couchai sur une roche à compartimens réguliers et très-propres, et

qui me parut, autant que je pus le voir à la lueur du crépuscule, comme une sorte de damier composé de larges plaques octogones et d'une matière cornée. La position du lieu était charmante. Je me trouvais sur la rive droite d'un petit ruisseau qui en gazouillant portait à la mer des noix de coco, montées par des écureuils, qui cherchaient à en briser les enveloppes, et des régimes de bananes que des ouistitis dépeçaient en faisant mille grimaces.

» Je me trouvai si bien dans cette position et sur cette couche, que j'avais matelassée avec le duvet que fournit dans ces régions l'apocyn et l'arbre à coton, que je dormis six heures de suite. En me réveillant, je me trouvai sur la rive gauche du ruisseau, à un mille de distance du point de départ et dans un gras pâturage. Je cherchai à comprendre comment j'avais pu être

ainsi transporté sans ressentir aucun mouvement; et j'examinai avec attention la grande table sur laquelle je m'étais étendu. Je vis que c'était une espèce de carrosse roulant sur quatre roues, pourvu d'un timon fort court, et qui était terminé par un bec comme le sont les carrosses les plus élégans. Je descendis de ma voiture, et ayant posé le pied sur l'extrémité de ce timon, je m'aperçus qu'il se retirait spontanément sur lui-même, que les roues n'étaient rien moins que des pates dont chacune était composée de onze osselets et de plusieurs doigts articulés avec quatre phalanges; et que la matière de la grande table dont j'avais fait ma couche était la carapace d'une tortue vivante de la plus grande espèce, et semblable à celle sur le dos de laquelle un gouverneur anglais donna un jour, dans l'une des Antilles, un dîner de trente couverts.

En descendant de cette voiture animée, je me souvins que les testacés portent leurs os en dehors, au contraire des quadrupèdes, qui les portent en dedans. Il ne fallut rien moins que ce petit voyage pour me le rappeler.

» Je m'enfonçai quatre ou cinq milles plus avant dans l'intérieur des terres, à travers des steppes incultes, peuplées de reptiles venimeux et de bêtes sauvages, qui à mon aspect prirent la fuite, lorsque j'entendis une sorte de symphonie exécutée avec des bambous ou des roseaux. Plusieurs éclats de voix humaine se mêlaient à ces accens rustiques, et les échos les répétaient dans la profondeur des bois. Je me dirigeai avec empressement vers le lieu où je supposais que l'on célébrait une fête, lorsque je vis déboucher d'une épaisse

broussaille un Indien ayant la figure teinte de rocou, le corps couvert de plumes, une zagaye sur le dos, une massue à la main. Il rétrograda en me voyant, et il revint quelques minutes après avec plusieurs autres sauvages de sa tribu. Ils me conduisirent dans le bivouac où ils étaient campés, auprès d'un bûcher au feu duquel ils faisaient griller un autre sauvage d'une tribu voisine, qui, au milieu des plus épouvantables tortures, les défiait de lui arracher la plus légère plainte et le moindre signe de douleur. Ce spectacle me révolta. Ces hommes cruels voyant que j'étais saisi de peur me couvrirent de goudron, et ils se disposaient à m'attacher avec des lianes, lorsque je sortis de ma poche un pistolet, dont la détonnation leur causa une telle frayeur qu'ils se sauvèrent en désordre. Après avoir retiré du feule pauvre sauvage à moi-

tié rôti qu'ils immolaient à leur fureur, je me sauvai par une route opposée à celle qu'ils avaient prise en s'enfuyant, et je me saisis de quelques armes grossières qu'ils avaient abandonnées dans ce bivouac.

» Je me trouvais ainsi seul au milieu d'un désert, environné de périls, et n'ayant échappé que par mon sang-froid au dernier que je venais de braver, et je m'abandonnai à de tristes réflexions.

» A mesure que je m'étais élevé dans la série des êtres organisés, j'avais trouvé une plus grande complication d'organes, des appétits plus multipliés, et des passions plus vives et plus cruelles. Je rappelai à mon esprit les animalcules à simple ganglion que j'avais observés dans l'île des Zoophytes, qui se reproduisent sans besoin comme sans

plaisir, et se nourrissent des herbes marines, sans nuire à aucune espèce vivante; et cette république d'huîtres, déjà plus élevée dans l'échelle des êtres, puisque chacun de ses citoyens est pourvu d'un double organe sexuel, se suffit à lui-même, mène une vie stationnaire et contemplative comme l'ermite du désert. Je rappelai encore à mon esprit mon camarade de lit qui avait passé avec moi une nuit entière dans la couche de Brama sans commettre envers moi aucune offense, et s'étant contenté de mesurer avec ses deux antennes la forme de mon visage. Un peu plus loin, j'avais observé une société de phoques pourvus des deux grands systèmes nerveux, le spino-cérébral et le gand sympathique, d'un cœur, d'un poumon, d'organe sexuel séparé sur chaque individu; et enfin tout ce qui peut provoquer des

besoins et inspirer des passions. J'avais vu une souveraine lascive régner sur eux, entonner des chants de volupté pour attirer à elle les instrumens de ses plaisirs qui devenaient souvent ses victimes. Un oiseau, plus élevé encore dans l'échelle des êtres, puisqu'il a le sang chaud, un conduit vertébral, deux moitiés symétriques accolées l'une contre l'autre, m'avait enlevé pour satisfaire ses cruels appétits, et je n'étais parvenu à échapper à sa voracité que par un sang-froid imperturbable. Descendu chez une société de bipèdes ayant un visage, des doigts au bout des bras, une face grimaçante, j'avais été assailli de coups et couvert d'ordures par ces arlequins du règne animal. Enfin, arrivé dans une tribu composée d'hommes, mes semblables, qui, outre les six sens qui sont l'apanage de beaucoup d'autres espèces, ont encore un *senso-*

rium commune pour combiner et rectifier les idées qui résultent de ces sensations, qui ont enfin de la mémoire, de l'imagination et de la raison, j'avais trouvé la férocité et l'extravagance poussées à un degré plus élevé encore puisqu'elles se développent contre leur propre espèce, chose inouïe parmi les loups et les lions. Il est donc vrai, me disais-je, que l'être le plus simple est le plus innocent, et l'être le plus compliqué le plus malfaisant; que chaque organe est une cause de perturbation dans l'ensemble des machines animées! Pour mettre l'échelle des êtres organisés en harmonie avec les principes de la justice distributive, et d'une bienveillance universelle, telles que la raison nous l'indique, il faudrait tourner cette échelle du haut en bas, placer les polypes et les huîtres au sommet, les singes et les hommes au dernier éche-

lon. L'univers est donc mal ordonné, et toute l'œuvre de la suprême intelligence n'est qu'une suprême iniquité.

» Tel fut le premier essor de ma pensée lorsque j'eus échappé aux fureurs des sauvages ; mais cette pensée ne tarda pas à m'accabler de tout son poids, parce que je sentis qu'elle était offensante pour le Créateur. Je compris que cette puissance étant infinie, éternelle, incommensurable, elle ne doit pas être mesurée avec l'étroit compas d'une créature fragile, qui ne fait que figurer un instant sur la terre ; que cette puissance devait avoir d'autres idées de la justice distributive que nous, qui apercevons à peine une légère partie de son œuvre, et qui sommes incapables de soulever le voile qui couvre tant de mystères ; que l'homme ne doit se considérer ici bas que comme un des plus imperceptibles rouages de cette immense ma-

chine qui n'a pas été créée pour lui ; qu'il n'est pas un centre, mais un atome jeté sur la circonférence d'un cercle qui n'a ni commencement ni fin, et qu'il ne lui appartient pas plus de juger les dessins du suprême architecte, qu'il n'appartient à une souris perdue dans la cale d'un vaisseau de juger l'ensemble de la construction d'un bâtiment et de commander la manœuvre.

» Cette conscience de ma faiblesse personnelle et de la puissance infinie du Créateur soulagea un instant mon ame.

» Je continuai de marcher au travers de ce désert, sans trop savoir où j'allais, lorsque j'aperçus un horrible quadrupède sortant de sa caverne, avec la gueule béante, la crinière hérissée et des yeux pleins de fureur. La terreur

que j'éprouvai fut telle que, quoique familier avec la connaissance de tous les genres du règne animal, je serais fort embarrassé de dire à quelle espèce celui-là appartient. Je m'enfuyais promptement lorsque je vis venir droit à moi un sauvage armé qui venait probablement attaquer la bête dans son repaire. Me trouvant ainsi placé entre un homme et une bête féroce, je me sauvai du côté du quadrupède aux griffes acérées, dans l'espérance qu'il bornerait sa fureur à me dévorer; tandis que le bipède aux mains blanches me livrerait à de cruelles et intolérables tortures. Dans la double terreur dont je fus saisi, je ne sais comment il se fit que tous deux disparurent, et je me trouvai seul.

» Quelques instans après je vis venir à moi une troupe d'autres sauvages que le chasseur, venu à la piste de la bête,

avait sans doute avertie de ma présence. Ils me parurent appartenir à une autre tribu que celle à laquelle j'avais quelques heures auparavant échappé. Leurs figures, leurs manières, leurs costumes annonçaient des mœurs plus douces; ils étaient couverts de vêtemens plus décents. En me voyant ils jetèrent derrière eux leurs armes parce qu'ils s'aperçurent qu'elles m'effrayaient. Je me couchai sur le ventre dans une attitude suppliante, et ils se couchèrent comme moi; ils me montraient de loin des dattes, des pastèques et d'autres fruits sauvages, et ils les déposaient en avant comme pour m'inviter à venir les prendre. De jeunes enfans, presque nus, s'avancèrent jusqu'à cinquante pas de moi, m'offrant du miel dans des écorces d'arbre, et des vases desquels ils faisaient couler des liqueurs sucrées que je supposai provenir de noix de coco

ou de la tige des érables. Comme ils s'aperçurent que je n'étais pas suffisamment rassuré par leurs offres amicales, ils me dépêchèrent comme message un oiseau qui portait à son bec un bouquet qu'il déposa à mes pieds, et dont je parai ma boutonnière en inclinant doucement ma tête pour les remercier. Cependant je reculais toujours, et je vis bientôt s'avancer vers moi une troupe de jeunes Indiennes portant des pendans de corail au bout de leur nez, des couronnes de fleurs et de nacre sur leur tête, et des ceintures composées du plumage des oiseaux de paradis. Elles se tenaient entre elles par de longs châles, et elles exécutaient des danses au son de quelques chalumeaux rustiques et de plusieurs coquilles marines; elles combinèrent leurs mouvemens avec tant d'intelligence que je fus bientôt enveloppé dans un cercle qui, en

se rétrécissant toujours, m'approcha de si près que je pus contempler tout à mon aise les plus jolies sauvagesses du monde. Elles dansèrent autour de moi avec des grâces si naturelles et des expressions si vives que je me trouvai sans force contre le genre de séduction dont il est le moins possible de se défendre dans quelque hémisphère et sous quelque latitude que l'on puisse se trouver. Telle est la mobilité des fibres dont il a plu à la bonne nature de doter mon individu physique, que, quoique menacé quelques instans auparavant par une bête féroce, échappé aux mauvais traitemens des singes et au bûcher des sauvages, j'oubliai tout à coup mes maux et mes dangers passés, et que je me mis à sauter et danser avec elles. Les vierges du désert furent tellement charmées de ma danse qu'elles y répondirent en exécutant une sorte de pan-

tomime qui consiste dans le trémoussement successif et sympathique de toutes les fibres, et tel à peu près que je l'avais vu exécuter dans les guinguettes anglaises. Tant il est vrai que les mêmes appétits excitent les mêmes sensations et provoquent les mêmes manifestations depuis les terres australes jusqu'aux bastringues des peuples les plus civilisés. Mais ce qui me désolait, c'était de ne pouvoir comprendre leur langage, qui consiste en une sorte de récitatif vague et en monomotapés que j'interprétais à tort et à travers, ce qui donnait lieu entre nous à des coqs-à-l'âne qui les faisaient pâmer de rire. Désirant sans doute faire cesser mon embarras, les nymphes du bocage allèrent chercher et elles amenèrent sur le lieu de la scène un vieillard couvert de quelques vieux lambeaux de vêtement européen, et notamment d'un grand chapeau de

feutre teint en noir. Ce vieillard m'adressa la parole en plus de vingt dialectes différens sans que je pusse rien y comprendre, et il s'avisa de m'adresser enfin d'une voix très-distincte les paroles suivantes que je compris fort bien : « *Dear brother god Help you. Not be afraid.* » La conversation entre lui et moi s'engagea donc en anglais; et tandis que nous causions, les Indiens et les Indiennes, accroupis sur leurs jambes, nous prêtaient une oreille attentive, et paraissaient absorbés dans un sentiment qui allait jusqu'à l'admiration.

» J'appris de la bouche même de ce vieillard qu'il était Anglo-Américain de nation, quaker de religion, qu'il avait fait naufrage sur la côte voisine, qu'il avait été fait prisonnier par une tribu indienne dont il avait peu à peu gagné la confiance, et qu'il était par-

venu à civiliser en lui révélant les dogmes et en lui inspirant les sentimens de la doctrine chrétienne. En effet ces sauvages répétèrent devant moi dans le dialecte qui leur était particulier, et que le vieillard me traduisit, ces saintes maximes : « Si vous rencontrez un frère qui ait faim et qui soit transi de froid, vêtissez ses membres, nourrissez sa chair; car cette chair et ces membres sont la chair et les membres du Fils de Dieu, qui s'est immolé pour nous sauver. » Ces maximes d'une charité toute divine acquéraient un nouvel éclat du site sauvage dans lequel on les prononçait, et des échos qui se plaisaient à les répéter. J'aurais voulu porter ces paroles du désert, ainsi dégagées de toute superstition grossière, dans les cités les plus renommées et dans les universités les plus savantes. Elles furent pour moi un coup de lumière. Je

commençai à comprendre la gradation des êtres animés. Je reconnus que le Créateur n'avait placé l'homme au sommet de cette échelle qu'après avoir introduit dans son cerveau le germe de l'intelligence qu'il ne tient qu'à lui de développer, et qui consiste dans la connaissance du juste et de l'injuste, le principe du tien et du mien, et qui l'élève ainsi jusqu'à la connaissance du vrai Dieu et à la pratique des maximes par lesquelles nous pouvons acquérir une sorte de perfection morale.

» Je compris comment des passions brutales étouffant dans la conscience des hommes ce germe précieux, ils descendent du sommet de l'échelle et se ravalent au-dessous des bêtes; comment ils deviennent plus méprisables que les mandrilles, qui ne trompent, ne volent, ne tuent, ni ne mangent les individus de leur espèce; et comment la

femelle de l'homme en abjurant la pudeur est plus méprisable que les guenons, qui ne font pas l'amour en tout temps. Je compris encore que si un peu de philosophie nous éloigne des idées chrétiennes, beaucoup de philosophie nous y ramène; et que le plus haut degré de la civilisation, ou, ce qui est la même chose, la beauté morale de l'homme se trouve dans les principes de ce culte qui a consacré par la révélation et revêtu d'un sceau divin les maximes de la religion naturelle et les lois de la morale universelle. »

CHAPITRE IX.

La Bibliothèque.

Nous allâmes visiter la bibliothèque du château ; nous y trouvâmes un personnage qui nous parut absorbé dans une méditation profonde. Ce ne fut qu'après avoir vingt fois passé et tourné auprès de lui qu'il sembla s'apercevoir enfin de notre présence. « Je cherche, nous dit-il, la véritable essence des choses, le principe virtuel par le moyen duquel tout existe ou paraît du moins exister. Je m'attache à distinguer les trois grandes classes de faits, les faits libres, les faits rationnels, les faits sensibles; et, à l'aide de ces distinctions, de résoudre la grande question du *subjectif et de l'objectif*. J'ouvre les livres les plus modernes et ils m'apprennent

que dans tous les faits où il y a liberté, il y a moi et personnalité, et que dans les autres la fatalité entraîne l'impersonnalité, et que toute *subjectivité* avec toute *réflexibilité* expire dans la *spontanéité* de la perception. Je demande aux mêmes auteurs ce que c'est que l'homme; ils me répondent qu'il est *une force libre;* ce que c'est que Dieu, ils m'apprennent qu'il est *substance et cause, toujours substance et toujours cause,* n'étant substance qu'en tant que cause est cause, qu'en tant que substance est substance, un et plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, principe, fin et milieu.

» J'en demande pardon, ajouta notre lecteur, à l'un des plus nobles caractères de l'époque présente, au savant traducteur, je dirai plus, à l'heureux rival de Platon; est-ce bien là éclaircir des matières déjà si

difficiles en elles-mêmes, et n'est-ce pas au contraire épaissir les ténèbres qui les couvrent et revenir par un long détour à la logomachie de la vieille école? Ne serait-il pas plus utile à l'espèce humaine, et plus honorable pour un esprit d'un ordre si élevé, de reconnaître les causes générales qui par leur nature doivent nécessairement échapper à la connaissance des hommes, de planter des limites autour du domaine de l'inconnu, et d'établir toujours la discussion en deça? A quoi servent les formules ontologiques ou psychologiques; si ce n'est à rendre plus inintelligibles encore les questions qu'elles ont la prétention de résoudre?

» La physique générale n'est pas plus que l'ontologie à l'abri de cette manie qui, ne pouvant rien comprendre, veut cependant tout expliquer. Si je demande aux ouvrages qui traitent de la

géologie ce que c'est que cette planète ayant neuf mille lieues de circonférence et sur laquelle la Providence nous a jetés pour y vivre, nous reproduire et mourir, ils me répondent qu'elle ne fut originairement qu'une grosse aérolithe sur laquelle il en tombe de temps en temps de plus petites comme pour lui rappeler son origine première. Et pour expliquer la création du système planétaire entier, ils ont recours à de certains réservoirs de matières en fusion, dont certains corps célestes, ayant une marche irrégulière, effleurent quelquefois la surface, entraînant après eux et dispersant au loin des scories qui deviennent des globes habitables; en sorte que ces réservoirs sont la matrice ordinaire des mondes, et que des astres aventuriers en sont les accoucheurs; et comme il paraît de temps à autre dans la profondeur des cieux des corps nouveaux

doués de lumière et de transparence, et privés de pesanteur, ne pouvant ramener cette anomalie aux principes généraux de la gravitation, ils supposent des amas de substances gazeuses qui, en se réunissant et tourbillonnant sans cesse sur elles-mêmes, finissent par se condenser et acquérir de la solidité, en sorte qu'on ne doit les considérer dans leur état actuel de nébulosité que comme des germes ou des rudimens de mondes qui sont pour les espèces astronomiques ce que sont pour certaines espèces animales les larves et les chrysalides.

» En vérité lorsque j'entre dans cette bibliothèque, ajouta l'érudit, je crois être introduit dans cette société de menteurs (*lyers-club*) dont nous parle Swift, et dont la présidence était toujours adjugée à celui qui au concours avait composé le mensonge le plus savamment conditionné.

» Parmi ces menteurs il faut distinguer les menteurs élégans et les menteurs audacieux. Les premiers sont semblables à des écureuils, qui vous amusent un instant par la grâce et la vivacité de leurs mouvemens, mais dont le jeu monotone finit par vous ennuyer. Les autres ressemblent à ces oiseaux à grande envergure qui éprouvent d'abord quelque peine à prendre le vol, mais dont on aime à observer dans les airs les évolutions hardies, jusqu'à ce qu'ils disparaissent tout-à-fait au sein des nues. Menteurs pour menteurs, je préfère ces derniers, parce que, doués d'une aile puissante, ils dédaignent une certaine manière qu'on nomme élégance, et qui n'est autre chose qu'un cache-sottise.

» Tous ces ouvrages doivent être considérés comme des jeux de l'esprit qui, ne tirant pas à conséquence pour

le fond des choses, mettent dans le cas de déployer leur adresse ceux qui sont jaloux de s'exercer dans ce gymnase.

» Quelques acrobates, plus hardis encore que tous les autres, veulent qu'avant de définir toute chose on commence par leur prouver qu'il existe quelque chose; qu'avant d'expliquer ce qu'ils sont, on leur démontre qu'ils sont; car tout ce que nous voyons ou ce que nous croyons voir, disent-ils, pourrait bien n'être qu'une illusion, un prestige tel que celui qui, dans des songes ou dans des accès de délire, nous fait apparaître des objets qui n'ont pas une existence réelle. Pour apprécier la certitude d'un fait il ne suffit pas de prouver qu'il est, il faut encore démontrer qu'il ne peut pas ne pas être; et ce qui nous arrive lorsque nous sommes en état de songe ou de délire démontre que le fait en question peut être autre-

ment; et si un prétendu sage cherchait à prouver que les hommes ne sont jamais ni fous ni rêveurs, l'histoire serait là pour le démentir, et il n'aurait pas même besoin de recourir à l'histoire, il lui suffirait de mettre la tête à la fenêtre et de regarder autour de lui. Les auteurs qui ont embrassé ce système tiennent pour principe qu'il n'y a qu'une seule maxime certaine, c'est celle qui affirme que tout est douteux; et quand on leur objecte les vérités mathématiques, ils soutiennent que ces vérités ne sont pas absolues, mais seulement conditionnelles, parce qu'elles reposent toutes sur ce point toujours douteux de l'existence de quelque chose.

» Si des abîmes de l'ontologie je veux m'élever jusqu'aux principes de la mo-

rale, connaître la théorie de mes droits et de mes devoirs, et chercher dans cette bibliothèque un guide qui puisse me diriger dans les sentiers de la vie, j'éprouve beaucoup d'embarras. Des moralistes, fort respectables d'ailleurs, me démontrent qu'en ne vivant que pour moi j'obéis, à la vérité, au plus puissant de nos instincts, celui de la conservation personnelle, mais que je n'en suis pas moins un égoïste; que si je ne vis que pour ma famille, je dois sans difficulté être tenu pour un bon père, mais que je dois en même temps être réputé comme un citoyen fort équivoque; que si je vis exclusivement pour mon pays je suis un bon citoyen, mais je ne puis être cité comme un philantrope cosmopolite; que si mes affections et les services qui sont la conséquence de ces affections s'étendent également sur toute l'espèce humaine,

je cesse d'être un véritable patriote; que si j'admets comme bons tous les cultes un peu raisonnables, je suis prévenu du délit d'indifférence en matière religieuse; que si j'en admets un exclusivement à tout autre, je suis, par la nature même des choses, intolérant, en attendant que je devienne fanatique; que si, après avoir admis un culte, je viens à reconnaître mon erreur pour en adopter un autre que je crois, si ce n'est plus vrai, du moins plus raisonnable, je suis renégat pour la première fois, et en récidive relaps, comme de raison.

» Telle doctrine sent le fagot chez les chrétiens vivant sur les bords du Tage, qui est reconnue comme sainte chez les chrétiens qui vivent sur les rives du Tanaïs ou de la Tamise. Sous une forme de gouvernement l'action de Junius-Brutus est héroïque, sous un

autre elle est atroce; et l'action qui plaça jadis Décius au rang des grands hommes, si elle se renouvelait dans l'état actuel de la société passerait pour une duperie ou pour un acte de démence.

» Quant à mes droits, si par hasard j'ai des droits, en obéissant au pouvoir arbitraire je me constitue esclave; en lui résistant je me déclare rebelle. Si ma résistance a du succès elle est admirée comme héroïque; si je suis le plus faible elle est punie comme un crime. Je parle ici uniquement de ce droit reconnu par quelques gouvernemens libres, et rejeté unanimement par tous les autres; de ce droit dont Charles Fox a dit qu'il faut que les princes se souviennent tous les jours et les peuples rarement ou jamais. Quant aux menus droits que les souverains octroient en masse, et que les ministres retirent en détail, je n'en fais ici mention que pour

mémoire, attendu que le monde est comme un bagne où des menteurs forts tiennent à la chaîne des menteurs faibles.

» Pour me guider, ajouta notre philosophe, dans ce labyrinthe de droits à exercer et de devoirs à accomplir, j'aurais besoin d'un moraliste qui me traçât les lignes que je dois parcourir suivant les divers pays, les divers gouvernemens, les divers cultes, les diverses situations, où je puis me trouver; surtout dans ces époques de transition où les limites du pouvoir sont incertaines, où la neutralité est un délit envers la société et un péril pour soi-même, et où l'enrôlement dans un parti qui par la nature même des choses devient toujours extrême est réputé crime, parce qu'il y a solaridité entre tous les membres qui le composent.

» Ce que je demanderais, ce ne sont pas des lois générales de conduite, mais

plutôt une jurisprudence qui fût applicable aux diverses espèces de situation ou de circonstance dans lesquelles je puis me trouver. Un tel travail serait fort utile, sans doute, mais on ne prendra pas la peine de le faire, parce qu'il serait peu brillant, qu'il ne comporterait ni audace ni élégance, et que l'on veut à toute force, en philosophie comme en littérature, être aigle ou écureuil. En attendant, tout le monde est livré à des énigmes qui sont sous la garde des sphinx. Les livres, au lieu de fixer les incertitudes, les augmentent. Il est fâcheux de vivre, on est fort mal à l'aise sur la terre, mais on est tout-à-fait malheureux dans une bibliothèque.

» Je sortis un jour de celle où nous nous trouvons dans ce moment, la tête

plus fatiguée que de coutume par le flux et le reflux des doctrines diverses que j'y avais puisées; et pour apaiser les tumultes de mon ame, j'allai me promener dans les champs. J'aperçus un bouvier qui labourait tranquillement la terre à l'aide de deux bœufs qu'il poussait devant lui; je l'attendis au bout de son sillon, et lorsqu'il y fut arrivé et qu'il y fut occupé à nettoyer son soc, je lui demandai sur quelle preuve il appuyait le phénomène de son existence. « Belle question! me répondit-il, j'existe parce que Dieu et mon père l'ont voulu ainsi. » Je le questionnai sur le degré de dévouement qu'il portait à sa famille, à son pays, à son culte et à l'espèce humaine tout entière, et comment il s'y prenait pour faire marcher tous ses devoirs sans en omettre ni en compromettre aucun. « Je ne comprends rien dutout à vos philosophies, me dit-

il; j'aime mes enfans, parce que ce sont mes enfans; mon pays, parce que c'est mon pays, et j'honore mon Dieu, parce que c'est le Dieu de mes pères. » Je lui demandai dans quel livre il avait trouvé ces doctrines, il me répondit qu'il ne savait pas lire.

» Le bons sens du bouvier fit sur moi une vive impression. N'avais-je donc fait de si longues et de si pénibles excursions dans le domaine de la science que pour revenir au point d'où j'étais parti, et auquel se trouvait tout naturellement ce rustaud? Que de temps, de peines, de soucis, d'incertitudes à pure perte! Bon sens, me dis-je à moi-même, vaut donc mieux que génie, et conscience que système. L'instinct naturel est donc un guide plus sûr que la psychologie et l'ontologie. Le pyrrhonisme n'est donc pas l'état naturel de l'homme? Des millions d'hommes

répandus sur le globe remplissent leurs devoirs comme ce bouvier, sans s'inquiéter de toutes ces grandes questions si gravement discutées dans l'école. Les nations doivent être gouvernées par des croyances révélées ou dictées, et par des constitutions tacitement agréées ou publiquement acceptées ; il faut, pour leur tranquillité, qu'elles contractent des habitudes légales et que leur conduite soit moins la suite d'un raisonnement que le résultat inévitable d'une certaine routine. Les plus excellentes théories ne mènent pas à grand'chose ; ce sont les bonnes et salutaires pratiques qui font la prospérité des nations. Otez à un peuple ses antécédens, et il tombera infailliblement dans des subséquens incalculables ; ôtez les opinions reçues, et vous laissez des têtes vides qui fermentent parce qu'elles sont avides de se remplir ; ôtez les sottises régularisées,

et on ne tardera pas à leur substituer des sottises irrégulières dont vous ne pourrez jamais calculer la portée ni prédire la fin.

» Telles furent, continua le moraliste, les réflexions que me suggéra le discours du bouvier. Heureux enfin, après tant d'orages, d'avoir trouvé un port où je puisse jeter l'ancre! Mais bientôt le vieil homme se révolta contre le nouveau converti. Ma raison se souleva à l'idée de créatures humaines dociles à des impulsions étrangères, et réduite à l'état de simple machine. N'ai-je donc reçu de Dieu la raison que pour la sacrifier aux préjugés de la société? Cet instinct de liberté et de perfectibilité qui nous distingue si éminemment dans l'échelle des êtres doit-il être étouffé en moi?

Dois-je m'humilier et me taire respectueusement, lorsque j'entends prononcer cet arrêt suprême dicté par la force, et qui est celui de presque tous les gouvernemens : « Tu croiras et tu obéiras ; » tu ne demanderas jamais le redressement d'aucun abus ni l'adoucissement » d'aucune peine. Le siècle continuera » de marcher, et tu resteras stationnaire ; » tu briseras le siècle, ou le siècle te brisera. » Et si un destin aveugle, disais-je encore, m'avait fait naître sur les bords du Gange, serais-je obligé d'adorer ce fleuve comme étant le Dieu de mes pères, de lui offrir des sacrifices, et de m'affilier à la congrégation des bramines pour en obtenir sûreté et repos ? et, après moi, ma veuve serait-elle contrainte de se brûler toute vive pour ne pas leur déplaire ? Que si elle vit sur d'autres rivages, faudra-t-il qu'elle fasse une donation de tous ses biens à d'au-

tres bramines pour en obtenir protection pendant son veuvage? Si je suis de la communion grecque et soumis à la domination ottomane, faudra-t-il, pauvre rajaz que je suis, que j'aille à chaque renouvellement d'année demander au pacha la permission de porter encore durant douze mois ma tête sur mes épaules? Si j'habite sur les rives du Tage, pauvre chrétien schismatique, comment pourrai-je me dérober aux poursuites de la junte chrétienne apostolique, aux persécutions de l'inquisition chrétienne et des volontaires royaux et catholiques? En vertu du précepte qu'il n'est pas permis de rien changer aux doctrines de l'ordre social, je serai donc forcé, suivant les divers pays que j'habiterai, de croire aux incarnations de Wistnou, à la résurrection et aux miracles de Boudha, ou aux révélations faites chaque jour et

durant vingt-deux années par l'ange Gabriel à un misérable marchand de chameaux? Si j'avais vécu il y a deux ou trois mille années, j'aurais donc été obligé d'offrir des sacrifices aux douze grands dieux de cette époque, et à je ne sais combien d'autres menus dieux, depuis Jupiter tonnant jusqu'au dieu Pet?

» Je sais, j'admets, et je me hâte de convenir que nous vivons dans d'autres temps, avec d'autres mœurs, et sous l'empire d'un culte révélé, plein de miséricorde, et dont le spiritualisme tempère ce qu'il y a de trop matériel dans l'homme. Je sais que les gouvernemens, entraînés par le vœu de leurs peuples, commencent à entrer dans de meilleures voies; mais jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au degré de perfection dont les choses humaines sont susceptibles, n'est-il pas honorable pour leur carac-

tère, et utile à leur existence, que l'on signale publiquement, tant dans l'ordre civil que dans le matériel de l'ordre religieux, les abus qui s'y sont introduits à la faveur du silence et de l'obéissance passive? Si le pyrrhonisme tend à rendre douteuse jusqu'à la vérité même, une investigation modérée sert à la découvrir et à la faire briller. La foi du charbonnier et l'obéissance passive, voilà ce que demande le sacerdoce et ce qu'ambitionne le gouvernement. Mais la foi éclairée d'un Fénélon et la noble résistance d'un Sully ne feraient-elles pas plus d'honneur à l'autel et au trône que les stupides pratiques d'un chrétien illettré ou les adulations d'un avide courtisan?

Depuis Confucius, tous les moralistes s'accordent à recommander comme règle de conduite dans la vie un juste milieu pour s'y maintenir, il faut de la cons-

tance et l'absence des passions; mais les passions sont nécessaires au complément de l'existence individuelle, à la conservation de notre espèce et au développement social. Par les passions, on bouleverse tout; sans elles on n'avance point. Il semblerait donc que l'homme a reçu trop ou trop peu, et qu'il n'est qu'une ébauche qui doit, dans une autre existence, être complétée et régularisée : c'est ce que nous enseigne le christianisme. La mythologie nous apprend, dans ses fictions ingénieuses, que lorsque l'homme parut pour la première fois sur l'Olympe, il y fut trouvé si ridicule, que tous les dieux se prirent à rire. Cette fable ressemble à de l'histoire, et elle pourrait servir d'introduction à la nôtre. »

CHAPITRE X.

Le Spiritualiste.

On nous signala comme habitant de la même vallée un gentilhomme fort distingué qui s'y était retiré pour soigner sa santé fort altérée dans Paris par une idée fixe qui s'était emparée de son intelligence. Un soir que nous nous promenions avec lui sur les hauteurs qui dominent la combe des Originaux, et que la nuit était étincelante, nous remarquâmes qu'il observait les étoiles avec une sorte de ravissement. Il nous parla de certains voyages qu'il disait avoir faits, de certaines constellations qu'il disait avoir visitées, mais il ne s'expliquait sur ces choses qu'à demi, et

ses paroles entrecoupées expiraient sur ses lèvres. Rien ne soulage les esprits malades comme le récit des maux qu'ils éprouvent. Nous le conjurâmes de nous raconter les siens, et de nous faire connaître la cause des agitations auxquelles il était en proie.

Il se recueillit durant quelques instans, puis il rompit le silence, et il versa son ame vaporeuse dans le récit qu'on va lire.

« Depuis long-temps j'avais l'ame oppressée sous le poids de la matière qui l'enveloppe et la retient captive. La substance qui en moi pense et réfléchit se plaignait des rapports pleins d'imposture par lesquels la substance qui perçoit et agit pour elle au dehors la trompe et la subjugue. Il me semblait que mon ame était semblable à ce maître qui, retenu dans son hôtel par ses infirmités, n'a pour le servir au dedans et pour faire ses com-

missions extérieures, qu'une livrée menteuse, insubordonnée, impertinente; et qui n'attend que l'instant de sa convalescence pour la congédier et s'affranchir ainsi de sa tyrannie.

» J'étais plein du système de ce spiritualisme enseigné par le diacre Évagrius, sous la protection d'une princesse grecque, des pensées béatifiques de Molinos, arraché au bûcher par la reine Christine, du *moyen court* et des *torrens* de madame Guyon, protégée par madame de Maintenon, et j'avais lu les lettres onctueuses de ce religieux Provençal qui, ayant voulu étayer de quelques innocentes pratiques la théorie des extases, fut injustement condamné, comme si sa révérence avait pu répondre d'une matière que l'esprit avait abandonnée, et qui ne savait ce qu'elle faisait.

» Il ne tardait beaucoup d'arriver à ce moment où l'ame, dégagée de sa prison, pourrait se livrer sans partage à cet état d'*amour pur* qui comprend à lui seul tous les amours, puisqu'il renferme tout ce qu'a de respectueux l'amour filial, tout ce qu'a de tendre et de passionné l'amour béni et légitime, tout ce qu'a de désintéressé l'amour de la vertu, tout ce qu'a d'héroïque l'amour de la gloire; et de contempler enfin celui qui est, parce qu'il est, qui est le type universel de toutes les beautés, le modèle éternel de toutes les grâces, le milieu de toutes les circonférences, le centre de toutes les gravitations, la source intarissable de tout ce qui est grand, noble et généreux. Dieu, qui se sert des voies les plus extraordinaires pour parvenir à l'exécution de ses décrets, voulut bien permettre qu'un moyen profane s'offrît à

moi pour remplir les vues auxquelles sa sagesse m'appelait.

» Je fus invité à un banquet expérimental où de savans convives étaient chargés d'apprécier des saveurs nouvelles, de fixer quelques points de doctrine sur des mets alors inconnus, et d'étendre enfin le domaine de cette science dont l'observatoire est au palais guttural et le sanctuaire dans l'organe digestif.

» Je me rendis de bonne heure à la salle du festin. Nous étions nombreux. Les savans convives ayant nettoyé les instrumens avec lesquels ils allaient procéder à de brillantes expériences, on mit sur table tout ce que les quatre parties du monde pouvaient offrir de plus nouveau.

» On servit plusieurs nids de l'oiseau du paradis, tels qu'on les apprête pour les tables impériales de l'Asie; une de-

moiselle de Numidie, farcie de champignons; un cochon de lait élevé par les Antonins dans le jardin d'Éden; le kalalou qui fait les délices des créoles des Iles-sous-le-Vent; une carpe pêchée dans le Jourdain; un merle tué sur les murs de Jéricho; des huîtres de la mer de Marmara, et des oursins des Palus-Méotides; un kangouros de la Nouvelle-Hollande; le strachino, la polinta et les macaronis d'Italie; des Chinois confits par les carmélites de Santo-Domingo; la moutarde des Hébrides, fabriquée dans la grotte de Fingal; le cinamomum de Notre-Dame d'Atocha; le genièvre de St.-Patrice, importé en France par un moine hibernois; l'huile de Sainte-Perpétue, introduite en Europe par les pères de la Rédemption; la crême des cordeliers du Chimboraco; le genetpi des trappistes; l'élixir des chartreux, et le guignolet des dames d'Angers.

» Nous avions en outre à essayer une bouteille de la véritable eau de l'Achéron, telle qu'elle avait été puisée dans ce fleuve infernal. Au dessert nous devions nous parfumer avec de l'eau des carmes, fabriquée en Palestine, et avec le myrrhe d'Égypte, tel qu'il fut brûlé par les mages.

» Nous restâmes long-temps à table. Nous mangeâmes et nous bûmes beaucoup. Nous dînâmes comme des hommes qui devaient souper à l'empyrée et coucher chez les Pleïades.

» Ces liqueurs et ces essences me portèrent à la tête. Je me couchai et je laissai brûler toute la nuit, dans ma chambre, qui était fort étroite, des cassolettes remplies de tout ce que l'Éthiopie peut offrir de plus aromatique. Les corpuscules qui s'en exhalèrent agacèrent si vivement toutes les fibres de mon individu matériel, que je sentis en moi

quelque chose qui descendait de la glande pinéale, et quelque autre chose qui remontait par le canal vertébral, et ces deux choses s'étant rencontrées, sortirent ensemble par le bout de mon nez au bruit d'un éternuement.

» Je sentis fort bien que je m'en allais, et je me dis à moi-même : Bon! la voilà qui déménage! et lorsque j'aperçus une flamme du bengale voltigeant sur mon visage, je me rappelai qu'un nez lumineux fut toujours le signe distinctif des prophètes, et je compris que j'allais voir du nouveau.

» Lorsque mon ame fut élevée au ciel du lit, elle s'y arrêta et elle contempla la matière qu'elle venait de quitter avec ce mépris que l'on témoigne, lorsqu'on est arrivé, à un homme de mauvaise compagnie avec qui le hasard vous a forcé de voyager.

» Ma faculté pensante ainsi émanci-

pée sentit aussitôt sa puissance et son indépendance. Elle pénétra tous les secrets des corps organisés, et se fixant sur celui qu'elle venait d'abandonner, elle vit très-distinctement et elle contempla avec admiration plusieurs systèmes qui entrent dans la composition de cette singulière mécanique.

» Premièrement, un système pneumatique qui donne le jeu et le mouvement à tous les autres; un système hydraulique qui conduit les liquides du centre aux extrémités, et qui les ramène des extrémités au centre par une multitude d'écluses, de valvules et de canaux; un système de décomposition chimique qui emploie un certain nombre de filtres placés le long du canal alimentaire pour s'approprier quelques parties du liquide qu'il contient, et pour leur imprimer des caractères assortis à la destination de chacun; un système de

charpente osseuse, qui donne de la solidité et de l'aplomb à tout l'édifice ; un système ligamenteux, composé de tégumens, de tendons, de cartilages, d'aponévroses, qui lient ensemble toutes les parties ; un système mécanique composé de leviers, de roues, de ressorts de toutes les espèces ; un système reproductif chargé de l'incroyable puissance de *reproduire* et de multiplier la machine elle-même tout entière ; un système nerveux contenant un fluide subtil qui est chargé de porter les ordres de l'entendement et d'accomplir ses volontés, nécessaires à la conservation du tout ; et je ne pus m'empêcher d'admirer comment ces nerfs et ces muscles s'épanouissant en houppes et en mamelons, se roulant en spirale ou s'étendant, par d'imperceptibles chevelus, sur toute la surface extérieure, nous mettent en communication avec tout

ce qui existe, nous font voir, entendre, goûter, sentir, toucher, et comment ces perceptions, portées dans un invisible sanctuaire, y deviennent des sensations, ces sensations des pensées; comment ces pensées combinées entre elles produisent la faculté qui se souvient, la faculté qui imagine, la faculté qui juge; et comment cette vile matière, animée d'un souffle divin, marque bien sa double origine en digérant et en pensant, en faisant de la poésie et de la pituite.

» Tout cela me parut un produit bizarre, un de ces ouvrages sublimes et burlesques échappés au Créateur dans un instant de gaîté. Mais comme mon corps était l'instrument avec lequel mon ame accomplissait ces prodiges, et qu'on se lasse de tout, et même de faire des miracles; je fus charmé d'être enfin délivré de ce souci, et je ne songeai plus

qu'à faire, rendre quelques honneurs à la machine pneumo-hydro-chimico-névro-mécanico-psychomatique que j'avais fait si long-temps jouer.

» Je donnai des ordres pour qu'un bon prêtre bénît mon enveloppe. J'envoyai des billets de faire part au nom de la substance éthérée qui venait de déloger; puis, disposant en dernière volonté de mes propres, j'instituai le directeur de l'amphithéâtre du Jardin des Plantes légataire universel de toutes les parties qui composaient ma dépouille mortelle; je le chargeai d'en extraire les divers sels, gaz, terres et métaux, et de réserver le gaz hydrogène intestinal au profit du docteur Berengarius, médecin allobrogique, que j'instituai, quant à ce, mon légataire particulier.

» Après avoir ainsi fait mes petites affaires, j'eus tout le loisir nécessaire pour prendre l'air, et j'allai faire un

tour en ville. Mon esprit comprenait tous les mystères, perçait toutes les enveloppes, pénétrait toutes les profondeurs. Comme il traversait les couches qui composent l'épaisseur du globe, j'aperçus distinctement, dans l'hémisphère opposée à la nôtre, les hommes et les femmes marchant, par rapport à nous, la tête en bas et les pieds en haut; et craignant qu'ils ne fussent doués d'une perspicacité égale à la mienne, je courus dans mon quartier avertir les filles à marier qu'on pourrait jaser d'elles aux Antipodes.

» Je planai sur plusieurs hôtels de la capitale; j'en vis un dans lequel on s'amusait à composer des contes, mais des contes d'un genre sombre et à la manière écossaise. Ces contes commençaient par des triangles, des épingles et des pétards, et ils finissaient par des fers, des cachots et des échafauds : on

y reconnaissait l'école de miss Radcliffe.

» Je vis un autre hôtel où tous les gens étaient perchés aux lucarnes; ils regardaient venir du midi de grosses bulles gazeuses produites avec de l'eau et du savon noir, et portées sur l'aile des vents. Ils recueillaient ces vessies aériennes, les divisaient, les subdivisaient, et ils en formaient des globules noirs dans un nombre si prodigieux que l'horizon en était obscurci.

» Je m'arrêtai sur une assemblée d'hommes plutôt attroupés que réunis, et qui paraissaient en colère *; une partie d'entre eux demandait depuis trente ans la même chose. On leur accordait ce qu'ils désiraient, et on leur retirait le lendemain ce qu'on leur avait concédé la veille : c'était le moyen d'éterniser la dispute. « Dites-nous donc

* Session de 1820.

ce que vous voulez, » disaient les uns : « Nous ne cessons de vous le répéter depuis trente ans, » répondaient les autres. « Nous ne vous comprenons pas, » répliquaient ceux-là. « Dites plutôt que vous ne voulez pas nous comprendre, ajoutaient les demandans, car si de votre côté vous ne nous comprenez pas, nous vous entendons fort bien du nôtre. » Et là-dessus c'étaient des disputes à ne pas finir, et un tapage à faire trembler.

» Je me dis à moi-même : Ces gens-ci sont comme des ananas placés sous une calotte de verre, ils mûriront trop vite; la fragilité de leur enveloppe devrait être pour eux une leçon qui les avertît de la fragilité de notre espèce, et Dieu veuille qu'ils ne la brisent pas dans une confusion générale. Je suis heureux de quitter un pays où on ne sait auquel entendre, où l'on commence tout et où

l'on ne finit rien, où l'on défait le soir ce qu'on a fait le matin, où la résistance déraisonnable des uns et l'inquiète vivacité des autres brouillent et gâtent tout. C'est bien le pays le plus agréablement constitué, le plus négligemment institué et le moins sensément administré qui existe au monde... Et je partis.

» Lorsque je fus élevé à une certaine hauteur, je vis ces petits individus, autrefois mes semblables, s'agiter sur la terre comme un tas de fourmis, se détruisant entre eux par milliers pour avoir quelques grains de plus dans leurs magasins, pour ajouter quelques portioncules de terre à leurs imperceptibles fourmilières; et je ne pus m'empêcher de leur dire avec une affectueuse compassion : « Mes chers petits vermisseaux, songez que votre existence ne dure qu'un moment; n'en accélérez pas le

terme par vos bruyantes inimitiés; la mort naturelle ne vient-elle pas pour vous assez vite? demain peut-être elle vous mettra tous d'accord. Attendez-la sans la provoquer! Songez d'ailleurs que le plus excellent microscope, le cornet acoustique le plus développé saisissent à peine ce que la plus héroïque d'entre vous peut faire, et ce que la plus éloquente peut dire. Cessez donc de vous consumer en efforts impuissans et ridicules. Pourquoi ne pas vous supporter entre vous lorsque la nature elle-même vous souffre tout irritables et tracassières que vous êtes? N'avez-vous donc pas assez d'ennemis hors de votre espece sans qu'il vous faille encore vous haïr et vous entre-détruire? Je vous aime, mes chers petits vermisseaux, et c'est pour cela que je vous dis qu'il faut vous aimer un peu entre vous, ne pas vous emparer de plus de

terrain qu'il ne vous faut, ne recueillir que les provisions que vous pouvez consommer, et ne pas troubler vos voisins par des turbulences qui les inquiètent, et par des ambitions qui font pitié. Songez que pour vous il n'y a qu'un instant, et qu'il y a trois choses à faire dans cet instant : naître, se reproduire et mourir. »

» Mais il y avait des fourmis qui voulaient qu'on se disputât pour avoir l'occasion de faire les importantes, et d'autres qui, remuant un peu de terre, et transportant un fétu sur leurs petites épaules, en étaient tout énorgueillies, et croyaient imiter Atlas supportant le monde, ou Jupiter entassant Ossa sur Pélion.

» La substance hydrogène dont mon ame était revêtue étant vingt fois plus légère que l'air atmosphérique, je le traversai avec une rapidité extrême; je

compris que l'atmosphère n'était qu'un vaste alambic échauffé par deux fourneaux, la chaleur de la terre et les rayons solaires, et qu'il s'opérait dans ce vaisseau chimique des décompositions, des fermentations, des sublimations, des transformations en grand comme on les fait en petit dans les laboratoires de chimie. Je compris l'électricité, la pesanteur, les affinités, le magnétisme, les aurores boréales et la lumière zodiacale; je vis que l'atmosphère de la terre a véritablement trente-six mille toises de hauteur, et que ce qu'il reste d'air en dessus ne doit être compté que pour mémoire; que tout ce qui s'expliquait autrefois par l'horreur du vide s'explique plus naturellement par la pesanteur, et que chacun des vermisseaux humains porte sur ses épaules douze mille cinq cents kilogrammes (nouveau style), ce qui ne les em-

pêche pas d'être fort lestes, et de faire, malgré ce fardeau, de la géométrie fort précise, de la chimie fort exacte et de l'astronomie fort savante.

» Arrivés au point où cesse l'attraction de la terre, et où commence la puissance centripète des autres corps célestes, je sentis comme un torrent qui m'entraînait sur cette limite, et qui imprimait un mouvement de rotation à tout ce qui tombait sous son influence; et ne voulant pas tourner autour de la terre comme une petite lune, je fis un mouvement en arrière pour observer ce qui se passait sur cette frontière.

» Je remarquai sur l'un et sur l'autre rivage de ce courant des avant-postes composés d'esprits aériens, espèces de gardes-côtes ou de pilotes lamaneurs qui, si vous aviez bien vécu, vous aidaient à franchir le passage et à pénétrer dans des sphères plus heureuses,

ou bien, restituant à tous les malvivans leurs formes et leur pesanteur premières, les abandonnaient à la fureur d'un mouvement qui est de deux cents lieues par seconde. Je compris que ce pouvait être là l'enfer, qui, ne trouvant plus une place suffisante au centre de la terre, avait par ordre de Dieu été jeté sur la circonférence.

» Et bientôt j'entendis s'élever de cet horrible et désolé rivage les cris les plus lamentables. Je vis une multitude de grands et de ministres emportés par ce torrent impétueux sans pouvoir jouir d'un seul instant de repos, parce qu'ils avaient opprimé les peuples et trompé les rois, et les hypocrites qui s'étaient servis du prétexte de la religion pour satisfaire leur ambition et se livrer à d'indignes vengeances, et des juges et des jurés qui avaient fait intervenir des intérêts de parti ou cédé à des in-

fluences politiques en prononçant les oracles de la justice, et les parricides qui avaient porté le fer et le feu dans leur patrie, et les hommes au cœur de bronze qui, chargés de veiller sur les destinées de leurs semblables, les avaient accablés du poids de leur dureté. « Je suis gentilhomme, disait l'un, et je tourne avec mes trente-deux quartiers, parce que j'ai jeté, contre le cri de ma conscience et pour l'intérêt de mon parti, vingt-quatre boules dans l'urne législative. — Je suis de la religion évangélique et du pays des Allobroges, disait l'autre, et je tourne à cause des cruautés que j'ai commises sur mes subordonnés. — Je suis condamné, disait un autre, parce que j'ai été coloriste au parquet, chimiste à la poste, et machiniste à la police. »

» Et de toutes parts on entendait les pleurs et les gémissemens de ces ames

infortunées déplorant leurs crimes passés et invoquant la miséricorde divine.

» Revêtu, par le soin des archanges, d'un gaz éthéré mille fois plus léger que l'hydrogène le plus pur, je montai avec un petit nombre d'autres ames en causant avec elles sur la sérénité de l'air, les agrémens du voyage et la félicité dont les consciences pures et les cœurs bienveillans sont tôt ou tard récompensés.

» Je cherchai durant ma traversée les quarante-sept cieux d'Aristote, les soixante-dix cieux de Fracastor, et ce troisième ciel où saint Paul fut enlevé, où la gloire est plus rayonnante, et où l'on a une perception des attributs divins plus *adequate*. Je m'enquis du firmament incorruptible des Septantes, du ciel héraldique dans lequel de modernes Titans placèrent les magots contemporains après en avoir chassé

les dieux antiques ; et de cette portion du ciel dont parle le Talmud, où la terre et les cieux se touchent, et à la fenêtre duquel le rabbin Brachana posa son chapeau, que le mouvement du ciel emporta, de manière qu'il fut obligé d'attendre qu'il eût fini sa révolution pour le reprendre, demeurant ainsi la tête découverte durant vingt-quatre heures, exposé au danger de prendre un catarrhe d'empyrée.

» Je l'avouerai franchement, je ne vis rien de tout cela ; mais je trouvai un vide parfait, et, s'il est permis de le dire, un vide plein de douceur et de sérénité, au sein duquel je m'élançais avec la rapidité de la pensée, et me rappelant qu'un homme bien ne doit visiter dans ses voyages les personnes d'un rang supérieur qui ont leur château sur la route, je me présentai aux douze palais du Soleil

pour en saluer les grands-officiers.

» Je vis au Capricorne des hommes d'un fort bon ton qui causaient avec élégance sur les accidens variés de la vie. Je trouvai à l'Écrevisse une réunion d'*ultras* qui regrettaient le bonheur dont on jouissait sous le règne du grand Clovis ou du bon Chilpéric. Tout le monde veillait au Sagittaire, et on y attendait, pour le journal du lendemain, la décision de la censure qui délibérait au Scorpion. ...

» On parlait mal des Pléïades, ces filles antiques, quoique toujours jeunes, qui sont si redoutables aux marins. On disait que l'une s'était fait enlever, et que l'autre était grosse d'une comète. Il n'était bruit au ciel que de cela. J'allai les voir; une d'elles était à la vérité absente; mais combien je fus dédommagé par l'aimable présence des autres! Ici je dois vous dire sur

leur compte toute ma pensée. Maya est d'une beauté parfaite, mais Électre a plus de physionomie; Électre est plus jolie, mais Alcyone a plus de sentiment; Alcyone est plus sensible, mais Celeno semble avoir été formée par la main des Grâces. J'offris mes hommages à la beauté, je dis quelques folies à la seconde, je soupirai auprès de la troisième, et je laissai mon cœur à la fille des Grâces.

» Lorsque j'eus percé quelques millions de myriamètres au-dessus de Syrius, je trouvai une atmosphère nouvelle, un air plus frais, une lumière plus douce, un horizon plus serein. J'avais vu dans toutes les constellations quelque chose qui rappelait toujours les erreurs de la terre comme on trouve dans les faubourgs l'image des vices qui règnent dans les villes. Mais dans ce séjour élevé au-dessus de tout ce

que les télescopes de la terre peuvent observer, je sentis mon ame s'épanouir et s'harmonier avec tout ce qui existe de beau dans ce séjour céleste.

» Ce fut là que je vis les enfans de l'imagination se jouer dans les vapeurs de mille brillans météores, les enfans des Grâces et des Muses occupés à dessiner et à décrire quelques-uns des traits de cette beauté divine qui les pénètre et qu'ils imitent; les enfans de l'harmonie inspirés par Dieu lui-même, et chantant ses louanges sur des harpes d'or au milieu des chœurs d'archanges; et les enfans de Flore assis sur un parterre émaillé de fleurs naissantes et observant les phénomènes de l'amour végétal; et les enfans d'Uranie traçant sur les nuages la marche des cieux qui brillent sous leurs pieds; et vous, femmes adorables, qui vous êtes immortalisées en aimant, en peignant sur un

papier insensible la douceur et le besoin d'aimer.

» Tout ce qui a aimé sur la terre, et qui a associé à ce besoin l'innocence des plus douces vertus; tout ce qui a pu, au fond des ténèbres terrestres, dérober quelques traits de cette lumière et de cette justice divines, et les enseigner aux hommes; tout ce qui a pu harmonier ses paroles et ses pensées à ce divin modèle, et concourir au bonheur de ses semblables, occupe dans ce séjour les premières places.

» C'est là que tous les genres du beau viennent se réunir et se confondre dans un type unique, dont l'exemple et le régulateur est Dieu lui-même, qui a voulu que le vrai beau fût la vertu dans l'art de vivre, la prudence dans l'art de gouverner, la proportion dans les beaux-arts; et quant à l'amour qu'on doit à sa famille, Dieu n'y a pas voulu

de règle ; il a voulu qu'on s'y abandonnât tout entier.

» Là n'existe point cet instinct grossier qui fait que les mortels replient toute leur activité sur eux-mêmes ; là, au contraire, toutes les affections sont en dehors ; et telle est la sympathie de ces justes vivant dans la lumière, qu'aimer autrui c'est s'aimer soi-même, parce qu'il y a un flux et un reflux éternels entre tous les cœurs, et qu'il n'y a qu'un désir, celui d'aimer ; une seule inspiration, celle d'adorer Dieu ; un seul besoin, celui de le chanter.

» Ni le doux frémissement éprouvé sur la terre par les jeunes mortels lorsqu'ils entendent le premier aveu de l'objet aimé, ni les transports d'une mère qui revoit son fils échappé à un combat sanglant, ni le bonheur de sauver une famille entière des horreurs du besoin, ni la noble jouissance de se

vaincre soi-même, de fouler aux pieds ses passions, et d'accabler ses ennemis de bienfaits; ni le recueillement de cette douce joie qu'éprouve un père au sein d'une famille heureuse sous ses lois... toutes ces félicités de la terre ne sont que des ombres fugitives auprès de cette éclatante lumière dans laquelle une extase éternelle est l'état habituel.

» Dans ces régions éthérées, Dieu permet quelquefois qu'on l'aperçoive sous des formes sensibles, et qui se rapprochent un peu des formes humaines. Vous voyez alors devant vous une immense colonne de lumière dont le sommet se perd dans les cieux, et dont la tête radieuse annonce la force et la puissance; une seconde colonne, égale dans sa hauteur et dans ses proportions, s'élève à côté de la première, et sa tête est toute brillante d'affection et d'amour.

La troisième colonne, égale aux deux autres, n'en diffère que parce que la figure étincelle d'esprit et d'intelligence; et ces trois formes célestes, quoique distinctes, n'en forment qu'une, se confondent l'une dans l'autre, de manière que ce tout divin a les attributs de chacune de ses parties, et que chacune d'elles porte le caractère du tout... Et c'est ainsi que la puissance est toujours aimante et intelligente, que l'amour est toujours puissant et intelligent, et que l'intelligence est également douée d'amour et de puissance... Et c'est par sa puissance que Dieu précipita autrefois les anges rebelles, et qu'il châtie tous les jours les méchans; et c'est par son amour qu'il pardonne à la faiblesse qui ne le comprend pas, et qu'il a consenti à se revêtir des formes humaines et à s'immoler pour le salut des hommes; et c'est par son in-

telligence qu'il gouverne les mondes et qu'il veille aux destinées de tout ce qui respire dans ce million de globes qui ne sont que les lampions qui éclairent le vestibule de son palais... »

Ici M. le vicomte s'arrêta comme oppressé par le sentiment qu'il éprouvait : on lui fit respirer de l'éther ; et lorsqu'il eut recouvré l'usage de ses sens et repris haleine, il continua ainsi son récit :

« Il y avait déjà plus de vingt-quatre heures que mon esprit voyageait dans les régions célestes, et qu'il s'y enivrait à longs traits de cette félicité dont on n'a aucune idée sur la terre ; lorsqu'on ouvrit les portes de la chambre dans laquelle j'avais laissé ma dépouille matérielle. On courut aux cassolettes, qui brûlaient encore, et on se hâta de les

éteindre; on souffla les lampes, on ouvrit les fenêtres, on jeta dans la rue les *torrens* de madame Guyon, qui étaient dans mon lavabo; on me frotta comme un asphyxié, on me fit respirer des essences, et les premiers mots que j'articulai furent ceux-ci : « Mon corps est » à l'amphithéâtre, mon ame est au » Ciel; laissez-la, s'il vous plaît, con- » tinuer son voyage. » On me répondit qu'il était temps qu'elle prît du repos, qu'elle devait être fatiguée d'une course aussi longue, et qu'elle allait rentrer dans son ancien logis.

« En effet, on ouvrit un étui phosphorique, on l'appliqua sur mon visage, et à l'instant même j'aperçus la flamme que j'avais vue la veille voltiger autour de mon nez; et mon portier, présent à ce traitement, voyant cette lumière pénétrer dans mon intérieur, m'annonça, suivant l'usage de l'hôtel,

en disant : « Voilà monsieur le vicomte » qui rentre. »

» Je me tâtai long-temps pour savoir si j'étais l'homme de la veille, et je reconnus en effet une identité personnelle incontestable, mais embellie, mais dotée d'un génie particulier de résurrection ; de ce génie dont furent autrefois doués Hercule, Orphée, saint Ignace, et plusieurs autres mortels chéris des dieux.

» Je m'habillai, je me présentai devant une glace, et je trouvai que mon voyage avait donné à mes yeux une expression singulière, à toute l'habitude de mon corps une odeur d'empyrée, et enfin à toute ma personne un je ne sais quoi d'indéfinissable qui, en m'annonçant que j'étais toujours le même, m'avertissait cependant que j'étais bien différent de la veille.

Je sortis, j'entendis la messe à Saint-

Roch, je pris un bain chez Vigier, je déjeunai chez Tortoni, je pris du café chez Corrazza, et je me rendis à l'Institut pour l'entretenir des découvertes que je venais de faire dans mon voyage.

» Je passai devant la salle des Quarante; j'entendis le son aigre des varlopes avec lesquelles on y polit, on y amincit tellement les productions de l'esprit, qu'on ne leur laisse qu'une élégance diaphane. Je m'entretins avec plusieurs appareilleurs de diphtongues, gens d'esprit à qui la pudeur académique interdit le péché du génie. Je fus à la classe des inscriptions et belles-lettres; on y était occupé à brûler le pavois de Pharamond et à remplir la phiole de Clovis. On exécutait une chacone à la classe des beaux-arts. Rendu enfin et introduit à l'académie des sciences : « Messieurs, leur dis-je, je viens de faire un long voyage. Dieu a

permis que je fusse initié dans tous les mystères de la nature. Il a soulevé pour moi le voile qui vous les dérobe. Enveloppés dans les ténèbres de la vie humaine, vous interrogez, et on ne vous répond pas. Vous allumez une bougie, et au moment où une cause première semble vous apparaître, les vapeurs de la terre éteignent la lumière, et elles vous couvrent de leur ombre épaisse. Pour voir distinctement, pour comprendre quelque chose, il faut percer son enveloppe, sortir de sa prison, et s'élever jusqu'au séjour céleste. Vous ne sauriez croire combien on rit au firmament de toutes les peines que vous prenez et de toutes les imaginations auxquelles vous vous livrez. Vous avez vu sauter des cuisses de grenouilles, et vous avez créé le fluide galvanique ; vous avez vu étinceler des pointes métalliques, vous avez été

vous-mêmes étincelans, et vous avez créé le fluide électrique; vous avez observé la tendance de ces corps, qui, courtisans assidus du pôle, tournent toujours vers lui, comme un député du centre tourne autour d'un ministre, et vous avez créé le fluide magnétique; ne concevant pas comment des volontés parties du cerveau parviennent à l'instant même jusqu'aux extrémités de nos muscles, vous avez, pour faciliter la marche de ces invisibles estaffettes, créé le fluide nerveux; vous avez remarqué que tout ce qui échauffe n'éclaire pas, et que tout ce qui éclaire n'échauffe pas; et de cette observation il est né deux autres fluides, le calorique et le lumineux. Il y avait autrefois quatre élémens; et comme si ces quatre grandes sottises n'étaient pas suffisantes pour satisfaire l'appétit des cervelles humaines, vous avez voulu

qu'il y en eût cinquante; à chaque embarras que vous éprouvez, vous créez un nouvel élément ou bien un fluide nouveau, comme ces anciens astronomes qui, voyant apparaître sur l'horizon un nouvel astre, créaient à l'instant même un nouveau ciel dans lequel il pût tourner à son aise. Que dirai-je de ce nouveau fluide qui, partant de chacun de nos organes et se rendant dans un réservoir commun pour perpétuer notre espèce, devrait faire, s'il existait, du genre humain une classe hermaphrodite, et laisser la postérité des aveugles et des manchots sans vue et sans poignets; et de ce système des œufs, qui suppose un emboitement poussé jusqu'à l'infini? Je l'avouerai, quelque respect que je porte d'ailleurs à notre grand'mère, et quelque idée que je puisse me former de la capacité de ses ovaires, je le dirai avec franchise, le genre hu-

main tout entier n'a pas dû s'y trouver fort à l'aise. Et ici, je prends la liberté de vous le demander à vous-mêmes, comment, messieurs, se reproduisent-ils? Comment mesdames conçoivent-elles? Est-ce virtuellement ou abstractivement? Serait-il vrai que mesdames pondent et n'accouchent pas? Quel rôle jouent messieurs dans ce grand tout? Il n'y a dans le monde qu'un mystère et qu'une difficulté, vos systèmes en font naître mille. Il n'y a au monde qu'une matière et qu'un mouvement, et en multipliant les moteurs et en subdivisant la matière, vous jetez l'intelligence humaine dans les tourbillons, et vous la noyez dans les fluides. » A ces mots, M. le chancelier de l'Académie m'interrompit en me disant: « Monsieur, la compagnie délibérera. » Ensuite il se leva, et après avoir parlé mystérieusement à plusieurs de mes-

sieurs, il me reconduisit avec beaucoup de politesse jusque sur l'escalier.

En sortant de l'Institut je trouvai un jeune homme d'une mise très-propre, qui m'aborda du meilleur ton, et me dit avec une civilité affectueuse : « Vous vous portez mal, vous avez besoin de prendre l'air, venez avec moi passer quelques jours à la campagne; on aura grand plaisir à vous y voir. Je connais un aimable seigneur qui a son château à l'extrémité de l'un de nos faubourgs, et qui se fera une fête de vous recevoir. » Nous partîmes, nous traversâmes le faubourg Saint-Antoine, et à 50 kilomètres de distance, nous arrivâmes à notre destination *.

» Le maître du château était un petit bossu à épaules plates, à jaquette noire,

* Charenton.

portant l'oreille rouge et le nez haut, jouant fort bien les manteaux, et chantant avec goût les tabliers. Sa politesse était parfaite, mais son goût extrême pour la propreté avait cela de gênant, qu'il exigeait que chacun de ses hôtes se baignât deux fois par jour; et la crainte qu'il avait qu'on ne fût pas suffisamment nettoyé était telle, qu'il leur demandait la permission de les placer sous une sorte de verseau qui répandait sur toute l'habitude de leur corps une onde salutaire et cristalline. C'est à cette condition qu'on était reçu dans son château; mais à cela près on était chez lui à merveille. Le parc et les jardins étaient pleins d'agrémens. Je me hâtai d'aller les visiter et de jouir de la magnificence du site et de la douceur de la saison.

»Je trouvai dans un bosquet de jasminoïdes une femme d'une grande beauté

qui jouait de la mandoline. Il me sembla voir Érato elle-même tirant des accords de sa lyre. Il y a dans la sympathie des ames un instinct secret par lequel elles se devinent en attendant qu'elles puissent se confondre. Le feu brûlant des regards de cette beauté se trouva en harmonie avec la flamme étincelante des miens. Sans nous être rien dit, nous nous étions déjà compris. Je l'abordai, nous causâmes sur l'empressement des deux rivières (la Seine et la Marne) qui venaient de *si* loin, lui disais-je, pour se réunir, et sur le bonheur qu'elles avaient de mêler leurs eaux sous nos yeux et au pied du château, comme pour donner une leçon et servir de modèles à ceux et à celles qui l'habitaient. « Hélas, me dit-elle, je crains bien que mon grand-père ne néglige beaucoup trop ces eaux : il a de si grandes affaires à surveiller ! — Mon-

sieur votre grand-père est sans doute directeur général de la navigation de ces deux rivières? — Mais point du tout. — Il est peut-être chargé de l'entretien des digues et des écluses, ou de la perception des taxes? — Pas un mot de cela; mon grand-père a la surintendance de toutes les eaux qui couvrent la terre; il souffle les tempêtes et ramène le calme; il est la Providence et l'effroi des matelots, et mes sœurs, ses petites-filles, sont chargées d'annoncer aux navigateurs ses volontés suprêmes. — Quoi! serait-il vrai, princesse? — Mais oui sans doute; vous ne savez donc pas que je suis la septième Pleïade qui a disparu du ciel il y a déjà plusieurs siècles? Une comète entra dans la constellation que nous formions, mes sœurs et moi, sur le cou du Taureau. Maya, ma sœur aînée, fut étrangement maltraitée par une barbe brûlante que portait

la comète. Je me sauvai comme je pus sur sa queue, de là je suis descendue portée par une aurore boréale sur le mont Hécla, et j'attends le rétablissement de madame Blanchard pour me transporter sur le premier arc-en-ciel, et aller ainsi rejoindre mes sœurs, qui ont besoin de moi pour que je partage leurs travaux. — Aimable fille de Neptune, lui répondis-je, je viens de quitter vos sœurs divines; je leur dois les instans les plus délicieux de ma vie. J'ai laissé mon cœur à Cyrano, mais c'est n'être pas volage que le reprendre pour le mettre à vos pieds. En vous l'offrant, je demeure toujours fidèle aux Grâces.

»— Grand prince, me répondit-elle, on voit bien que vous descendez de fort haut, car vous sentez prodigieusement l'éther. — Et vous, princesse, vous êtes pénétrée de ces gouttes célestes que Hoffman, comme un nouvel Icare,

a ravies au séjour de vos sœurs. Je sens que vous en nourrissez votre substance éthérée..Voulez-vousbienpermettre.. »

Je m'approchai beaucoup... Nos parfums, qui étaient les mêmes, nous attirèrent... nos souffles se confondirent... mes genoux tremblèrent... mon nez devint lumineux... et je crus que j'allais recommencer mes voyages. Mais je ne sais quel charme secret me retint en ce moment sur la terre, et je sentis qu'après avoir quitté à Paris son enveloppe matérielle, il n'y avait rien de plus doux que de la retrouver à la campagne aux genoux d'une Pleïade. »

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. V. Les Rêveurs. 1
CHAP. VI. Les Plaisirs d'un grand Seigneur à la campagne. 26
CHAP. VII. Le Château de M. le comte de ***. 94
CHAP. VIII. L'Échelle des Êtres organisés. 126
CHAP. IX. La Bibliothèque. 161
CHAP. X. Le Spiritualiste. 183

00100563

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 17 February, 2016